2 d 20

SUITE DES ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Par Mlle DE LUSSAN.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, au bout du Pont-Neuf, Quai de Conti, à la Croix d'Or.

M. MCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PQ
1999
L8A63
1738
t.6

630309
5.3.56

ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

LA jeuneſſe, & le peu d'experience de la Reine, l'empêchoient de percer le miſtere que toute la Cour pénétroit. Le Roi n'étoit pas fâché qu'on preſſentît ſon divorce; mais il craignoit que Madame de Rethel & Mademoiſelle de Mery, n'euſſent prévenu la Reine par un avis ſecret, & ne lui euſſent donné leurs conſeils. Il

ſçavoit qu'Eugenie avoit paſſé deux heures avec la Comteſſe de Rethel, & que la Comteſſe avoit vû la Princeſſe de Chipre. Philippe, inquiet, voulut découvrir ſi ſes craintes étoient fondées. Ce Prince devoit une viſite de félicitation à Theophile & à Sophie. Il réſolut de ſaiſir cette occaſion pour avoir un entretien particulier avec la Princeſſe de Chipre.

La dignité vouloit que Philippe fît cette viſite avec un cortege nombreux ; il ſatisfit à ce cérémonial ; mais il ſe ménagea un moment pour parler ſeul à la Princeſſe de Chipre, qui dans les termes les plus expreſſifs, venoit de lui témoigner ſa reconnoiſſance. Vous êtes ſenſible, Madame, lui dit Philippe, à ce que je ſuis aſſez heureux d'avoir fait pour vous & pour Theophile ;

votre vivacité à me l'exprimer, ne me permet pas d'en douter, & m'assure en même tems que vous allez me répondre avec toute la sincerité qu'exige de vous cette reconnoissance & mon amitié.

Madame de Rethel, continua le Roi, n'a pû quitter ce séjour sans venir vous assurer de son attachement. Quel a été votre entretien ? Son inquiétude sur ce qui peut lui avoir attiré sa disgrace, répondit la Princesse de Chipre, & la douleur de penser que Votre Majesté la croit coupable de quelque faute, ont rempli le tems qu'elle a passé avec moi. Mais, reprit Philippe, ne vous a-t'elle fait aucune confidence ? Non, Sire, repliqua Sophie. Quoi ! dit le Roi, Isemberge n'est entrée pour rien dans ses discours ? J'avoüerai à Votre

Majesté, repartit la Princesse de Chipre, que Madame de Rethel est pénétrée du plus sensible chagrin de quitter la Reine, surtout dans un tems où cette Princesse est aussi privée de Mademoiselle de Mery. Avoüez plus, Madame, reprit Philippe, avoüez que la Comtesse vous a prié de les remplacer auprès d'Isemberge : elles connoissent toutes deux votre prudence, & sçavent combien vous êtes capable de donner d'excellens avis. Il est vrai, Sire, répondit Sophie, que Madame de Rethel m'a paru desirer que je fisse assez assiduëment ma Cour à la Reine, pour mériter son amitié ; mais j'ai crû devoir représenter à la Comtesse de Rethel, que c'étoit à Votre Majesté à le souhaiter, & à me prescrire ce que je devois faire. Je vous entens, Princesse, dit

Philippe, Madame de Rethel vous a parlé avec confiance : quelques foient ſes idées, elle vous les a communiquées pour les rendre à Iſemberge. Ah ! Sire, s'écria la Princeſſe de Chipre, me croiriez-vous capable d'aucune démarche à votre Cour, ſans votre aveu ? Ne ſeroit-ce pas manquer à ce que je dois à Votre Majeſté ? Si Madame de Rethel l'avoit exigé de moi, je lui aurois rappellé le triſte ſort qu'éprouveroit encore aujourd'hui Theophile & Sophie, ſans votre protection & vos bontez. Croyez-le, Sire ; croyez auſſi que la Comteſſe de Rethel ne peut jamais bleſſer cette vertu, qui lui a mérité de votre part, une eſtime ſi particuliere.

Vous m'en dites aſſez, Princeſſe, reprit Philippe, je louë votre diſcrétion, & je connois

avec plaiſir, que vous vous êtes comportée avec la Comteſſe de Rethel, comme je vous aurois prié de le faire, ſi je vous avois prévenuë; ainſi, je n'ai plus rien à vous dire pour l'avenir, & je vous verrai, ſans inquiétude, rendre à Iſemberge ce qu'on doit à ſa naiſſance, à ſa vertu, & à la dignité dont elle eſt encore revêtuë.

Il me reſte une grace à vous demander, Princeſſe, continua le Roi; vous connoiſſez mon eſtime & mon amitié pour Mademoiſelle de Mery; voyez-la ſouvent. Cette attention de la Princeſſe de Chipre, qu'elle reſpecte, & à qui je ſçais qu'elle eſt tendrement attachée, adoucira la peine qu'elle peut reſſentir d'être abſente de la Cour: la complaiſance que j'exige de vous, Madame, ne vous menera pas loin;

vous reverrez bien-tôt Eugenie auprès de la Reine ma mere. Le Roi quitta la Princeſſe de Chipre, extrêmement ſatisfait de la converſation qu'il venoit d'avoir avec elle.

Le lendemain, Philippe dit au Comte des Barres : Je ne puis me pardonner le ton dur & abſolu que j'ai pris avec Eugenie ; je ſuis certain qu'elle eſt livrée au plus noir chagrin : elle me croit irrité de ſa hardieſſe ; elle croit peut-être que j'en garde du reſſentiment. Quelle penſée pour Eugenie ! Non, Sénéchal, ne lui laiſſons pas plus long-tems des idées auſſi offençantes pour moi, qu'affligeantes pour elle : voyez-la de ma part ; découvrez-lui, ſans feinte, le deſſein que j'ai formé de me ſervir des nullitez que la parenté met dans mon mariage, pour le faire diſſoudre ; faites-lui-

en voir la néceſſité pour mon repos, & pour le bien de l'Etat; aſſurez-la qu'elle m'eſt toujours chere. Ce n'eſt plus de l'amour que j'ai pour Eugenie, c'eſt une amitié ſi tendre & ſi pure, que l'amour même ne pourroit l'égaler. Allez, Sénéchal, allez la voir; montrez-moi à ſes yeux, tel que vous me voyez, tel que je ſuis, & tel que je ſerai toujours pour elle. Enfin, adouciſſez ſon affliction par toutes les aſſurances qui pourront le plus flatter ſes ennuis. Vous ne courez pas riſque d'être déſavoüé.

Mademoiſelle de Mery à Montmartre, ne s'inquiétoit point des ſentimens où étoit Philippe pour elle. Certaine de n'avoir jamais manqué à ce Prince, elle comptoit toujours ſur une amitié dont ſon attachement pour lui l'aſſuroit, & ſur une eſtime qu'elle

avoit trop soigneusement cherché à mériter, pour ne pas se flatter de la conserver toujours. Mais qu'elle étoit inquiette de la conduite qu'alloit tenir Isemberge dans une Cour, où une tempête horrible étoit conjurée contre elle ! Philippe, Isemberge, tour à tour déchiroient son cœur : il étoit cependant encore des momens où elle se flattoit que Philippe, en avançant vers le précipice où le menoit son aversion pour Isemberge, seroit arrêté par la lumiere que lui présenteroit sa raison. Cette vaine espérance donnoit à son affliction quelques instans de relâche : mais la visite du Grand Sénéchal, ne lui permit plus aucun espoir.

Le Comte des Barres trouva Mademoiselle de Mery dans un abbattement qu'il se promit bien de cacher à Philippe. Il eut le

loisir de remplir sa commission ; Eugenie l'écouta sans l'interrompre. Quand il eut cessé de parler, elle lui témoigna combien elle étoit touchée des sentimens d'estime que le Roi lui conservoit toujours : je ne puis cependant le dissimuler, continua-t'elle ; je suis mortellement affligée. Une parenté, dites-vous, autorise un divorce ? Mais quelle est l'ame assez lâche pour en avoir donné le conseil au Roi ? N'avez-vous pû vous y opposer ? N'avez-vous pû détourner un coup, encore moins funeste pour Isemberge, que pour Philippe ? A quoi sert à ce Prince de vous honorer de sa confiance ? C'est la trahir, que de ne pas vous en servir pour ruiner les injustes projets qu'on lui suggere, & dont son équité lui feroit voir tout l'odieux, si une fatale aversion pour une Princes-

se, digne du Trône qu'elle occupe, ne lui ôtoit pas l'usage de sa raison.

Je vous estime trop, Sénéchal, pour ne pas croire que vous jugez sainement du tort que Philippe va faire à sa gloire. Mais vous contentez-vous de rougir intérieurement pour votre Roi ? Vous, qu'il écoute ! vous, son Favori ! vous, si glorieusement surnommé l'*Achille de la France !* vous enfin, qui devez être uniquement occupé du soin de justifier l'estime de votre Maître ! Pouvez-vous garder le silence, quand vous voyez ce Maître, qui fut toujours juste & prudent, quitter les routes de la vertu & de l'équité ? Ah ! Sénéchal, que la faveur d'un Roi jette d'éclat sur la vie d'un Héros, qui, par l'élevation & la candeur de son ame, mérite qu'on ajoute à ce

titre brillant, le titre reſpectable d'honnête homme! Tel étoit le Maréchal du Mez! Hélas! la flatterie efface du cœur de Philippe les vertus que ce ſage Gouverneur y avoit gravées. On ſe prête à ſon égarement; on lui fait voir la poſſibilité de parvenir à un divorce, & on lui en cache l'injuſtice. On lui dit: Rompez les plus ſacrez liens; épargnez-vous, Sire, l'effort de triompher de vous-même. Ne reconnoiſſez-vous pas là, Sénéchal, le langage des Courtiſans? Le Comte des Barres, confus des diſcours de Mademoiſelle de Mery, étoit embarraſſé à lui répondre, lorſqu'il vit paroître la Princeſſe de Chipre; ſur le champ il prit congé d'Eugenie.

La viſite de la Princeſſe de Chipre parut ſurprendre Mademoiſelle de Mery: elle penſoit que

la prudence de cette Princeſſe lui défendroit de la voir, ainſi qu'elle lui avoit défendu d'entrer dans les intérêts d'Iſemberge. A ſa ſurpriſe, ſuccéda une ſecrette ſatisfaction. Sophie qui s'étoit apperçuë de ſon étonnement, lui dit : Le Roi non ſeulement m'a permis de vous voir, mais il a exigé de moi que je vous viſſe ſouvent : je lui obéïrai avec plaiſir ; car j'eſpere que je ſerai pour Eugenie à Montmartre, ce qu'elle y a été pour Sophie.

La conduite de Philippe, l'affront qu'un divorce alloit faire à Iſemberge, la diſgrace de Madame de Rethel, la prudence de la Princeſſe de Chipre dans ces circonſtances délicates, ſon entretien avec le Roi, firent la matiere de celui de Sophie & d'Eugenie ; & les preuves qu'elles ſe

donnerent mutuellement, par leur confiance réciproque, d'une amitié particuliere, rendit cette converſation, conſolante pour Mademoiſelle de Mery. Celle que le Sénéchal venoit d'avoir avec elle, lui cauſoit différens mouvemens. Ce qu'il lui avoit dit de la part du Roi, l'aſſuroit qu'elle étoit toujours chere à ce Prince; cette penſée flattoit ſa douleur: mais l'aveu des deſſeins de Philippe, que le Comte des Barres lui avoit fait au nom même de Philippe, la touchoit ſenſiblement. Malgré la réſerve de ce Favori, elle avoit pénétré qu'il fortifioit le Roi dans un projet ſi nuiſible à ſa gloire.

Le Grand Sénéchal, en quittant Mademoiſelle de Mery, fut chez le Roi. Je ſupplie Votre Majeſté, lui dit-il, de ne plus m'envoyer à Montmartre. Eh! pour-

quoi, lui demanda Philippe ? Vos bontez pour moi, Sire, repartit le Comte des Barres, me rendent aux yeux de Mademoiſelle de Mery, reſponſable du malheur de la Reine. Son attachement pour votre Majeſté, joint à ce caractere vertueux que je viens d'admirer, lui fait reprocher durement à tous ceux que vous honorez de votre confiance, de n'oſer vous repréſenter, l'odieux, dit-elle, que renferme le projet d'un divorce. Je l'avoüerai ! ſes diſcours ont troublé mon ame ; ils me font ſentir des remords, que peut-être l'avenir pourroit rendre encore plus cuiſans. Pourquoi faut-il que de trop tendres frayeurs pour ce même avenir, m'ayent arraché ce que le Chapelain Humbert m'avoit dit ? Banniſſez ces ſcrupules, reprit le Roi, Humbert n'auroit pas gar-

dé long-tems le silence. Mais vous ne m'étonnez pas, en m'apprenant qu'Eugenie vous a parlé avec fermeté : je la reconnois dans ce que vous me dites, & je crois entendre ce que vous ne me dites pas; je sçais ce qu'elle pense des Courtisans; je pense peut-être comme elle ! il y en peut avoir cependant qui soient assez au-dessus d'une crainte servile, pour oser, même au mépris de leur fortune, montrer à leur Roi des véritez, propres à l'éclairer. Toutefois, dans les conjonctures présentes, une hardiesse aussi généreuse que celle d'Eugenie, seroit inutile. Eh ! que resteroit-il à me représenter, après ce qu'elle m'a dit? Qu'elle me blâme ou qu'elle me plaigne, il me suffit aujourd'hui qu'elle ne soit plus à portée de donner des conseils à Isem-

berge, & qu'elle ſoit inſtruite & perſuadée dans ſa retraite, que rien ne peut jamais altérer l'eſtime & l'amitié que j'ai pour elle.

Juſques à ce moment, Iſemberge avoit toujours montré un viſage content aux Gentilhommes Danois qui avoient paru en différens tems à la Cour de Philippe. Mais dénuée des ſecours de la Comteſſe de Rethel & de Mademoiſelle de Mery, Iſemberge crut ne devoir plus rien diſſimuler au Seigneur de Reginald, l'un des plus illuſtres Sujets du Roi ſon frere. Elle ſentit la néceſſité de lui confier les mortifications & les mépris dont Philippe l'avoit accablée. Elle eſpéroit que Reginald lui aideroit à percer le miſtere que pouvoit renfermer la diſgrace des deux ſeules perſonnes qui lui étoient attachées : elle

vouloit recourir à la pénétration de Reginald, pour sçavoir ce qu'elle avoit à craindre ; & à sa prudence, pour déterminer la conduite qu'elle devoit opposer à celle de Philippe. Elle vouloit enfin que le Seigneur de Reginald courût à Rethel, pour y recevoir de la Comtesse & des éclaircissemens & des conseils.

L'impatience qu'Isemberge ressentoit d'ouvrir son cœur à Reginald, la fit se rappeller, que ni Reginald, ni trois autres Gentilhommes Danois qui étoient pour lors à Paris, n'avoient point paru chez elle depuis le jour que Philippe avoit éloigné de la Cour Madame de Rethel & Mademoiselle de Mery ; aux soupçons que conçut Isemberge, succéda la plus vive inquiétude. Ne seroit-il plus permis aux Danois de me voir, s'écria-t'elle ? Veut-

on m'enlever jusqu'à cette foible consolation? Oui! on craint leur zéle pour la sœur de leur Roi. On a prévû que ma douleur, en voyant Reginald, ne pourroit rester muette; on veut empêcher qu'il ne fasse ce que je n'ai osé faire contre un époux, que le devoir & l'amour m'ont forcé de respecter. Je ne serai donc ni instruite de ce que j'ai à redouter, ni secouruë d'aucuns conseils! Puis-je en douter! Philippe n'a-t'il pas eu la rigueur de me faire prier par le Sénéchal; que dis-je, prier? de me faire défendre d'aller à Montmartre? & toutes les mesures sont prises pour rendre à Reginald & aux autres Danois, mon appartement inaccessible. Eh! ne vois-je pas que je suis sans cesse observée! Malheureuse Princesse! tu n'as pas seulement la liberté de don-

ner des larmes à ta cruelle destinée, sans être entourée de témoins, aussi attentifs à t'examiner, qu'insensibles à tes malheurs. Ils sont tels cependant, ces malheurs, qu'ils devroient exciter la compassion, même dans les cœurs les plus endurcis. Mais le Souverain te déteste ! la pitié que t'accorderoient ses Sujets, seroit un crime à ses yeux. Que ne doit-pas craindre celui qui paroîtroit coupable à Philippe, puisque l'innocence même n'est pas à l'abri de ses injustices & de ses persécutions ? Celles que j'ai essuyées jusqu'en ce jour, & tout ce que Philippe vient de faire, m'assurent que sa haine pour moi va le porter aux derniers excès de cruauté. Mais demandons à ce Prince, à lui-même ! quelle est l'obscure prison où il me condamne à passer une

vie, qu'il ſeroit moins barbare à lui de me ravir ? Le lui demander ! . . . eh ! le puis-je ! . . . n'eſt-il pas inviſible pour moi ? Eh bien ! attendons avec conſtance le dernier coup dont Philippe veut m'accabler.

Tandis que la Cour étoit agitée de tous ces mouvemens, Richard, qui avoit quitté la Normandie, pour repaſſer en Angleterre, y revint preſque auſſi-tôt avec de nouvelles forces. Si Philippe ne fut point étonné de ce prompt retour, il fut mortifié de ne pouvoir aller en perſonne, s'oppoſer aux entrepriſes de Richard : mais il croyoit ſa préſence néceſſaire à Paris, au moment que les Evêques y arriveroient, & pendant le cours de leur Aſſemblée.

Richard revient en Normandie, dit Philippe au Grand Sé-

néchal, & l'ardeur de voir rompre le nœud fatal qui me lie à Iſemberge, me retient à Paris. Vous, Sénéchal, ne ſoyez pas ſurpris de voir marcher l'Armée que je vais oppoſer à celle de Richard, ſous d'autres ordres que les vôtres. Il faut que vous reſtiez auprès de moi; mon amitié pour vous l'exige. Je ne puis charger que vous d'une commiſſion qui doit être auſſi ſecrete, qu'elle ſera délicate; elle vous éloignera bien-tôt, mais pour peu de tems, de la Cour. Je vous communiquerai ce dont il s'agit, quand les Evêques auront prononcé. Juſques à ce moment, je ne puis encore former que l'eſpérance de réuſſir dans un projet que j'ai conçû avec un plaiſir extrême, dont la réuſſite aſſureroit mon bonheur, & pourroit ajouter à la ſplendeur de mon

Regne. A l'égard du Commandement de mon Armée, je le remets avec confiance au Baron de Montmorenci. La valeur & la capacité reconnuës de Matthieu de Montmorenci, repartit le Comte des Barres, répondront à l'honneur que lui fait Votre Majesté. Ce sage Guerrier sçaura faire échoüer les projets du Roi d'Angleterre. Philippe fit marcher des Troupes en Normandie, & leur donna pour Général, le Baron de Montmorenci.

A cette nouvelle, le Comte de Rethel écrivit au Roi; il supplioit ce Prince de lui permettre de satisfaire à son devoir, & à ce que son zéle exigeoit de lui. Philippe agréa sa priere, & le Comte de Rethel alla joindre le Baron de Montmorenci.

Les choses étoient en cet état, lorsque les Evêques mandez, arri-

verent à Paris. Ils y étoient à peine, que l'Archevêque de Reims eut avec chacun d'eux en particulier, de longues conférence. Les raisons de parenté que le Chapelain Humbert avoit données à l'Archevêque, furent exposées avec force par ce Prélat. Sa tendre affection pour Philippe, rendit son éloquence plus persuasive; il fit sentir que le desir de conserver un Roi qui donnoit tant d'éclat au Trône des François, que la soumission dûë par des Sujets aux volontez de leur Souverain, que la prudence, l'intérêt de l'Etat, les Loix enfin demandoient une Assemblée pour examiner si la parenté étoit au degré nécessaire pour autoriser un divorce. Ce Prince, satisfait, sur le rapport de l'Archevêque de Reims, des dispositions favorables des Prélats, leur

fit

fit un accüeil propre à leur inſpirer encore un plus ardent deſir de trouver des moyens, ſuffiſans pour prononcer la nullité de ſon mariage avec Iſemberge.

Preſque tous les Evêques qui compoſoient l'Aſſemblée, devoient leur élevation à l'Archevêque de Reims : ſa préſence ne leur permettoit pas de l'oublier ; & le deſir de lui marquer une entiere déférence, joint à la confiance qu'ils avoient en ſa probité, leur faiſoit chercher à pénétrer ſon ſentiment intérieur, pour s'aſſurer que leurs avis ſeroient conformes au ſien. L'Archevêque de ſon côté, plein de candeur & de bonne foi, mais peu verſé dans ces ſortes de matieres, ſe para du travail & des lumieres du Chapelain Humbert. Ainſi Humbert, ſans paroître à l'Aſſemblée, dicta la Sentence

de divorce, qui fut prononcée l'an 1196.

A cette nouvelle, Philippe fut transporté de joye; il en donna des témoignages par de tendres embrassemens à l'Archevêque de Reims. Graces aux précautions que j'ai prises, lui dit-il, & au secret qu'on a observé, Isemberge a ignoré l'arrivée des Evêques à Paris, leur séjour, & l'Assemblée qu'ils y ont tenuë: aujourd'hui, il faut que cette Princesse soit instruite que les Prélats de mon Royaume, mandez & réunis dans ma Capitale, viennent de prononcer une Sentence de divorce. C'est à vous à le lui apprendre: vous le devez, continua le Roi, voyant la peine que cet ordre faisoit à l'Archevêque de Reims: oui! vous le devez, à tous les titres: comme mon Oncle, comme mon premier

Miniſtre, & comme Préſident de l'Aſſemblée. Allez; & moi, je vais chez la Reine ma mere lui faire part de cette nouvelle. L'Archevêque quitta le Roi, pénétré du malheur d'une Princeſſe, de qui il avoit toujours admiré la douceur, la patience & la vertu.

Depuis l'inſtant que Philippe avoit éloigné de la Cour la Comteſſe de Rethel & Mademoiſelle de Mery, Iſemberge étoit livrée aux horreurs de ſa triſte deſtinée. Oubliée d'un époux, négligée des Grands, abandonnée à elle-même; le préſent l'accabloit, l'avenir l'effrayoit, tout lui annonçoit un malheur inévitable & prochain. Celui qui ſe préſentoit à ſon eſprit, étoit d'être menée, delaiſſée & oubliée, dans un lieu retiré, qui ſeroit pour elle une éternelle priſon; de cette crainte, elle paſſoit à une autre, qui lui

faiſoit chercher, quel étoit donc le dernier malheur dont elle étoit menacée. Elle en fut bientôt inſtruite.

La viſite de l'Archevêque de Reims, & ſa contenance embaraſſée, furent pour Iſemberge une certitude qu'il venoit lui annoncer quelque choſe de funeſte. Madame, lui dit-il, c'eſt avec une extrême affliction que je vous apprens que les Prélats de ce Royaume viennent de déclarer nul, votre mariage. Iſemberge, avec une noble fierté, & avec un ton plus aſſuré que celui de l'Archevêque, lui répondit : Je ne ſçais ſi je dois me plaindre de cette violence, & ſi la liberté qu'on a prétendu me rendre, n'eſt pas préférable à la maniere dont Philippe a vécu avec moi. Mais puis-je ſçavoir les prétextes dont on s'eſt ſervi pour conſommer un

projet auſſi odieux qu'il eſt injuſte ? Le degré de parenté entre le Roi & vous, Madame, n'a fourni que de trop valables raiſons pour attaquer & diſſoudre votre mariage. Cette parenté s'eſt trouvée au degré prohibé par les Canons. Si Philippe m'eût aimé, reprit Iſemberge, nous n'euſſions pas été parens. Mais avez-vous encore quelque choſe à me dire ? Madame, repliqua l'Archevêque, le Roi penſe qu'il eſt convenable de vous faire remettre dans les mains du Roi votre frere. Vous y ſerez conduite avec la décence que demande le titre auguſte de Princeſſe de Dannemarck, la grandeur de Philippe, & le reſpect qu'il a pour vous. C'eſt aſſez, répondit froidement Iſemberge ; je ſuis prête à quitter une Cour où je n'ai rien à regreter, & où j'ai toujours eu

tout à craindre. Philippe ne doit pas être embarrassé de mes adieux, je ne le verrai point : je lui épargnerai la honte de rougir aux yeux d'une Princesse, dont la triste destinée lui sera toujours reprochée. L'Archevêque de Reims, surpris & touché de la tranquilité d'Isemberge, fit une profonde reverence, & se retira.

Mon sort n'est donc plus uni à celui de Philippe, s'écria Isemberge lorsqu'elle fut seule! il n'est plus mon époux! je puis à présent le haïr en liberté! sa haine qui vient enfin d'éclater, demande toute la mienne. C'est à ma gloire aujourd'hui à étouffer le feu que l'amour, d'accord avec le devoir, avoit allumé dans mon cœur. Oui! je pers la Couronne, je renonce à toi, & je quitte tes Etats avec autant d'in-

différence, que tu m'en chasses avec dureté. Philippe, tu me vanges, au moment même que tu m'outrages : la honte de ce divorce tombe toute sur toi : je fuis ! mais le nom d'Isemberge, & la mémoire de sa cruelle destinée, resteront après moi. Tes Sujets, l'Univers, les siecles futurs diront : La fille de Valdemard le Grand, n'a vêcu que pour ternir la gloire de Philippe. A ces tristes réflexions, succeda un tendre souvenir de Madame de Rethel & de Mademoiselle de Mery. Généreuses amies, ajouta-t'elle, le perfide Philippe craignoit votre pénétration & les conseils que vous pouviez me donner ; il craignoit que vous ne me missiez en état de défendre de légitimes droits : c'en est fait, je ne vous verrai plus ! Je vais m'éloigner pour jamais de cette

Cour, où je ne me ſuis nourrie que d'amertume & de larmes. Mais je n'oublierai jamais les preuves que vous m'avez données d'une amitié qui me ſera toujours chere.

La Cour & la Ville apprirent en même tems qu'une Sentence de divorce venoit d'être prononcée par les Evêques du Royaume, & qu'Iſemberge alloit être remiſe entre les mains de Canut. Cette nouvelle ſurprit peu les Courtiſans, & toucha ſenſiblement les Pariſiens : ils reſpectoient dans Iſemberge, ſa vertu & ſon malheur.

L'impreſſion que fit ſur le Peuple la triſte deſtinée d'Iſemberge, n'étonna pas Philippe ; il s'étoit attendu aux murmures qu'exciteroit cet évenement. Mais il fut ſatisfait en s'appercevant que la Cour ſe promet-

toit avec plaisir, de voir naître des Princes d'une union plus heureuse. Voici l'instant, dit Philippe au Comte des Barres, où il faut vous instruire des raisons qui m'ont engagé à vous retenir auprès de moi, tandis que Montmorenci fait tête à Richard en Normandie, où ce Prince me verra bien-tôt vis-à-vis de lui. Me voilà libre, Sénéchal; la Sentence que l'Assemblée vient de prononcer, en me rendant à moi-même, me rend maître de choisir une Princesse, capable de me consoler des ennuis où j'ai été livré si long-tems.

Si la Princesse la plus respectable de l'Europe veut m'honorer de sa main, mon choix est fait, & mon bonheur est assuré! Seroit-ce la sœur du Duc de Saxe, dit le Comte des Barres, sur qui Votre Majesté auroit jetté les

yeux ? Oui, Sénéchal, répondit le Roi. Son illustre naissance, sa personne, pourroient seules justifier mon choix ; mais ce sont de bien plus grands avantages qu'elle a reçus de la nature, qui me font desirer de régner avec elle. Je dis, régner avec elle ! car je me ferois honneur de lui communiquer tous mes projets, de laisser à sa prudence le soin de les meûrir, d'écouter, de suivre enfin ses conseils. Quel éclat mon Trône ne recevroit-il pas d'une telle association ! Je connois Cristine : la gloire de Philippe seroit son unique objet. Tandis que j'irois abbattre l'orgüeil de Richard & des autres ennemis que la prospérité de mes armes peut me susciter, Cristine gouverneroit mes Peuples avec autant d'équité que de sagesse.

Ce n'est pas encore l'amour

qui me fait desirer d'unir mon sort à celui de Cristine, c'est l'ambition de placer sur mon Trône une Reine, dont les solides vertus & les brillantes qualitez, inspirent une admiration à mes Sujets & à l'Europe même, qui ne laisseroient seulement pas de place au souvenir d'Isemberge. J'ai formé ce projet, dès l'instant où j'ai conçu l'espérance d'un divorce. Mais avant que de faire aucune démarche d'éclat, je dois au caractére de Cristine la déférence de lui faire demander son aveu. Je crains un refus; mon procedé pour Isemberge, révoltera peut-être la scrupuleuse vertu de Cristine.

Vous sçavez, Sénéchal, continua le Roi, que le Duc de Saxe est actuellement à Aix-la-Chapelle, pour y prendre les eaux; j'y ai envoyé secretement; j'ai voulu sça-

voir si sa sœur l'avoit accompagné dans ce voyage. Elle est avec lui ; partez, Sénéchal, sous le prétexte que les eaux vous sont ordonnées ; allez à Aix. Voyez d'abord le Duc de Saxe ; un accès libre chez lui, vous procurera l'avantage de faire une cour assiduë à la Princesse Cristine. Etudiez-la pendant quelques jours : trouvez les momens de l'entretenir de l'admiration qu'elle m'a causée, & du respect qu'elle m'a imprimé pour son caractére. Dans les conversations générales, parlez-lui de mon divorce ; faites-en valoir les raisons ; détaillez-les ; tâchez de pénétrer à ce sujet son sentiment intérieur ; enfin, justifiez ma conduite à ses yeux. Vous devez, avant que de découvrir à Cristine le vrai motif de votre voyage, avoir jetté des discours qui la disposent en

ma faveur, & qui la préparent à vous écouter sans surprise. Mais sur-tout, attendez que je vous aye instruit du départ d'Isemberge : tant que cette Princesse sera à ma Cour, il ne seroit pas convenable de vous ouvrir à Cristine.

Le Comte des Barres, instruit par Philippe, partit dès la même nuit pour se rendre à Aix-la-Chapelle. Personne ne soupçonna ce voyage de renfermer aucun mistere; on crut ce que Philippe vouloit qu'on crût; que le Grand Sénéchal, couvert de blessures, avoit quelques incommoditez qui l'engageoient à aller prendre les eaux, & qui avoient empêché le Roi de le mettre à la tête de l'Armée, dont il avoit confié le Commandement au Baron de Montmorenci.

Isemberge, soutenuë par un

juſte reſſentiment, & par ſa fierté naturele, ne ſe laiſſa point abattre à la douleur ; ſon cœur, étonné du coup, ne ſentit point qu'il en gémiroit bien-tôt ; & l'impatience qu'elle reſſentoit de ſortir des Etats de Philippe, lui perſuadoit que ſa haine étoit proportionnée à l'inſulte que lui faiſoit ce Prince. Il n'y avoit encore que quatre jours qu'Iſemberge ſçavoit que Philippe l'avoit fait dépoüiller du titre de Reine de France, lorſqu'elle fit dire à l'Archevêque de Reims, qu'elle étoit prête à partir. Cependant, elle ne put ſe mettre en route de quelques jours : il fallut attendre que le cortege qui devoit la conduire juſques à la Frontiere, fût en état.

La nouvelle qu'une Sentence de divorce venoit d'arracher à Iſemberge la Couronne que Philippe

avoit posée sur sa tête, fut un coup terrible pour les Gentilhommes Danois qui étoient à Paris. Dès ce moment, ils résolurent de quitter une Cour où ils venoient d'être les tristes témoins de l'insulte qu'on faisoit à leur Roi dans la personne de la Princesse sa sœur. Le Seigneur de Reginald sur-tout, plein de ressentiment, & non moins frappé qu'Isemberge, d'un outrage si peu attendu, demanda qu'il lui fût permis de voir la Princesse de Dannemarck, qui, à ce titre, devoit avoir à la Cour de Philippe une entiere liberté.

Depuis l'instant où Isemberge avoit été informée de son sort par l'Archevêque de Reims, & qu'elle avoit consenti à retourner en Dannemarck, l'idée de Reginald, & le desir de l'entretenir, ne s'étoient plus présentez

à son esprit, accablé sous le poids de tant d'infortunes. Mais la présence & l'air consterné de Reginald, la troublerent. Il vous est donc permis à present de me voir, lui dit-elle? Le tems est passé où l'on pouvoit craindre vos conseils, & où ils pouvoient m'être nécessaires; si je ne suis plus femme de Philippe, au moins, n'ai-je plus la douleur d'être prisonniere à sa Cour: je vais la quitter: Philippe est instruit que je suis prête à m'en éloigner pour jamais: c'en est fait. Je pars.

Plaise au Ciel! Madame, repartit le Seigneur de Reginald, que le Roi mon Maître, outragé par l'affront que vous recevez de Philippe, ne vous reproche pas d'avoir donné, sans son aveu, votre consentement pour sortir de France. Pouvois-je ne pas le donner, s'écria Isemberge? Mais,

Reginald, ajouta-t'elle, n'aigriſſez pas ma douleur. Reginald n'oſa pas en dire davantage; & Iſemberge, qui n'étoit plus occupée que du deſir de retourner auprès d'un frere, dont elle attendoit de la conſolation; négligea de réflechir ſur ce que lui diſoit ce ſage Danois.

Le Seigneur de Reginald ſupplia Iſemberge de lui permettre, ainſi qu'aux Gentilhommes Danois qui étoient à Paris, de l'accompagner dans ſon voyage. Ceux à qui Philippe commet le ſoin de vous conduire, lui dit-il, ne vous regardant plus comme leur Reine, mais plûtôt comme une étrangere que l'on contraint de fuir, pourroient n'avoir pas toutes les attentions que la Princeſſe de Dannemarck eſt en droit d'exiger. C'eſt à nous, Madame, à donner l'exemple du reſ-

pect que l'on vous doit, & à veiller à la sûreté de votre auguste Personne : c'est à nous enfin, lorsque vous quitterez les Etats de l'injuste Philippe, à vous escorter au travers des Terres de l'Empire, pour vous remettre entre les mains du Roi, votre frere & notre Maître.

Le peu d'attention qu'avoit fait Isemberge au sage discours de Reginald, le chagrin qu'il ressentoit de voir cette Princesse, céder par sa fuite précipitée, les droits qu'un nœud sacré lui avoit donné sur la foi de Philippe, lui firent prendre la résolution de conférer avec les Gentilhommes Danois qui étoient à Paris. Reginald vouloit qu'un d'eux partît sur le champ, & qu'à la faveur d'une extrême diligence, il pût instruire le Roi de Dannemarck de ce qui se passoit en

France, avant qu'Iſemberge eût atteint la Frontiere. Ce que le Seigneur de Reginald venoit de projetter, s'executa. Un nommé Nigeh, plein de zéle pour les intérêts de ſon Roi, s'offrit, & dès ce moment prit la route d'Allemagne.

Ce fut avec un air tranquile qu'Iſemberge vit arriver le cortege qui devoit la conduire juſques à la Frontiere de France; mais ſon cœur s'émut, lorſqu'en traverſant Paris, elle vit le Peuple donner des larmes à ſa triſte deſtinée. Le calme qui régnoit ſur ſon viſage, les regards pleins de douceur qu'elle portoit ſur tout le monde, comme pour remercier de l'amitié qu'on lui avoit témoignée, & de la part qu'on prenoit à ſon ſort, redoubloient encore la conſternation publique.

Iſemberge n'étoit pas ſortie de Paris, que Philippe fit partir un Courier, pour inſtruire le Grand Sénéchal du départ de cette Princeſſe ; après quoi le Roi prit ſes meſures pour aller joindre le Baron de Montmorenci en Normandie.

Il eſt aiſé de comprendre avec quelle douleur Mademoiſelle de Mery apprit l'infortune d'Iſemberge, & le parti que cette Princeſſe avoit pris de quitter la France: elle ne reconnoiſſoit dans cette conduite, ni ſon eſprit, ni ſa prudence, ni ſa modération ; elle écrivit à la Comteſſe de Rethel, qui fut ainſi que Mademoiſelle de Mery, pénétrée de douleur, & frappée d'étonnement. Elle regardoit le conſentement qu'Iſemberge avoit donné à ſon départ, comme l'effet d'un déſeſpoir, indigne d'une grande Princeſſe.

Mademoiſelle de Mery n'attribuoit l'affliction qu'elle reſſentoit du malheur d'Iſemberge, qu'au ſincere & tendre attachement qu'elle avoit pour cette Princeſſe, tandis que c'étoit bien plus ſon amour pour la gloire de Philippe qui déchiroit ſon cœur. Elle ne pouvoit s'accoutumer à penſer que le ſage Philippe ſe fût oublié juſqu'à cet excès de violence contre une charmante & vertueuſe Princeſſe, à qui il avoit donné ſa foi.

Avant que de partir pour la Normandie, Philippe penſa qu'il devoit à Mademoiſelle de Mery l'attention de la voir & de la faire revenir à la Cour. Le coup frappé, Iſemberge en chemin pour retourner en Dannemarck, il ne doutoit pas qu'Eugenie ne prît le parti du ſilence : il alla néanmoins à Montmartre avec

une sorte de crainte qu'Eugenie pouvoit seule lui faire sentir. Ma chere Eugenie, lui dit-il d'un air un peu embarrassé, vous n'avez plus rien à me reprocher; il ne vous reste qu'à me plaindre & à vous dire toutes les raisons qui peuvent & qui doivent me justifier : mon repos ; le bien de l'Etat, qui me demande des Princes ; une parenté qui a autorisé ce divorce, en m'arrachant à la plus cruelle situation. Enfin, Eugenie, si trop de zéle pour ma gloire vous fait encore blâmer ce que j'ai fait, par pitié, laissez-le-moi ignorer.

Mademoiselle de Mery, touchée de la démarche du Roi, & encore plus, de la bonté avec laquelle il lui parloit, sentit que dans ce moment la prudence lui ordonnoit d'épargner à Philippe des discours qui jetteroient

d'inutiles ſcrupules dans ſon ame. Le ſort, dit-elle, a voulu bien du mal à la Princeſſe de Dannemarck lorſqu'il l'a conduite en France; &, ſi j'oſe le dire, il gardoit à Votre Majeſté un écüeil contre lequel devoit échoüer cette raiſon, qui chez vous, ſçut toujours commander à vos paſſions. Mais, Sire, heureux le Monarque à qui on ne peut reprocher qu'une faute pendant le cours d'un Régne glorieux! Vous me comblez de joye, ma chere Eugenie, reprit le Roi en lui ſerrant les mains. Je ne redoute plus ce zéle, qui vous faiſoit trouver ma conduite à l'égard d'Iſemberge, peu digne de cette eſtime que vous avez pour moi, & qui m'eſt ſi précieuſe. Quittez ce ſéjour, Eugenie; revenez auprès de ma mere; l'orage eſt fini, le repos m'eſt rendu, tout eſt

calme : venez me voir plus occupé que jamais, du soin de cette gloire qui vous est si chere, & que mon divorce ne ternit pas. Les Loix m'ont été favorables & le justifient. Mais quoi ! Eugenie, je ne lis point dans vos yeux cette joye que je me flattois d'y faire naître par ma présence & par l'empressement que j'ai de vous revoir à ma Cour ? Conserveriez-vous du ressentiment de ce que j'ai été forcé de faire pour ôter à Isemberge des conseils que je craignois ? Non, Sire, répondit Mademoiselle de Mery ; vous avez pensé que la prudence exigeoit cela de vous. Elle seule a éloigné Madame de Rethel & Eugenie. Oui, dit Philippe, oui, ma prudence vous a éloignées, & mon amitié vous rappelle : Venez, ma chere Eugenie, vous reverrez aussi bien-

tôt

tôt la Comteſſe de Rethel.

Y penſez-vous, Sire, repliqua Mademoiſelle de Mery ? Le triſte ſort d'Iſemberge doit m'être commun ; je dois le partager. Ma préſence à la Cour dès le lendemain du départ de cette infortunée Princeſſe, me feroit croire criminelle. Hé ! ne le ſerois-pas en effet ! Seroit-ce la plaindre ? ſeroit-ce reſpecter les bontez dont elle m'a honorée ? On ſeroit perſuadé qu'il y a entre Votre Majeſté & moi, une coupable intelligence. Plus on eſt touché du malheur d'Iſemberge, plus on m'en rendroit reſponſable. Mon abſence de la Cour paroîtroit concertée ; l'on ne douteroit pas que Madame de Rethel n'eût été ſeule, la victime d'un ſincere attachement pour Iſemberge. Ah ! Sire, je vous demande

de m'eſtimer aſſez pour me laiſſer dans ma retraite.

Vous m'allarmez, Eugenie, reprit le Roi; il ſemble, à ce diſcours, que vous vous condamniez à paſſer vos jours dans cette Abbaye? Je n'y conſentirai pas. Votre attachement pour Iſemberge exige-t'il donc de vous, plus que celui que vous devez à ma mere? Adelaïde vous ordonne de revenir auprès d'elle. Si vous oſez me réſiſter, oſerez-vous lui déſobéir? Je dois tout à la Reine, répondit Mademoiſelle de Mery; mais, Sire, quand il s'agit d'écarter des ſoupçons injurieux, je me dois encore plus à moi-même. Je répons de la Reine, ajouta-t'elle; elle approuvera Eugenie: je lui ſauve la honte de rougir des ſoins qu'elle a pris, pour que je ne fuſſe pas indigne

de ſes bontez. Ce fut vainement que Philippe preſſa Mademoiſelle de Mery : rien ne put jamais ébranler ſa réſolution.

Le Roi ſortit de Paris pour ſe rendre en Normandie, avec cette ſatisfaction qu'il reſſentoit, quand il alloit oppoſer ſon courage à celui du Roi d'Angleterre. Son eſtime pour ce Prince, autant que ſa haine, lui faiſoit toujours deſirer avec ardeur de le combattre.

Philippe, à peine arrivé dans ſon Camp, dit à Roger que la Comteſſe de Rethel étoit la maîtreſſe de revenir à Paris. Aſſurez-la, ajouta ce Prince, que je la retrouverai avec plaiſir à ma Cour. Le Comte de Rethel remercia le Roi avec cette chaleur que donne l'excès du contentement ; il gémiſſoit tout bas de la diſgrace de la Comteſſe ; il

lui écrivit sur le champ ; il croyoit ne pouvoir trop tôt la tirer d'un séjour, dont il n'étoit plus à portée de lui adoucir l'ennui.

Quoique le Baron de Montmorenci, par des actions de valeur, & par d'habiles manœuvres de Guerre, eût plus d'une fois forcé le Roi d'Angleterre à prendre de lui l'opinion qu'il méritoit, ce Prince croyoit avoir moins à se défier de ses ruses, que de celles du Grand Sénéchal, qui sembloit toujours être inspiré par le génie de Philippe. Ce Héros, que les François chérissoient, qu'ils aimoient à voir à leur tête, & sous les ordres de qui ils marchoient toujours avec confiance, n'étoit pas moins grand dans une négociation d'Etat. Philippe le sçavoit ; aussi le Grand Sénéchal devoit-il plus encore à sa capacité, qu'à l'a-

mitié dont l'honoroit ſon Roi, le choix qu'il avoit fait de lui pour aller à Aix-la-Chapelle.

La réputation de grand Capitaine, que le Comte des Barres s'étoit ſi juſtement acquiſe, étoit connuë de tous les Souverains de l'Europe; elle devança ſa premiere viſite au Duc de Saxe, qui avoit appris avec plaiſir qu'un des ſoutiens de la Couronne de Philippe, & ſon Favori, venoit d'arriver à Aix-la-Chapelle. Le Duc de Saxe reçut le Sénéchal avec des marques d'une diſtinction particuliere, & il ne tarda pas à prendre de lui la plus haute opinion. Le Duc n'étoit plus occupé agréablement, que lorſqu'il s'entretenoit avec le Grand Sénéchal. La ſeule Criſtine étoit admiſe dans ces converſations. La juſteſſe d'eſprit & l'éloquence naturelle de cette Princeſſe,

perçoient dans le peu qu'elle disoit. La noblesse & la dignité de ses sentimens, sa bonté & sa droiture, se faisoient toujours sentir ; & elle devenoit à tous les instans, un nouvel objet de l'admiration du Grand Sénéchal.

Le Duc de Saxe avoit d'abord connu que le Comte des Barres étoit un de ces hommes en qui le génie & l'exemple de Philippe avoient développé ces heureux talens naturels qui sont le germe des Héros. Il ne cessoit de le questionner ; il ne se contentoit pas d'apprendre par les récits des grandes actions de Philippe, dont le Sénéchal disoit n'avoir été que le témoin, ce qu'il falloit faire en de pareilles occasions ; il vouloit encore entrer dans les détails de la discipline militaire : il demandoit en quoi consistoit cet art admira-

ble, d'unir la douceur avec la sévérité, pour inspirer au Soldat les mouvemens d'amour & de crainte qui lui font respecter ou les ordres ou les défenses de son Général, en lui faisant chercher, au péril même de sa vie, à lui être agréable. Les réponses exactes du Grand Sénéchal étoient autant de loüanges qu'il donnoit à Philippe. Sans le nommer, il l'indiquoit toujours; & il appercevoit avec une secrette satisfaction, que l'attention de la Princesse Cristine à l'écouter, ne cédoit en rien à celle dont l'honoroit le Duc de Saxe.

Le Grand Sénéchal qui n'étoit pas obligé de donner des soins aux incommoditez prétextées pour son voyage à Aix-la-Chapelle, profitoit, autant que la bienséance le lui permettoit, de la permission que la Princesse de

Saxe lui avoit donnée de la voir librement. Par une distinction honorable, elle l'avoit exempté d'un cérémonial embarassant, & dont elle connoissoit tout le faux, mais auquel l'usage du Nord l'avoit assujettie.

Dès la premiere fois que le Sénéchal vit cette Princesse chez elle, il lui dit: J'ai lû dans les yeux du Roi mon Maître, combien il m'envioit le bonheur dont j'allois joüir pendant votre séjour à Aix-la-Chapelle. Un entretien que ce Prince a eu avec vous, Madame, est & sera toujours imprimé dans sa mémoire. Avec quelle vivacité ne m'a-t'il pas chargé de vous assurer qu'il n'estime rien tant que vous! Il ne pense qu'avec admiration à la force & à l'étenduë de votre génie. Quel Prince, destiné à régner sur les plus grands Etats, s'écrie souvent

Philippe, ne seroit pas adoré de ses Sujets, & ne seroit pas craint de ses voisins, s'il possédoit les éminentes vertus que la Princesse de Saxe a réunies dans sa personne ! Quel éclat elle répandroit sur un Trône où elle seroit assise, & sur la vie du Monarque qui l'occuperoit avec elle ! Si, dans le peu de tems que j'ai vû votre Roi, répondit Cristine, j'ai été assez heureuse pour lui inspirer quelque estime ; si la hardiesse de mon entreprise a plû à ce Prince ; qu'il m'a paru grand, même en résistant à ce que je souhaitois ! Dans la suite de cet entretien, que je l'ai trouvé bon & généreux ! Enfin, je l'ai reconnu digne d'occuper le Trône où la Providence l'a placé. Cristine ne sçait point feindre : elle sçait encore moins flatter. Elle pense tout ce qu'elle dit. Oui, Séné-

chal, je crois Philippe au-dessus de cette réputation que toutes les actions de son Régne lui ont acquise.

Le Comte des Barres, assidu à faire sa cour à la Princesse de Saxe, trouvoit toujours le secret de parler de Philippe : il jettoit souvent quelques traits de la politique & de la prudence de ce Prince : d'autres fois, il exaltoit la justesse de ses raisonnemens dans les conseils, où la sagesse elle-même sembloit prévoir l'avenir & dicter des Loix. Il étoit plus modeste lorsqu'il loüoit Philippe sur sa capacité dans l'art de la Guerre ; il sçavoit bien que l'Europe & l'Asie confondoient en lui le Général éclairé & le Soldat intrépide.

Cristine un jour, dit en souriant au Sénéchal : Que vous êtes adroit ! vous sçavez justifier ce

qui, peut-être, ne ſeroit pas généralement approuvé dans un examen rigoureux ; & vous paſſez légerement ſur les actions éclatantes de votre Roi, connuës & admirées de toute la Terre. Si vous avez à vous féliciter d'avoir Philippe pour Maître, Philippe eſt heureux d'avoir trouvé dans ſon Grand Sénéchal, un Sujet digne de ſon amitié.

Après ces préparations néceſſaires à ſon deſſein, le Comte des Barres penſa qu'il étoit tems de remplir ſa commiſſion. Le jour du départ du Duc de Saxe approchoit; le Sénéchal s'attendoit bien que Criſtine ne ſe rendroit pas aiſément: par des mots qui paroiſſoient avoir été jettez au hazard, il ſentoit que cette Princeſſe pourroit oppoſer des raiſons qu'il faudroit combattre ; il réſolut donc, ſans différer davantage,

d'executer les ordres de Philippe. Il demanda une audience particuliere à Criſtine, & lui parla en ces termes :

Apprenez, Madame, le véritable motif de mon voyage à Aix-la-Chapelle : vous en êtes l'unique objet. A peine le Roi mon Maître s'eſt-il vû libre, qu'il n'a été occupé que du deſir de vous offrir ſon cœur & ſes Etats. Vous pouvez, Madame, par le don de votre main, le rendre le plus heureux Potentat de la Terre. Mais, plus circonſpect que ne le ſont ordinairement les Souverains qui veulent former des alliances, & par une délicateſſe qu'exige de lui le reſpect qu'il a pour vous, Madame, Philippe n'a pû, ſans votre aveu, ſe réſoudre à faire une démarche d'éclat, qui pourroit vous en impoſer, parce qu'elle en impoſe-

roit au Duc de Saxe votre frere. Parlez, Madame ; vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez incapable de feindre : la réponſe que j'attens en tremblant, portera-t'elle de la joye ou de la douleur dans l'ame de Philippe? Oui, je ſuis ſincere, repliqua la Princeſſe de Saxe, & vous en allez être convaincu. Mais avant que de vous répondre ſur l'honneur que me fait votre Roi, je dois vous avoüer combien je ſuis flattée d'avoir fait, dans une ſeule converſation que j'ai euë avec ce Prince, aſſez d'impreſſion ſur ſon eſprit, pour lui faire deſirer de partager ſon Trône avec Criſtine. L'offre que me fait Philippe me ſeroit chere, ſi je pouvois l'accepter. Dès mon enfance, je me ſuis impoſée la loi de ne jamais rien faire qui parût avoir ſeulement l'ombre d'injuſtice:

ma délicateſſe ſur cet article, ne peut céder ni à l'ambition, ni même aux mouvemens d'un penchant qui ſeroit fondé ſur le mérite le plus généralement reconnu.

Je crains que Philippe ne s'abuſe, ajouta Criſtine; je ne ſçais pas les raiſons, & je veux même les ignorer, qui l'ont déterminé à une action d'éclat, dont toute la Chrétienté eſt bleſſée, & dont elle raiſonne diverſement. Ne vous flattez pas; on eſt étonné, & on a lieu de l'être, qu'un homme de votre mérite & de votre réputation, ne ſe ſoit pas ſervi du crédit qu'il a ſur l'eſprit de ſon Maître, pour le détourner de faire, ſous des prétextes frivoles, un affront ſanglant à une jeune Princeſſe qui a fait briller dans tout ſon éclat ſur le Trône de Philippe, la beauté, la dou-

ceur, la patience & la fermeté : La raiſon, chez les Grands, ſouffre quelquefois des éclipſes ; mais ſa vive lumiere diſſipe les nuages ; elle triomphe enfin : c'eſt ce qui arrivera ſans doute à Philippe. Que je le ſouhaite ! La marque d'eſtime qu'il vient de me donner, m'aſſocie pour jamais à ſa gloire : elle m'eſt aujourd'hui auſſi précieuſe que celle du Duc mon frere. Que Philippe m'eſtime toujours ; qu'il faſſe ce qu'il doit faire pour que ſon Régne, qui doit ſervir de modéle aux Rois des Races futures, ne ſoit pas terni ; qu'il trouve bon que Criſtine l'en faſſe reſſouvenir : voilà ma réponſe. N'inſiſtez point ſur la brillante propoſition que vous m'avez faite ; que ce ſecret demeure enſeveli entre Philippe, le Comte des Barres & Criſtine ; un intérêt

commun l'exige. Partez, Sénéchal ; il eſt néceſſaire que votre Maître ſoit promptement inſtruit de mes ſentimens.

Depuis cette converſation, Criſtine ne fut plus viſible pour le Grand Sénéchal, que lorſqu'il trouvoit cette Princeſſe chez le Duc de Saxe. Elle lui marquoit toujours une eſtime ſinguliere, qu'elle accompagnoit de cet air de familiarité que les Princes ſçavent prendre avec aſſez de dignité, pour ne jamais permettre à un inférieur, de s'oublier.

Au moment du départ du Duc de Saxe, Criſtine tint des diſcours au Grand Sénéchal, dont perſonne ne pouvoit pénétrer le véritable ſens, mais qui étoient très-intelligibles pour le Comte des Barres, & qui marquoient combien elle étoit ferme dans ſes ſentimens. Le lendemain, le Sé-

néchal quitta Aix-la-Chapelle ; il se rendit en Normandie, où la seule présence de Philippe, comme on l'a déja vû, avoit déconcerté les projets du Roi d'Angleterre, & rendus inutiles quelques petits avantages, obtenus sur le Baron de Montmorenci.

Eh bien ! Sénéchal, quel est le succès de votre voyage, lui dit Philippe ? Quelle a été la réponse de Cristine ? Cette Princesse, lui répondit le Sénéchal, est l'objet de mon admiration ! Que de lumieres ! que de candeur ! Que de bienséance n'ai-je pas reconnu lors même qu'elle a refusé de se prêter aux vûës de Votre Majesté ! Dans tout ce qu'elle m'a dit, & qui ne va pas à votre satisfaction, elle a fait éclater sa respectueuse estime pour votre Personne & pour ces vertus, qui font qu'elle vous regarde com-

me le modéle des Rois. Votre gloire lui eſt chere à l'égal de celle de ſon propre frere. Elle voudroit la voir toujours ſans la moindre tache ; c'eſt à vous-même, Sire, qu'elle la recommande. Scrupuleuſe ou délicate, elle ne vous croit pas auſſi libre que vous croyez l'être : telle eſt de ſa part, la cauſe d'une réſiſtance que j'ai trouvée inſurmontable. J'avois à peine eu trois converſations avec cette Princeſſe, que ſa bonté m'avoit déja mis à mon aiſe avec elle : j'oſai donc lui dire un jour, mais de la maniere la plus meſurée, que j'étois ſurpris qu'elle n'eût pas contracté une alliance digne d'elle, & qui auroit fait envier la deſtinée du Souverain dont elle auroit fait choix. Je vais vous faire un aveu, me répondit-elle avec un air de vérité qui charme toujours dans

Criſtine ; il vous donnera peut-être lieu de me ſoupçonner de trop d'amour propre, mais n'importe.

L'éloignement que j'ai toujours ſenti pour le mariage, ajouta Criſtine, m'a fait détourner pendant les premieres années d'une jeuneſſe aſſez brillante, des démarches que pluſieurs Princes ont faites auprès du Duc mon frere pour obtenir ma main. Cet éloignement cependant auroit pû être vaincu : oui ! ſi l'un des deux Rois, de France ou d'Angleterre, m'eût fait l'honneur de penſer à moi, il auroit pû faire changer ma réſolution. Je dirai plus; peut-être les ai-je vûs avec quelque regret, oublier qu'ils pouvoient jetter les yeux ſur la Princeſſe de Saxe : ils ont fait un choix, & ce choix m'a preſcrit de ne plus m'occuper que du deſir de joüir tranquile-

ment, auprès d'un frere que j'aime, de la tendre amitié qu'il a pour moi. Je l'avoüerai, Sire, ce discours me fit penser que je trouverois la Princesse de Saxe disposée à recevoir l'honneur que vous vouliez lui faire. Alors je m'expliquai clairement. Je lui rappellai avec quelles marques de distinction elle m'avoit parlé de Votre Majesté; je voulus ajouter que les Loix venoient de vous rendre le droit de disposer de votre cœur; mais Cristine m'arrêta, en me disant : Les raisons dont je me suis déja servie, ne justifient que trop Cristine : pensez avantageusement d'elle; soyez persuadé que son caractére, soutenu dès sa jeunesse, ne lui permettroit pas à trente-deux ans de varier dans des résolutions sagement prises.

Quand le Grand Sénéchal eut cessé de parler, Philippe lui dit :

J'ai ſi bien redouté la ſévere vertu de Criſtine, que pendant que vous étiez à Aix-la-Chapelle, j'ai cherché dans mon imagination quelle étoit en Europe la Princeſſe qui pouvoit me convenir: je crois l'avoir trouvée. Je renonce cependant avec chagrin, à l'alliance de Criſtine; & ce que vous venez de me dire, me fait ſentir un ſenſible regret d'avoir demandé la main d'Iſemberge, tandis que Criſtine, attentive au choix que j'allois faire, deſiroit qu'il tombât ſur elle. Qu'elle en étoit digne! Que je me ſerois épargné d'ennuis & de peines! Philippe, qui vouloit qu'une nouvelle Reine fît oublier à ſes Sujets le ſort d'Iſemberge, prit auſſi-tôt d'autres meſures.

Il ſçavoit combien le Grand Sénéchal avoit gagné le cœur & la confiance des François, & fut té-

moin des transports de joye que causa dans son Camp l'arrivée de ce Général. Le Soldat, qui bruloit d'impatience de voir les deux Rois en venir aux mains, se flattoit que la présence & les conseils du Sénéchal seroient suivis de quelque action d'éclat. Le Roi d'Angleterre, qui le pensoit de même, & qui ne croyoit pas devoir hazarder une affaire générale, prit le parti de se fortifier dans son camp.

Rien ne faisoit diversion à l'impatience que ressentoit Roger d'être instruit du moment où la Comtesse de Rethel seroit de retour à Paris; il ne se passoit à l'Armée aucune action considérable. Les deux Rois, qui ne vouloient s'attaquer qu'avec avantage, manœuvroient sans cesse pour se surprendre. Chacun d'eux, également actif & vigi-

lant, mettoit en usage ce que l'art de la Guerre & son expérience lui dictoient pour pénétrer les desseins de son ennemi. Bien-tôt une vive inquiétude succéda à l'impatience de Roger: il ne recevoit aucune nouvelle de Madame de Rethel; il sçavoit, par les Couriers qui arrivoient tous les jours au Camp, qu'elle n'étoit pas à la Cour: son devoir pouvoit à peine étouffer le desir qu'il avoit de quitter l'Armée pour voler à Rethel. Philippe tâchoit avec bonté, de le rassurer contre des allarmes que ce Prince croyoit n'être que trop bien fondées.

On a vû la forte impression que la nouvelle du départ d'Isemberge avoit faite sur la Comtesse de Rethel. A peine fut-elle revenuë de son premier étonnement, que se représentant com-

bien cette malheureuſe Princeſſe avoit beſoin des conſeils d'une généreuſe amie, elle oſa former le projet d'aller lui offrir ſon ſecours. Auſſi-tôt elle part de Rethel, & marche ſur les pas d'Iſemberge, avec la diligence que demandoit une telle entrepriſe. Cependant, malgré ſon activité, elle ne put joindre la Princeſſe que ſur la Frontiere du Royaume.

Le reſpectueux attachement du Seigneur de Reginald pour la ſœur de ſon Roi, ſon zéle, ſes attentions pour lui faire rendre ce qu'on lui devoit, lui attirerent bien-tôt l'eſtime & la confiance de cette Princeſſe. Elle ne cherchoit point, pendant les triſtes journées qui l'éloignoient de la Cour de Philippe, à cacher à Reginald la douleur & les larmes qu'elle dévoroit aux yeux de toutes

tes les autres personnes qui l'accompagnoient : son impatience étoit extrême d'être débarrassée de ce nombreux cortege, dont la marche, les livrées & la tristesse aigrissoient encore ses maux. Dès qu'elle eut atteint la Frontiere, elle renvoya tous les François à qui Philippe avoit confié le soin de la conduire, après les avoir remerciez avec cet air de bonté & de douceur qui engageoit les plus indifférens à s'intéresser à son sort. La tranquilité d'Isemberge, & les pleurs que chacun répandoit au moment de ses adieux, furent un spectacle bien touchant.

Le caractére courageux qu'Isemberge avoit montré dans sa disgrace, l'avoit soutenuë pendant un voyage, plus pénible par les raisons qui le causoient, que par les fatigues d'une longue

route. A peine fut-elle arrivée à la Frontiere, qu'elle sentit l'impossibilité d'aller plus avant, sans prendre quelques jours de repos.

Reginald vit Isemberge à ce terme, avec une douleur mortelle; rien ne pouvoit égaler son inquiétude. Il avoit toujours espéré que Nigeh, après avoir instruit le Roi de Dannemark, reviendroit sur ses pas avec des ordres de ce Prince, qui auroient prescrit à Isemberge ce qu'elle devoit faire; & ces ordres auroient sûrement été de rester dans les Etats de Philippe. La précaution que Reginald avoit prise de faire partir un Gentilhomme Danois, eût eu son effet sans doute; mais la prévoyance de Philippe avoit rendu celle de Reginald, inutile. Nigeh avoit été arrêté à vingt lieues de Paris, & ne fut mis en liberté, que lors-

que Philippe vit sa prudence échoüer par le courage trop téméraire de Madame de Rethel.

Il n'y avoit plus qu'un pas à faire, & Isemberge étoit hors de la France ; elle attendoit avec impatience le moment d'en sortir, quand elle vit paroître à ses yeux la Comtesse de Rethel. Je viens, Madame, lui dit la Comtesse avant qu'Isemberge eût le tems de parler, je viens arrêter vos pas. Où allez-vous ? Il faut mourir dans les Etats de Philippe, ou il y faut régner ! l'honneur que vous a fait ce Monarque, l'affront qu'il vous fait; tout vous y condamne. Telle est votre destinée. Ah ! Comtesse, s'écria Isemberge, l'étonnement où je suis de vous voir, cede à l'admiration que vous m'inspirez. Quoi ! la Comtesse de Rethel se livre au ressentiment de Philip-

pe pour voler à mon secours ! Elle vient m'aider de ses conseils! Elle vient me prêter une main secourable pour guider ma conduite ! Quelle généreuse amie ! Qu'avez-vous fait, Madame, reprit la Comtesse ? Ah ! si Philippe est injuste, Isemberge est encore plus imprudente ! Quoi ! Madame, vous vous laissez enlever la Couronne que Philippe a mise lui-même sur votre tête, sans y porter seulement la main pour la retenir ? Etrangere & sans appui à la Cour d'un Roi qui n'est plus mon époux, repartit Isemberge, que pouvois-je faire ? Rester, repliqua Madame de Rethel, étonner Philippe par votre courage ; instruire le Roi de Dannemark de ce qui se passoit ; attendre avec fermeté qu'il ordonnât de votre sort. Philippe, dites-vous, Madame, n'est plus votre époux ?

Y pensez-vous ? Qu'est-elle donc aujourd'hui, la sœur de ce fameux Canut ? L'auguste & respectable Isemberge ne peut plus, sans rougir, s'entendre nommer la Princesse de Dannemark. S'il étoit vrai qu'elle eût perdu sans retour, le titre de Reine de France, il ne lui resteroit, en cas qu'elle pût survivre à ce malheur, qu'à se soustraire pour jamais aux yeux de l'Univers.

Malheureuse Princesse, s'écria Isemberge, qu'ai-je fait ! Ah ! que Philippe a eu de prévoyance en m'ôtant le secours de vos conseils ! Votre démarche me reproche ma fuite ; elle m'instruit de ce que je devois faire ; mais votre présence ranime mon courage : je sens l'espoir renaître dans mon cœur : cependant, encore deux heures de marche me mettoient hors des Etats de Philippe,

quel parti prendre? Celui de revenir sur vos pas, reprit la Comtesse de Rethel: armez-vous de fermeté & de constance: il est tems encore de prévenir les malheurs qui étoient prêts à tomber sur vous. Pour payer le service essentiel que vous me rendez, repartit Isemberge, je sens que la plus vive reconnoissance ne suffit pas: je vous dois plus! je vous dois, pour mieux vous le prouver, une soumission sans borne à tous vos conseils: je vous la promets: parlez. Quelle conduite me prescrivez-vous? Je me livre aveuglément à votre zéle & à votre prudence.

Les momens sont précieux, dit alors la Comtesse de Rethel; il faut déliberer & executer dans le même instant. Tandis que ce zélé Sujet du Roi votre frere, continua la Comtesse en montrant le Seigneur de Reginald,

fera une diligence extrême pour rendre à son Maître une Lettre que vous allez lui écrire, vous vous rapprocherez de Paris. Quelque besoin que vous ayez de repos, il faudra, Madame, marcher toujours à grandes journées. Voici le cas où le soin de vos jours doit céder au soin de votre gloire. Je vous conduirai dans un Monastere à Soissons; j'ai des moyens certains pour y entretenir avec Votre Majesté, une intelligence qu'on ne pourra découvrir. Mais, Madame, prenez la plume; écrivez au Roi de Dannemarck; vous n'avez déja perdu que trop de tems; il faut partir.

Il n'y avoit pas deux heures que Madame de Rethel étoit arrivée, lorsque le Seigneur de Reginald reçut d'Isemberge l'ordre de porter sur le champ au Roi Canut, les dépêches qu'elle lui remit.

Jamais le Dannemark ne me reverra, lui dit-elle; je reste en France, ou pour y vaincre, ou pour y périr. C'étoit à la Cour de Philippe, ainsi que vous le desiriez, fidele Reginald, que je devois le penser, & que je devois vous le dire: j'ai manqué de prudence, je l'avoüe; mais ma jeunesse * & mon malheur imprévû, excusent ma faute: trop heureuse si je puis la réparer! Reginald partit avec une satisfaction extrême, de laisser Isemberge dans la résolution qu'elle venoit de prendre; & entre les mains de la Comtesse de Rethel, dont la prudence lui faisoit tout espérer.

Reginald eut à peine pris congé d'Isemberge, que cette Princesse & Madame de Rethel se

* Isemberge avoit alors environ vingt ans; Madame de Rethel en avoit vingt-six.

mirent en chemin pour se rendre au Monastere de Soissons. Le courage de la Comtesse, & l'agrément de sa conversation, soutenoient Isemberge contre les fatigues d'un voyage qu'elle ne se croyoit pas permis d'interrompre pour prendre du repos. On ne peut exprimer de quelle consolation étoient pour cette Princesse, l'amitié & les conseils de Madame de Rethel : la prudence même sembloit dicter tous ses discours, & l'attention avec laquelle Isemberge les écoutoit, les gravoit profondément dans son cœur. Que ne vous dois-je pas, disoit-elle souvent à la Comtesse ! A quoi ne vous exposez-vous pas pour moi ! Vous suivez mes pas égarez, sans l'aveu d'un époux, de qui la tendresse vous est plus chere que la vie. Que je crains qu'il ne vous fasse un

crime d'une démarche, qu'il trouvera d'autant plus téméraire, qu'elle peut l'exposer, ainsi que vous, à toute la colere de Philippe. Je fuyois ; vous me ramenez : ma fuite cédoit à Philippe une victoire qui ne lui laissoit plus d'inquiétude ; mon retour va lui disputer cette injuste & cruelle victoire, & peut-être me fournir les moyens de la lui arracher. Quel sera le ressentiment de ce Prince contre vous ! Je connois Philippe, répondit Madame de Rethel ; par un malheureux caprice, il est injuste pour Votre Majesté ; mais il ne l'est que pour elle. Je ne sçais jusqu'où le portera sa colere contre moi ; je sçais seulement que le Comte de Rethel n'en ressentira pas les effets. Comme il n'a aucune part à mon entreprise, il n'en portera point la peine. A l'égard du Com-

te, un parfait rapport dans le caractere, nous a inſpiré une eſtime égale l'un pour l'autre, & nous a unis : ainſi, je croirois l'offenſer, ſi je le ſoupçonnois de pouvoir blâmer une action ſi loüable. Pour moi, Madame, il n'eſt point de lieu où je puiſſe être mécontente de mon ſort, tant que j'aurai la douce conſolation d'avoir ſatisfait à ce que l'honneur & la généroſité exigeoient de moi.

Les ſentimens magnanimes de Madame de Rethel, rappelloient à Iſemberge le ſouvenir de Mademoiſelle de Mery ; elle parloit d'elle avec ſenſibilité ; elle loüoit avec chaleur l'attachement & le zéle qu'elle lui avoit témoignez, & tout ce qu'elle avoit tenté pour ramener Philippe à ſon devoir. La Comteſſe de Rethel voyoit éclater avec plaiſir ces marques de l'amitié & de la bonté du

cœur d'Iſemberge. Mademoiſelle de Mery s'étoit montrée bien digne des ſentimens tendres que cette Princeſſe avoit pour elle, par une conduite à ſon égard qui lui avoit attiré l'eſtime & l'admiration de toute la France. Iſemberge lui devoit cette amitié : Eugenie gémiſſoit à Montmartre de ſa triſte deſtinée : ſes inquiétudes & ſes craintes étoient continuelles ſur l'évenement & les ſuites qu'auroit la généreuſe entrepriſe de Madame de Rethel ; car la Comteſſe l'avoit inſtruite de ſon projet : Mademoiſelle de Mery trembloit que Madame de Rethel, ou ne joignît point Iſemberge, ou ne la joignît que ſur les Terres de l'Empire : elle ſentoit, en ce cas, la difficulté de la faire rentrer dans les Etats de Philippe. Sa crainte étoit encore extrême que Philippe ne ſe

vangeât de la Comteſſe, par un exil éternel. Elle redoutoit, pour cette généreuſe amie, l'indignation d'un Prince, jaloux de ſon autorité, & qui pardonnoit rarement. La cruelle penſée que le ſuccès de l'entrepriſe de Madame de Rethel pourroit porter Philippe aux derniers excès, la déſeſperoit.

A ces réflexions, ſuccédoient celles où l'entraînoit ſon attachement pour le Roi. Elle croyoit le voir, tantôt furieux, tantôt accablé de douleur du retour d'une Princeſſe, pour qui elle ne connoiſſoit que trop ſon averſion. La Comteſſe, s'écrioit-elle, en ſera la victime! eh! peut-être Iſemberge n'en ſera pas moins malheureuſe! Elle ne pouvoit juger qui des deux triompheroit, ou d'Iſemberge, ou de Philippe. Je frémis, diſoit-elle, en jettant

les yeux sur l'avenir. Ciel ! éclairez Philippe ! Rendez à sa raison le pouvoir qu'elle eut toujours sur lui ! Rendez-lui sa vertu ! La cruelle situation de Mademoiselle de Mery, étoit commune à Isemberge & à Madame de Rethel ; les mêmes inquiétudes les agitoient ; mais Madame de Rethel, toujours maîtresse d'elle-même, cachoit les siennes, pour mieux calmer celles d'Isemberge.

Comtesse, lui dit un jour Isemberge, vous lisez dans mon cœur ; vous y voyez le trouble, la douleur & tous les différens mouvemens qui le déchirent ; vous voyez enfin les variations de mon ame ; dites-moi si je hais Philippe, ou si je l'aime ? Depuis l'instant où une Sentence de divorce m'a fait une mortelle injure, je ne puis démêler mes véritables sentimens. Cette incertitude & ces varia-

tions, repartit la Comteſſe, ſont des garans qu'aucun mouvement de haine ne vous rend indigne de réclamer la foi de Philippe. Ah! s'écria Iſemberge, que je crains en effet qu'un trop juſte reſſentiment & ma fierté ne me trompent! J'ai beau vouloir me le déguiſer, je ſens que je regrette Philippe plus que le Trône. Mais quoi! j'aimerois encore un parjure, qui n'a reçu ma main que pour me faire tous les jours de nouveaux outrages; que pour la rejetter enfin? & vous approuveriez encore ma foibleſſe? Y penſez-vous, ma chere Comteſſe?

Philippe eſt votre époux, Madame, repliqua la Comteſſe. Quelques ſoient ſes procédez à votre égard, vous lui devez toute votre tendreſſe. Qu'il s'abuſe, qu'il croye être dégagé du lien ſacré qui vous unit, qu'il s'égare dans

une conduite que l'Europe blâme avec raison ! plaignez-le, gémissez de votre cruelle destinée ; mais aller au-delà, ce seroit manquer au devoir le plus respectable ; vous devez aimer le Roi, Madame ; vous l'aimez, vous en êtes moins à plaindre. Que dites-vous, reprit vivement Isemberge ? j'en suis moins à plaindre ? Oui ! Madame, répondit la Comtesse. Si l'amour n'eût pas disposé de votre cœur en faveur de votre époux, l'indifférence de cet époux, ses injustices, les cruelles extrémitez où il vient de se porter, vous l'auroient rendu odieux, & vous auroient inspiré pour lui une haine que vous auriez à vous reprocher, & qui par conséquent vous seroit encore plus à charge que votre tendresse. En un mot, Madame, l'amour seul, & l'amour le plus tendre, pouvoit,

en vous conservant toute votre vertu, affoiblir & diminuer vos malheurs.

Ce fut sur tout à la vûë de Soissons qu'Isemberge reconnut que ses infortunes, loin de triompher de sa passion pour Philippe, y donnoient encore de nouvelles forces. Me voilà donc, s'écria-t'elle, au moment où je vais apprendre à Philippe, que revenuë sur mes pas, je lui redemande au Trône, la place d'où il a cru m'avoir fait descendre. Il sera peut-être contraint de me la rendre, chere Comtesse; vous m'en avez fait concevoir l'espérance; & vos sages conseils m'en fourniront les moyens. Mais, en remontant sur le Trône, en serai-je moins malheureuse? Non, Philippe, l'injuste & ingrat Philippe ne m'aimera jamais! Que dis-je! il me haïra toujours.

Ces triſtes réflexions & l'aſpect du Monaſtere où Iſemberge alloit ſe renfermer, ſans ſçavoir ni quand, ni comment elle en ſortiroit, la jetterent dans une affliction qu'on ne peut exprimer. L'excès de ſa douleur en entrant dans cette retraite, lui ôta l'uſage de ſes ſens, que ſes larmes ſeules purent lui rendre. Madame de Rethel, qui avoit prévû les cruels mouvemens dont cette Princeſſe ſeroit agitée dans ce moment fatal, lui avoit fait écrire pendant la route, la Lettre qu'elle devoit envoyer au Roi lorſqu'elle ſeroit arrivée à Soiſſons; & pour être en état de faire rendre ſa Lettre avec ſûreté, elle avoit exigé d'Iſemberge de garder auprès d'elle un des Gentilshommes Danois qui l'avoient accompagnée.

Dès que la Princeſſe eut re-

pris ſes eſprits, Madame de Rethel lui demanda ſa Lettre pour Philippe, qu'elle lui donna d'une main tremblante. Auſſi-tôt le Gentilhomme Danois partit, avec ordre de faire la plus grande diligence pour remettre ce paquet au Roi.

La Comteſſe dépêcha en même-tems un Ecuyer pour inſtruire le Comte de Rethel de tout ce qu'elle avoit fait depuis le moment où elle avoit quitté Rethel, juſqu'à celui où elle lui écrivoit.

Après avoir exécuté tout ce que Madame de Rethel avoit ſi généreuſement entrepris, il ne lui reſtoit plus qu'à fortifier Iſemberge dans les réſolutions qu'elle avoit priſes, & à lui faire ſes adieux. Cet inſtant fut bien douloureux pour la Princeſſe! Elle croyoit tout perdre en perdant de

vûë la Comteſſe, qui lui dit, en recevant ſes tendres embraſſemens : Sur tout, Madame, réſiſtez à tous les mouvemens qui pourroient tenir du déſeſpoir : Oppoſez une fermeté inébranlable à tout ce qui peut arriver : armez-vous de patience & de courage : faites toujours aimer & reſpecter ce caractere de douceur qui vous a ſoumis ſi juſtement, tous les cœurs. Il ne fera pas moins en votre faveur, que les droits mêmes qui vous ſont acquis, pour faire annuller un jugement, trop legerement prononcé, & trop précipité pour qu'il ſoit irrévocable.

Ce n'étoit point au hazard que Madame de Rethel avoit fait le choix du Monaſtere où elle venoit de conduire Iſemberge. Une Demoiſelle de Picardie nommée l'Honoré lui avoit promis de ſe

rendre dans ce Couvent pendant qu'elle marcheroit sur les pas d'Isemberge. L'Honoré étoit une personne de trente ans, vertueuse, spirituelle, prudente, d'un caractere droit, & que rien ne pouvoit porter à trahir la confiance qu'on lui avoit accordée. La Comtesse étoit convenuë avec l'Honoré qu'elle affecteroit de ne prendre aucun intérêt au sort d'Isemberge, qu'elle lui feroit peu sa cour, mais qu'elle la verroit la nuit quand elle auroit des Lettres à lui rendre, ou qu'il faudroit en recevoir de ses mains, pour les faire passer en celles de la Comtesse: enfin pour lever tout soupçon d'intelligence entre l'Honoré & Madame de Rethel, elles avoient reglé qu'elles ne paroîtroient pas se connoître au moment que la Communauté viendroit recevoir Isemberge.

Lorſque la Comteſſe eut pris toutes les meſures que la prudence la plus conſommée pouvoit ſuggerer, elle partit pour ſe rendre à Rethel; mais non, ſans une vive inquietude. L'eſpérance qu'elle avoit conçuë que Roger ne déſaprouveroit pas ſa démarche, ſe convertit en crainte : Elle ſentit qu'il pourroit l'accuſer de n'avoir pas aſſez reflechi ſur les conſéquences & les ſuites de cette entrepriſe : cependant elle ne pouvoit s'empêcher de ſe loüer d'avoir formé & exécuté un projet, qui ſauvoit une auguſte & reſpectable Princeſſe de la honte d'abandonner un Trône ſur lequel elle avoit eu l'honneur d'être aſſiſe.

Il y avoit près d'un mois que Roger éprouvoit la plus cruelle ſituation, lorſqu'il reçut enfin une Lettre de Madame de Rethel.

On ne peut exprimer quelle fut, en la lisant, sa surprise & son désespoir. Effrayé pour la Comtesse, effrayé pour lui-même, il courut au Quartier du Roi, en frémissant de ce qu'il alloit apprendre à ce Prince; il croyoit déja l'entendre accuser Madame de Rethel, d'une témérité qui la rendroit à l'égard de son Roi, criminelle à jamais.

Votre Majesté voit à ses pieds, dit Roger en se prosternant devant Philippe, le plus affligé de tous les hommes.... Mais lisez, Sire: Je viens d'être informé, repartit le Roi en faisant relever le Comte de Rethel, de ce dont cette Lettre vous instruit; je sçais l'audace.... que dis-je, je sçais la perfidie de Madame de Rethel.... Au moment que je la rappelle à ma Cour avec cette bonté que j'ai toujours euë pour

elle, & dont je la croyois digne, l'ingrate ne part de Rethel que pour me porter un coup auſſi ſenſible, qu'imprévû. Elle forme contre moi le noir projet de courir après Iſemberge; elle l'execute, elle la joint, elle la fait rougir de ſa fuite, & la force enfin à revenir, quand un pas de plus, mettoit cette Princeſſe hors de mes Etats pour n'y rentrer jamais.*

Dans quel embarras me jette cette funeſte entrepriſe, ajouta vivement le Roi: Iſemberge m'écrit; elle m'apprend qu'elle eſt dans un Monaſtere à Soiſſons, où Madame de Rethel l'a conduite. Malgré le reſpect & la ſoumiſſion

* Mezeray dit qu'Iſemberge alla juſqu'à la Frontiere, d'où elle écrivit au Roi ſon frere; puis elle revint ſur ſes pas. Elle ſe mit dans un Couvent à Soiſſons, & auſſi-tôt le fit ſçavoir à Philippe. Circonſtance importante omiſe par les autres Hiſtoriens.

que

que renferme la Lettre d'Iſemberge, j'y reconnois la fierté & la fermeté de Madame de Rethel ; elle a dicté cette Lettre. Mais dois-je m'en étonner? La Comteſſe de Rethel n'eſt-elle pas Adelaïde de Couci ? Roger, continua le Roi, votre ſincerité qui m'eſt connuë, & le trouble où je vous vois, me ſont de sûrs garans que je dois à Madame de Rethel ſeule, un reſſentiment que je conſerverai toute ma vie. Qu'elle rougiſſe ſeule d'un procedé dont la honte ne retombe que ſur elle ! Pour vous, demeurez auprès de moi ; je recevrai toujours avec plaiſir, les témoignages de votre zéle & de votre attachement, ſoit dans mes Armées, ſoit dans ma Cour.

Roger étoit ſi affligé & ſi pénétré de la bonté avec laquelle Philippe cherchoit lui-même à

le consoler, qu'il ne lui fut pas possible de proférer une parole. Il ne fut capable dans son trouble & dans le transport de sa reconnoissance, que de prendre la main du Roi; il la baisa avec une tendresse si vivement exprimée, que Philippe ne put douter de tout ce qui se passoit dans son ame.

La douceur que Philippe trouvoit à penser que le lien qui l'avoit uni à Isemberge, étoit rompu, lui persuada que rien ne pouvoit annuller la Sentence de divorce que les Evêques avoient prononcée. Ainsi, après les premiers mouvemens d'agitation & de crainte que lui causa le retour d'Isemberge, il se dit que bien-tôt cette Princesse seroit forcée de reprendre le chemin du Nord; sur-tout, quand elle verroit arriver la fille du Duc

de Meranie, pour prendre le titre de Reine de France.

Philippe, ainſi qu'on l'a vû, avoit été ſenſiblement touché du refus que la Princeſſe de Saxe avoit fait de ſa Couronne. En jettant les yeux ſur cette reſpectable Princeſſe, Philippe s'étoit fait une idée de bonheur & de gloire à laquelle il avoit renoncé avec douleur. Mais comme Criſtine ne devoit qu'à une eſtime particuliere le deſir que Philippe avoit eu de la placer ſur ſon Trône, ce Prince, qui ſentoit la néceſſité politique de donner à ſes Sujets une nouvelle Reine, s'étoit déterminé en faveur d'Agnès de Meranie, auſſi-tôt après l'oppoſition que le Sénéchal avoit trouvée chez la Princeſſe de Saxe.*

* Agnès étoit fille du Duc de Meranie & de Dalmatie. La Meranie eſt à préſent Seigneurie, en Titre de Marquiſat, joint au Royaume de Boheme.

Barthelemi de Roye & le Chapelain Humbert étoient partis secretement : Barthelemi, pour faire la demande d'Agnès ; le Chapelain Humbert, pour rendre compte au Duc de Meranie des raisons de parenté qui avoient été les justes fondemens de la dissolution d'un mariage, déclaré nul par les Loix de l'Eglise.

Le Roi sentoit combien, dans les circonstances délicates où il se trouvoit, son retour à Paris étoit nécessaire ; & Richard, qui craignoit les suites des intrigues que pratiquoit depuis son absence le Prince Jean en Angleterre, desiroit avec ardeur de quitter la Normandie. Dans ces dispositions, Philippe & Richard se prêterent volontiers à une entrevûë, qui se fit entre Trie & Gisors. Là, les deux Rois firent une Trê-

ve d'un an, bien certains que l'un des deux la romproit; car on peut dire de ces deux Princes, qu'ils ne pouvoient être ensemble ni en Paix ni en Guerre. Leur ambition & leur haine les excitoient sans cesse à prendre les armes; & leur valeur vendoit si cher à l'un ou à l'autre le plus léger avantage, qu'ils étoient souvent forcez, pour procurer à leurs Sujets quelque intervalle de repos, de faire des Trêves, qu'ils ne signoient jamais qu'à regret, & qu'ils rompoient toujours avec plaisir.

Ce fut donc avec un desir intérieur d'être bien-tôt en état de reprendre les armes, que Richard alla s'embarquer pour l'Angleterre, & que Philippe prit le chemin de Paris. Ce Prince étoit certain que Roger souhaitoit ardemment de retourner à Rethel,

& il ſoupçonna qu'il n'oſoit le lui laiſſer appercevoir : il lui ſçut gré de ſa timidité. Roger, lui dit-il, mon reſſentiment ne me rend point injuſte. Madame de Rethel eſt coupable envers moi ; mais elle ne l'eſt pas à votre égard ; ce n'eſt point à vous à la punir de ce qu'elle a oſé faire contre ſon Roi ; vous devez à ce caractére trop audacieux, votre bonheur. Allez, Roger, allez à Rethel. Roger prit congé du Roi, pénétré de la bonté que ce Prince lui témoignoit, dans le tems même où il appréhendoit de ſe reſſentir de la juſte diſgrace de la Comteſſe de Rethel.

Madame de Rethel vit arriver Roger avec une ſorte de crainte. Je connois, lui dit-elle, toute l'étenduë des devoirs d'une femme à l'égard d'un mari ; j'y ai peut-être manqué ; ainſi, mon

premier ſoin doit être de vous ſupplier, Comte, de me pardonner d'avoir, ſans votre aveu, fait une démarche, dont cependant je n'ai ignoré ni la hardieſſe, ni les ſuites. Que les momens étoient précieux! Un inſtant perdu, rendoit mon entrepriſe inutile, & ne me faiſoit pas moins mériter l'indignation de Philippe. La prudence ne permettoit donc pas que j'attendiſſe votre conſentement; car je ne veux pas croire que vous vous fuſſiez oppoſé à une action, dont les motifs ſont ſi louables. Je ne ſçais, repartit le Comte de Rethel, ſi je me ſerois ou prêté ou oppoſé à votre deſſein; mais je ſçais, & j'en gémis, que Philippe ne vous pardonnera jamais: jamais il ne vous rappellera à ſa Cour! Vous a-t'il défendu d'y paroître, reprit la Comteſſe? Non, répliqua Ro-

ger. Eh bien ! dit Madame de Rethel, je ſuis tranquille. Vous ne partagez point avec moi le reſſentiment de votre Roi. Je ne craignois, Comte, que pour vous: j'enviſage ſans effroi que Rethel eſt le ſéjour où je dois paſſer & finir des jours qui ne peuvent être qu'heureux, parce que je vous ſerai toujours chere. Ne redoutez rien de votre tendreſſe ni de la mienne ; jamais vous ne reſterez à Rethel, quand le devoir ou la gloire vous appelleront ailleurs. Malgré le regret que reſſentoit Roger de ce que Madame de Rethel avoit fait, il n'oſoit la blâmer ; il ne pouvoit même s'empêcher d'admirer en elle un ſi grand courage & tant de fermeté.

Avant que de quitter Iſemberge, Madame de Rethel avoit fait partir un Exprès pour inſtruire

Mademoiſelle de Mery du ſuccès de ſon voyage. Iſemberge, dont le cœur ſuffiſoit à peine pour contenir tout ce qu'elle reſſentoit d'amitié & de reconnoiſſance envers Madame Rethel & Mademoiſelle de Mery, avoit pris la Lettre que la Comteſſe lui liſoit, & y avoit mis quelques mots de ſa main.

Cette Lettre de la Comteſſe, où Eugenie trouvoit des aſſurances de la bonté & de l'amitié d'une Princeſſe à qui elle étoit ſi tendrement attachée, eut pour elle un charme inexprimable. Mais la joye que lui cauſoit la nouvelle dont Madame de Rethel lui faiſoit part, ne fut pas long-tems pure. Elle ſe repréſentoit Iſemberge, perſécutée, n'aiant peut-être à oppoſer à la puiſſance & à l'averſion de Philippe, que ſa vertu : elle croyoit auſſi voir

la Comteſſe traîner languiſſamment à Rethel, des jours, que les honneurs & les plaiſirs faiſoient couler rapidement pour elle à la Cour de Philippe, d'où, à la fleur de ſon âge, elle ſe voyoit éloignée pour jamais.

Mademoiſelle de Mery étoit trop occupée du triſte ſort d'Iſemberge & de la diſgrace de Madame de Rethel, pour ſonger qu'elle étoit elle-même victime de ſon attachement pour Iſemberge : elle ſe diſoit, ſans en murmurer, qu'un devoir indiſpenſable la condamnoit à reſter à Montmartre, juſqu'à la déciſion du ſort de cette Princeſſe.

La nouvelle qu'Iſemberge étoit revenuë ſur ſes pas, & qu'elle s'étoit retirée dans un Monaſtere à Soiſſons, étoit publique, lorſque Philippe revint de Norman-

die. Ce Prince, en traverſant Paris, portoit de tout côté un œil attentif: il cherchoit à démêler l'impreſſion qu'avoit faite la démarche d'Iſemberge ſur l'eſprit d'un Peuple qu'on avoit vû ſi prévenu en ſa faveur. Mais l'air ſatisfait des Pariſiens en le revoyant, lui confirma bien ce qu'il penſoit depuis long-tems.

Sénéchal, dit Philippe au Comte des Barres, que le Peuple eſt léger dans ſes ſentimens! Vous le voyez! Iſemberge eſt déja oubliée de mes Sujets: ils ne prennent plus d'intérêt en ſon ſort; leur tranſport vient de m'en aſſurer: la Sœur de Canut à Soiſſons, eſt auſſi loin de leur ſouvenir, qu'elle le ſeroit au fond du Dannemarck. Son retour ne m'allarme plus; & les eſpérances que lui a fait concevoir la Comteſſe de Rethel, ſeront vaines.

Elles n'arrêteront point les démarches que j'ai faites ; nous sommes jugez, & je puis épouser la fille du Duc de Meranie.

Je crois, repartit le Comte des Barres, qu'Isemberge a perdu pour jamais le titre de Reine de France : je crois aussi que Votre Majesté peut avec autant de confiance que de sûreté, contracter une autre alliance : mais le Duc de Meranie le croira-t'il ? Le retour d'Isemberge change la face des choses ; le Duc en sera bientôt instruit. Isemberge ne revient que pour reclamer sa place au Trône. Démarche inutile ! repartit vivement Philippe. Vaine espérance qu'Isemberge a conçuë ! Toutefois, Sire, reprit le Sénéchal, la crainte qu'elle ne l'obtienne, doit arrêter, ou du moins suspendre, quelques ardens qu'ils soient, les mouvemens d'ambi-

tion du Duc de Meranie. Plus l'éclat du rang suprême où vous voulez élever Agnès, doit éblouir le pere & la fille, plus la frayeur de tomber de si haut, doit faire trembler la fille & le pere. Non, Sénéchal, répondit le Roi, l'ambition parlera seule. Agnès sur le Trône où je vais la faire monter, ne doit pas appréhender qu'Isemberge l'en fasse descendre. Le retour de cette Princesse lui donne-t'il de nouveaux droits? Fait-il que nous ne soyions plus parens au degré défendu par les Canons de l'Eglise? L'Assemblée qui nous a jugez, n'a prononcé qu'après avoir mûrement examiné. Le Chapelain Humbert sçaura bien le faire connoître au Duc de Meranie.

Quelques jours après, Philippe dit au Comte des Barres: Je l'avois bien prévû, Sénéchal, je n'ai

point fait une fausse démarche : Barthelemi de Roye me mande que le Duc de Meranie, flatté de l'honneur que je lui fais, m'accorde sa fille. Humbert, aussi éclairé qu'éloquent, n'a laissé aucun doute au Duc sur la validité de la Sentence de divorce que les Evêques ont renduë contre Isemberge. En effet, rien ne peut la rendre nulle, & je suis sans inquiétude. Agnès partira bien-tôt pour se mettre en chemin. J'attendois ces nouvelles de Barthelemi, pour déclarer à mes Sujets le choix que j'ai fait. Ce dernier coup, terrible pour Isemberge, va lui enlever toute espérance, & déconcerter toutes les mesures de la Comtesse de Rethel. Je vais faire part de mon mariage à la Reine ma mere, & à mon Conseil. Vous, Sénéchal, apprenez à la Comtesse des Barres, que c'est

elle que je nomme pour aller au-devant de sa Reine.

L'air ouvert dont Philippe entra chez la Reine sa mere, lui annonça que ce Prince avoit à lui apprendre une nouvelle agréable. Les inquiétudes que m'a causées pendant trois ans, lui dit-elle, la mélancolie d'un fils, de qui le Régne répand sur moi tant d'éclat, sont enfin finies. Depuis l'instant qu'une Sentence de divorce vous a rendu à vous-même, je joüis de la douce satisfaction de lire sur votre visage la sérenité de votre ame. Mais dans ce moment, je crois y découvrir une joye, dont sans doute, puisque vous me la laissez appercevoir, vous allez me confier la cause. J'ai fait un choix, Madame, repliqua Philippe. Barthelemi de Roye a demandé Agnès de Meranie, que le Duc son pere

m'a accordée : ſa beauté, ſa vertu, ſon eſprit, me promettent un bonheur qui m'a toujours fui avec Iſemberge : je ne puis toutefois déſavoüer que cette Princeſſe a tous ces mêmes avantages; peut-être encore au-deſſus d'aucune autre : cependant, par une fatalité que je n'ai pû comprendre, je l'ai renduë auſſi malheureuſe, que j'étois à plaindre. Si jamais j'avois eu aſſez de foibleſſe pour me laiſſer aller à la ſuperſtition, & pour croire aux maléfices, je dirois que quelque ennemi, jaloux de la félicité que je devois trouver dans cette union, m'avoit, par un charme ſurnaturel, inſpiré pour Iſemberge cet éloignement que j'ai ſenti preſque dès le premier moment où je l'ai vûë. *

* Rigord, Mezeray, Daniel, ſont d'accord ſur ce qu'on attribuoit à un ſortilege l'a-

Adelaïde ne put déguiſer la ſurpriſe où elle étoit de voir Philippe paſſer ſi promptement à une autre alliance, tandis qu'Iſemberge, revenuë ſur ſes pas, ne paroiſſoit point, par cette conduite, acquieſcer au Jugement que l'Aſſemblée des Evêques avoit porté contre elle. Adelaïde ajouta, qu'il étoit de la prudence d'attendre l'iſſuë que pourroient avoir les prétentions & les défenſes d'Iſemberge. Mais Philippe, prévenu que rien ne pouvoit détruire ce qui étoit fait, rejetta les conſeils d'Adelaïde, & combattit ſes craintes.

L'homme de Cour qui ne croyoit pas les droits d'Iſemberge auſſi frivoles que Philippe le penſoit, vit la conduite de ce Prin-

verſion inſurmontable de Philippe pour une Princeſſe qui étoit la plus parfaite & la plus vertueuſe de ſon ſiecle.

ce, avec inquiétude pour l'avenir. Cependant, le maintien & le visage du politique Courtisan, laissoient ignorer à Philippe qu'il désapprouvoit la précipitation avec laquelle il plaçoit Agnès sur le Trône. Cette nouvelle réveilla la pitié du Peuple en faveur d'Ingelberge ; il murmura, la plaignit, & ce fut tout. Le libre essort que le Peuple donne à tous ses mouvemens, soit de joye, soit de tristesse, est peut-être la cause qu'ils ne sont jamais chez lui de longue durée. En peu de jours son oreille fut accoutumée à entendre dire que le Comte de Roye amenoit Agnès de Meranie, pour recevoir des mains de Philippe, la Couronne qu'il venoit d'ôter de dessus la tête d'Ingelberge.

Le Vicomte de Melun avoit vû la violence où s'étoit porté Philip-

pe contre Iſemberge, avec un chagrin muet, mais bien ſenſible ; il s'en étoit ouvert au Grand Sénéchal, en lui reprochant de ſacrifier la gloire d'un Maître, qui l'honoroit de toute ſa confiance, à la criminelle crainte de hazarder la faveur où il étoit. Le Vicomte avoit aſſuré le Sénéchal, que dans ſa poſition, il auroit oſé faire connoître à Philippe, l'injuſtice de ſon procédé à l'égard d'une Princeſſe, dont la vertu, admirée de toute l'Europe, égaloit la beauté. La nouvelle qu'Agnès de Meranie venoit prendre la place de cette infortunée Reine, étonna & toucha le Vicomte : elle lui repréſenta d'abord à l'eſprit, Mademoiſelle de Mery, mortellement affligée de ce dernier coup qui alloit frapper Iſemberge : il penſa que c'étoit à lui à inſtruire Eugenie de ce terrible évene-

ment, & qu'il devoit dans cette occasion, l'exhorter à ne point se laisser aller à une douleur, qui seroit désapprouvée de Philippe; & d'autant plus inutile, que ce Prince ne pouvoit plus reculer sur le parti qu'il avoit pris d'épouser Agnès.

Les différens effets que fit la Lettre du Vicomte sur Mademoiselle de Mery, seroient difficiles à dépeindre. La nouvelle qu'elle lui donnoit, la saisit d'effroi pour Isemberge. Les sages raisonnemens de ce tendre ami, & les tours qu'il prenoit pour la conseiller & pour lui adoucir l'amertume de cette nouvelle, prêterent quelque force à son ame. Elle écrivit sur le champ à Madame de Rethel; elle la conjuroit avec autant de douleur que de tendresse, de secourir Isemberge de ses avis, dans une cir-

conſtance ſi accablante : & ſurtout, de ſoutenir de ſa fermeté, cette déplorable Princeſſe, pour l'aider à ſupporter ce nouveau malheur, auquel il falloit oppoſer un courage inébranlable. La Lettre de Mademoiſelle de Mery troubla d'abord la Comteſſe de Rethel : ſon premier mouvement fut de craindre, d'avoir par une fauſſe & téméraire démarche, mérité le reſſentiment de Philippe, & une éternelle diſgrace, en pure perte pour Iſemberge.

Le caractére de la Comteſſe de Rethel n'étoit pas fait pour laiſſer long-tems ſon ame dans le déſordre, non plus que ſon eſprit dans la confuſion ; il ſçavoit l'affranchir promptement de ce trouble & de ces frayeurs, ſi propres à empêcher les objets de ſe préſenter d'une maniere diſtincte. Elle vit

donc bien-tôt que les droits d'Iſemberge ne changeoient point de nature, quoique Philippe fît aſſeoir une autre Princeſſe ſur le Trône. Raſſurée par ces réflexions, elle prit la plume pour inſtruire Iſemberge de ce qu'elle ne pouvoit lui laiſſer ignorer: mais elle crut devoir écrire à l'Honoré, pour qu'elle préparât Iſemberge à une nouvelle, qui, malgré les raiſons qu'elle lui donnoit pour ne s'en pas trop allarmer, ſeroit un coup terrible pour elle.

La prudente conduite de l'Honoré avec Iſemberge, ſon zéle, ſa diſcrétion, l'uſage qu'elle faiſoit de ſa confiance, juſtifioient bien le choix que Madame de Rethel avoit fait d'elle. Les momens où Iſemberge pouvoit, ſans qu'on ſoupçonnât leur intelligence, s'entretenir avec l'Hono-

ré, & ceux où elle recevoit des Lettres de la Comteſſe, étoient les ſeuls momens où ſa douleur avoit quelque relâche.

Que devint Iſemberge, lorſqu'après des préparations inſenſibles, elle reçut des mains de l'Honoré la Lettre de Madame de Rethel ! C'en eſt fait, dit-elle languiſſamment ; tous mes maux vont finir ! je n'ai plus aſſez de force pour ſoutenir tant de malheurs. Ce ſaint lieu va voir terminer une vie, que je n'ai reçuë du Ciel que pour ſouffrir, & que pour en deſirer la fin. Mon courage, ainſi que mon reſſentiment, eſt épuiſé. Oui ! Philippe, je te pardonne le coup dont tu maſſaſſines ! Trop heureuſe, ſi je pouvois en expirant, baiſer la main qui me frappe, ſans que je te viſſe la retirer avez horreur ! Ma tendreſſe pour toi n'eſt plus

cachée dans mon cœur ſous le nom de la haine ; & puiſque la tienne ne ſçauroit être vaincuë, je deſire de t'en ſoulager par une prompte mort. Agnès va régner à ma place ! Eh ! ce n'eſt pas cet avantage que je lui envie ! Elle ſera adorée de Philippe : Juſte Ciel ! épargnez-moi la douleur mortelle d'être le témoin d'un bonheur que vous m'avez ſi cruellement refuſé ! Non ! l'Honoré, ajouta Iſemberge, je ne veux plus réclamer mes droits au Trône de Philippe : ſans attendre l'aveu de mon frere, je vais conſacrer ici le peu qu'il me reſte de jours à vivre : je ceſſerai du moins d'être un objet odieux à Philippe, quand il n'aura plus à me redouter ; ne duſſai-je vivre qu'un jour, je dirai pendant ce jour : Philippe ne me hait plus, & je meurs dans ſes Etats !

L'Honoré

L'Honoré représenta à Iſemberge, que de telles réſolutions étoient indignes d'elle ; qu'elles ne répondoient pas aux eſpérances de Madame de Rethel, & à ce qu'elle avoit fait pour la dérober à un déſeſpoir ſi contraire aux intérêts de ſa gloire. L'Honoré, avec une noble hardieſſe, ajouta : Se peut-il, Madame, qu'à tant de fermeté, ſuccede tant de foibleſſe ? Permettez-moi ce terme. Eh ! quoi, Madame, pourriez-vous avec honneur, renoncer à des droits que vous devez défendre juſqu'au tombeau ? Vous ne pouvez pas les abandonner, ſans flétrir cette vertu qui vous a ſi juſtement attiré l'affection des François, & l'eſtime de l'Europe.

Ce diſcours, en cauſant de la confuſion à Iſemberge, rappella ſon courage. Faudra-t'il toujours

m'arrêter, s'écria-t'elle, pour me montrer que je m'écarte sans cesse du chemin que je dois tenir dans les démarches périlleuses pour ma gloire, & qui doivent, selon le parti que je prendrai, décider de mon sort? Que je suis insensée! Quoi! il faut me dire qu'Agnès sur le Trône de Philippe, me couvre de honte, & que je ne dois pas l'y laisser en paix? Que penseroit la Comtesse de Rethel, si elle m'avoit entenduë? Elle m'abandonneroit à moi-même; & que deviendrois-je! Hélas! mes malheurs me mettent hors d'état de faire un pas sans guide. Ah! ma chere l'Honoré, laissez ignorer à la Comtesse jusqu'où je me suis oubliée dans le premier moment où j'ai lû la terrible nouvelle de l'égarement de Philippe. Isemberge, rassure-toi, continua-t'elle; la Comtesse te

l'ordonne. Tu connois sa prudence & son zéle. Ne te mande-t'elle pas que tu n'as point à t'allarmer ? que tout ce que peut faire Philippe, ne sçauroit détruire tes droits ? qu'ils sont tels, qu'il faut que tu triomphes un jour ? qu'une seconde Assemblée, revêtuë des formes qui manquoient à celle qui t'a jugée, te rendra le titre de Reine de France ? Mais, l'Honoré, pourquoi ne reçois-je aucune nouvelle du Roi mon frere ? Resteroit-il dans l'inaction, quand Philippe lui fait une insulte aussi outrageante ? Y seroit-il insensible ? ou me feroit-il l'injustice de penser que je me suis attiré le cruel traitement que j'essuie de Philippe ? Non ! mon frere me connoît, & je dois me fier à son juste discernement. A quoi donc puis-je attribuer son silence ? Que dois-

je faire ? Je ſuis, il eſt vrai, dans les Etats de Philippe ; il ne peut douter que je ne veuille lui redemander ma place au Trône : cependant, il oſe la faire remplir par une autre Princeſſe ; & moi, tranquille ſpectatrice de ce bizarre événement, je demeure ignorée, & ſans m'oppoſer à rien ! Mon frere ne me donne aucun avis, aucune inſtruction ; & Madame de Rethel m'écrit de laiſſer agir Philippe à ſon gré ; elle veut que j'attende avec patience les ordres, dit-elle, que je ne puis tarder de recevoir du Roi de Dannemark. Des ſoupçons ſe préſentent à mon eſprit ; Philippe ne ſe ſeroit-il pas aſſuré des perſonnes que mon frere auroit envoyées en France ? La crainte d'être traverſé dans ſes injuſtes projets, peut lui avoir ſuggeré ce conſeil. Les inquiétudes qu'Iſem-

berge avoit à ce ſujet, ne furent pas de longue durée.

Il n'y avoit que peu de jours que la nouvelle du mariage de Philippe avec Agnès étoit publique, lorſqu'on dit à ce Prince qu'un Gentilhomme Danois lui demandoit, de la part du Roi ſon Maître, une audiance particuliere. Philippe le fit introduire ſur le champ dans ſon Cabinet. Le Danois mit un genoux en terre, & lui préſenta une Lettre de Canut. Philippe, après l'avoir lûë avec une extrême attention, demanda au Danois s'il n'étoit point chargé de lui dire quelque choſe de plus, que ce qui étoit contenu dans la Dépêche du Roi de Dannemark? Non, Sire, répondit-il, & je ſupplie Votre Majeſté de me mettre, par ſa réponſe, en état de ſatisfaire promptement à l'impatience du Roi mon

Maître. Vous venez de faire un long & pénible voyage, repartit Philippe; il faut prendre quelques jours de repos. Je suis prêt à partir, repliqua le Danois. Je louë votre zéle, lui dit Philippe; dans trois jours vous aurez ma réponse, & vous pourrez reprendre le chemin de Dannemark.

Philippe fut à peine seul, qu'il relut la Lettre du frere d'Isemberge. Non, Canut! disoit-il tout haut, non! on n'a point surpris ma religion, ni intimidé ma conscience, comme tu le crois: tu as trop mauvaise opinion des Prélats, dont le Jugement m'a dégagé d'une chaîne qu'il m'étoit impossible de porter plus long-tems: & tu connois mal Philippe, si tu penses qu'il eût rompu cette chaîne, quelque pesante qu'elle lui fût, & sur-tout avec autant d'éclat, sans être bien inf-

truit des juſtes raiſons qui ont déterminé une auguſte Aſſemblée à prononcer la Sentence de divorce! Philippe reſta un moment comme enſeveli dans ſes penſées; puis il reprit, en ſe parlant à lui-même: Canut eſt un Prince prudent & éclairé; répondons à ſa Lettre avec les mêmes ménagemens qu'il a obſervez dans la ſienne. Qu'il ignore ce qu'il peut y avoir de caprice dans ma conduite; mais qu'il ſçache combien j'eſtime une Princeſſe, digne, je l'avouë, d'un meilleur ſort.

Après ces premieres réflexions, Philippe fit dire à l'Archevêque de Reims & au Grand Sénéchal, de ſe rendre dans ſon Cabinet: il leur communiqua la Lettre du Roi de Dannemark. Elle fit peu d'impreſſion ſur le Courtiſan, homme de Guerre;

mais le Prince Prélat en fut émû. Ces mots : *On a surpris votre religion & intimidé votre conscience*, altererent la sérenité ordinaire de son visage. Le Roi s'en apperçut ; & sans lui donner le tems de parler, il lui dit : Mon cher Oncle, soyez tranquile. Je connois l'étenduë de vos lumieres, la droiture de votre ame, & votre pieté sincere. Canut vous voit de trop loin pour juger sainement d'un mérite aussi éminent que le vôtre. Et vous, Sénéchal, faites observer ce Gentilhomme Danois pendant les trois jours qu'il doit rester à Paris : qu'on le suive, sans qu'il s'en défie, jusques aux Frontieres du Royaume : je veux sçavoir toutes ses démarches pour voir & entretenir Isemberge.

Le Gentilhomme Danois, chargé par le Roi son Maître d'un

paquet pour la Comteſſe de Rethel, ſuivit exactement les inſtructions particulieres du Seigneur de Reginald : il envoya à Rethel, avec les précautions ordonnées, & ſi ſagement priſes, que malgré celles que Philippe croyoit sûres, pour être informé de ſes actions, ce Prince ignora que le Danois eût fait paſſer juſqu'à Madame de Rethel, un paquet du Roi de Dannemark.

Cette illuſtre amie d'Iſemberge, n'avoit beſoin ni des loüanges que lui donnoit Canut dans une Lettre toute écrite de ſa propre main, ni des remerciemens de ce Prince, pour échauffer ſon zéle : ſes lumieres & ſon caractére la rendoient invariable dans ſes projets & dans les moyens qu'elle avoit une fois choiſis pour les faire réuſſir. La Comteſſe ne perdit pas un moment pour faire

passer à Iſemberge une Lettre de Canut, que ce Prince avoit miſe dans la ſienne. L'Honoré la lui rendit. Iſemberge, dans l'excès de ſa douleur, verſa des larmes de joye, en voyant un frere, attendri ſur ſes malheurs. Canut l'exhortoit à la patience ; il ajoutoit que cette patience qui avoit ſon principe dans une vertu, éprouvée par tant de diſgraces, lui attireroit ces ſecours divins, qui éclairant les nouveaux Juges qu'il alloit demander au Pape, les engageroient à renverſer l'ouvrage de l'ignorance & de l'injuſtice ; & à lui rendre le Trône dont on avoit prétendu l'abattre pour jamais. » L'affront qu'on vous a » fait, lui mandoit Canut, re» jaillit ſur moi ; ſi mes Etats é» toient voiſins de ceux de Phi» lippe, je ne prendrois pas la » voye de la repréſentation, le

» sort de nos Armes décideroit » du vôtre.

Tandis que les Cours de France & de Dannemark étoient agitées d'inquiétudes ; le Comte de Roye avoit porté la joye dans les Etats du Duc de Meranie. Ce Prince, ébloui du rang où Philippe vouloit élever sa fille, témoigna au Comte de Roye sa reconnoissance par les plus respectueux transports. Leopold, neveu du Duc de Meranie, représenta à son oncle, qu'il ne falloit pas se laisser séduire par la grandeur d'un établissement qui pouvoit n'être pas solide ; que le divorce prononcé entre Philippe & Isemberge, ne paroissoit pas revêtu de toutes les formalitez, nécessaires pour la sûreté de l'Etat qu'on offroit à Agnès, & qu'il falloit demander que ce divorce fût autorisé par le Saint Siege.

Leopold, sous l'apparence de l'intérêt que le sang lui faisoit prendre à ce qui regardoit le Duc de Meranie & sa fille, cachoit celui qui le rendoit si prévoyant. Ce discours, jetté froidement & sans affectation, fit une vive impression sur l'esprit du Duc; il communiqua ses scrupules au Chapelain Humbert. Mais cet homme, aussi éloquent qu'il étoit habile, les combattit & en triompha. Car le Duc de Meranie cherchoit bien plus à être rassûré, que confirmé dans ses craintes.

La Princesse de Meranie, âgée seulement de dix-huit ans, joignoit à une grande beauté, une douceur qui alloit presque à l'indolence. Elle avoit paru assez disposée à recevoir les empressemens de Leopold; elle avoit pensé avec quelque plaisir, que le Duc

de Meranie son pere, songeoit à les unir. Leopod possédoit de grandes Terres, voisines & presque enclavées dans les Etats de son oncle; leur réunion pouvoit faire d'un assez petit Etat, une Souveraineté assez étenduë. Agnès touchoit au moment où elle alloit connoître qu'elle aimoit Leopold; mais l'ambition arrêta l'amour, qui n'avoit encore parlé au cœur d'Agnès que sous le nom de l'amitié. L'honneur que lui faisoit Philippe, mit son ame en mouvement; à son indolence naturelle, succéda un air animé; les impressions que les soins de Leopold avoient faites sur son cœur, s'effacerent : l'ambition s'en empara; & sans lui donner de l'orgüeil, elle la rendit plus vive & plus charmante. Leopold vit ce changement avec une douleur d'autant plus violente, qu'il

s'étoit commandé de la cacher, & qu'il se voyoit sans espérance.

Dans des discours fins & respectueux, qui accompagnoient un air abattu, Agnès connut parfaitement ce qui se passoit dans l'ame de Leopold. Mon cher cousin, lui dit-elle un jour, je vois ce qui vous occupe : élevez presque ensemble, mon éloignement vous fait quelque peine ; mais le rang glorieux où me fait monter un grand Roi, doit vous consoler. Leopold n'est pas fait pour penser autrement ; il justifie par la noblesse de ses sentimens, l'estime que j'ai pour lui, & que je conserverai toute ma vie. Leopold ne répondit à ce discours que par un soupir ; il se retira à pas lents, & ne fut point arrêté.

Les Couriers de Philippe qui arrivoient tous les jours au Comte de Roye, l'engagerent à pres-

ser le départ d'Agnès. Cette Princesse, quoique remplie d'estime pour Leopold, auroit bien souhaité qu'il ne l'eût pas accompagnée; mais le Duc de Meranie l'avoit choisi pour assister au mariage de sa fille, & il partit avec elle.

Pendant tout le voyage, Barthelemi de Roye ne quittoit pas un moment la Princesse de Meranie. Le Comte de Roye, qui par sa naissance & par ses grandes qualitez, tenoit à la Cour de Philippe un rang distingué, ne cessoit d'avoir les attentions d'un vertueux, mais fin Courtisan. Sans appréhender de tomber dans quelque disgrace, qu'il pensoit bien, par sa conduite, ne devoir jamais mériter, il crut néanmoins devoir se ménager la bienveillance d'une nouvelle Reine, jeune & belle, & qui alloit faire prendre toute une autre face à

une Cour, que les malheurs d'Iſemberge avoient renduë triſte & languiſſante.

Dans chaque entretien particulier avec Agnès, Barthelemi de Roye l'étudioit, & développoit ſon caractére. Il ne tarda pas à connoître que l'ambition étoit la ſeule paſſion qui rempliſſoit le cœur de cette Princeſſe. En répondant à toutes les queſtions qu'elle lui faiſoit, tantôt ſur les perſonnes de la Cour, tantôt ſur ſes uſages, & ſur-tout ſur le Cérémonial, le Comte de Roye l'inſtruiſit ſi bien, qu'en arrivant, Agnès connoiſſoit déja parfaitement cette Cour où elle devoit briller. Le Comte de Roye & le Chapelain Humbert paſſoient légerement ſur ce qui avoit le moindre rapport à Iſemberge, qui ne cauſoit à Agnès aucune inquiétude. Agnès ne voyoit que Phi-

lippe, & le Trône qui l'attendoient.

La Comteſſe des Barres, partie peu de jours après qu'elle avoit été nommée pour aller au-devant de la nouvelle Reine, fut juſques aux Frontieres pour la recevoir. Agnès fit à la Comteſſe des Barres l'accüeil qui pouvoit le mieux la prévenir en ſa faveur; auſſi la Comteſſe des Barres ne mit preſque point d'intervale entre le moment où elle ſalua Agnès, & celui où elle lui voüa un attachement inviolable.

On ne peut exprimer la contrainte que ſe faiſoit Leopold, pour renfermer un chagrin qui augmentoit à meſure qu'Agnès approchoit de Paris, & qu'il voyoit avec quelle impatience elle deſiroit d'y arriver. La gayeté de cette Princeſſe le déſeſpéroit: il s'étoit flatté de la poſſé-

der, & de la posséder sans que son cœur en murmurât. A ces cruelles réflexions qui tourmentoient sans relâche Leopold, se joignirent les horreurs de voir approcher l'instant où il ne pourroit éviter d'être frappé du terrible coup qu'il redoutoit à l'égal de la mort.

Le Roi parut à quatre lieuës de Paris; il étoit à cheval, environné des Princes de son Sang, & de tous les Courtisans. La majesté de ce cortege, ce superbe coup d'œil, étonna & émut Agnès. L'éclat & la splendeur du rang où Philippe l'élevoit, se présenta à son esprit avec tous les charmes que l'ambition y attache. La joye dont son ame étoit comme enivrée, se répandit sur son visage. A sa beauté, se mêla cet air satisfait, qui la releva encore: il n'en falloit pas tant pour porter

dans le cœur de Leopold, attentif à examiner Agnès, une douleur égale à la passion qu'il avoit pour elle. Après les premiers complimens, Philippe marcha à côté de l'équipage de la Princesse.

En arrivant à Paris, Agnès fut menée chez la Reine Adelaïde, & dès le lendemain elle fut conduite dans l'Eglise de Notre-Dame, où elle reçut des mains de l'Evêque, la Bénédiction nuptiale. Philippe, quoique très-œconome, étoit toujours splendide dans les actions d'éclat. Il parut dans les Fêtes qui suivirent cette Cérémonie, plus de magnificence que d'allegresse. Agnès étoit affable, les graces accompagnoient sa beauté, le Roi paroissoit content de son choix; cependant, un tendre souvenir d'Isemberge & de ses malheurs, ne permettoit pas aux Parisiens d'ap-

plaudir d'une maniere vive, à une union, qu'ils auroient ardemment desirée, sans l'infortune d'une Princesse qui étoit toujours l'objet de leurs regrets.

Quelque flattée qu'eût été Agnès du rang suprême où Philippe l'avoit élevée, elle ne tarda pas à s'accoutumer à la majesté du Trône : elle se familiarisa promptement avec les honneurs qu'elle recevoit, & les respects qu'on lui rendoit. Le Courtisan, toujours attentif à taire ce qui peut l'éloigner de la faveur, cachoit à Agnès ce qui pouvoit l'allarmer. Elle fut cependant informée qu'Isemberge étoit revenuë sur ses pas, & qu'elle étoit dans un Monastere à Soissons. Agnès parut inquiette : elle demanda à la Comtesse des Barres, qui avoit gagné toute sa confiance, des détails qu'elle igno-

roit. La Comteſſe des Barres avoit trop de prudence pour ne pas les lui faire d'une maniere propre à la calmer. Leopold n'étoit pas ſi facile à perſuader. Ce Prince avoit ce genre d'eſprit froid, qui donne le tems d'examiner avec ſoin, de réflechir meûrement, & de juger avec juſteſſe : il avoit appris ce qui s'étoit paſſé; & ſoupçonnoit ce qui pourroit arriver. Toute la Cour l'accüeilloit; les femmes parloient avec vivacité des agrémens de ſa perſonne, & de ſon mérite ; mais elles étoient étonnées, peut-être bleſſées, de l'indifférence de ce Prince, & de le voir, à vingt-cinq ans, montrer ſi peu d'empreſſement pour les différens plaiſirs qui ſe préſentoient à lui.

Leopod, ſuffiſamment inſtruit, & ne pouvant plus ſoutenir un ſpectacle qui l'affligeoit à tous les

instans, prit congé de Philippe. Ce Prince, qui avoit conçu une haute estime pour Leopold, apprit avec chagrin le dessein où il étoit de quitter si promptement sa Cour : il fit ses efforts pour le retenir plus long-tems ; mais il fut forcé de céder aux raisons plausibles que Leopod lui donna, pour le convaincre qu'il ne pouvoit différer de se rendre auprès du Duc de Meranie son oncle. Eh bien ! partez, lui dit le Roi avec un ton de regret, & soyez certain que le souvenir de Leopold sera toujours cher à Philippe. Mais, continua-t'il, passons chez la Reine.

Ce Prince veut nous quitter, Madame, dit Philippe à Agnès, en lui montrant Leopold. Vous pourrez mieux que moi combattre les raisons qu'il m'en a données ; si vous ne pouvez obtenir

de lui ce qu'il m'a refuſé, du moins exigez de ſon amitié pour vous, une parole, qu'il reviendra à ma Cour pour y faire un plus long ſéjour. Le Roi ſortit, & laiſſa Leopold ſeul avec Agnès.

Agnès voyant Leopold les yeux baiſſez, dans le ſilence, lui dit: Eh! pourquoi, Prince, voulez-vous quitter ſi-tôt une Cour où vous êtes auſſi reſpecté qu'eſtimé? L'éclat du Trône où je ſuis aſſiſe, ſe répand ſur vous. C'eſt votre Sang à qui l'on rend des honneurs, dont vous devez avec plaiſir être le témoin! Combien ne doivent-ils pas flatter votre amour propre? La Dalmatie ne préſentera pas à vos yeux des objets, ſi propres à ſatisfaire votre ambition. Le Roi eſt mortifié de vous voir dans le deſſein de partir, & vous devez être perſuadé que je verrai avec un ſenſible regret l'éloigne-

ment de Leopold : j'aurois encore besoin de vos conseils & de votre sagesse.... Eh ! Madame, s'écria Leopold, ne vantez point ma sagesse ! J'éprouve trop combien elle a peu de pouvoir sur moi, & c'est avec une peine extrême que je l'écoute, lorsqu'elle m'ordonne de vous dire un éternel adieu.

Le ton avec lequel Leopold prononça ces mots, mirent Agnès presque dans le même état où étoit ce Prince avant qu'il eût parlé. Lepold profitant du silence d'Agnés, ajouta : Oui ! Madame, je n'ai que trop resté.... Pourquoi vous ai-je accompagnée ? Le Duc votre pere me presse de me rendre auprès de lui ; il brûle d'impatience d'apprendre par ma bouche, que plus heureuse qu'Isemberge, Philippe vous adore : qu'une brillante Cour,

qui

qui regrette peut-être encore aujourd'hui cette vertueuſe & infortunée Princeſſe, eſt à vos genoux : qu'au comble de la félicité, vous vous livrez, ſans inquiétude, à tous les mauvemens qu'inſpirent la grandeur & l'amour. Je ne lui tairai rien de tout ce qui fait votre bonheur ; mais je lui cacherai ce que je crains pour l'avenir. Eh ! que pouvez-vous craindre, reprit vivement Agnès ? Je dois vous le laiſſer ignorer, repartit Leopold. Non, reprit Agnès. Non ! vous en avez trop dit pour ne pas vous expliquer.... Parlez, Prince... parlez; je vous l'ordonne. Vous l'ordonnez, repliqua Leopold ? j'obéïs.

Je prévois que le Duc de Meranie & vous, Madame, pourrez vous reprocher un jour d'avoir trop légerement écouté les mouvemens de l'ambition. Iſemberge eſt deſ-

cenduë du Trône où vous êtes assise, mais elle ne l'a pas encore perdu de vûë. Elle n'en est peut-être éloignée qu'en apparence. Que je crains que vous n'ayez trop tôt rempli sa place ! Ah ! que vous jettez de trouble & d'effroi dans mon ame, s'écria Agnès ! Quoi : vous pensez que j'aurois à redouter Isemberge ? Quoi ! elle pourroit me contraindre à abandonner le rang suprême où Philippe m'a élevée ? J'en mourrois de douleur ! Que dis-je ! Pourquoi m'allarmer ? Non, je n'ai rien à craindre pour l'avenir. La prudence de Philippe doit me rassurer. Vous voulez, Prince, m'inspirer de vaines frayeurs. Adieu, Madame, reprit Leopold, je vais loin de vous, mener une vie languissante, toujours prête à la sacrifier, ou pour vos intérêts, ou pour votre gloire. Leopold en

achevant ces mots, s'inclina respectueusement, & sans attendre de réponse, il sortit.

Le discours de Leopold laissa Agnès dans une étrange perplexité. Elle ne vouloit pas penser que son état fût incertain, & elle ne pouvoit se refuser à la crainte. Le desir de jouir en paix de toute sa grandeur, lui representa Leopold, prévenu pour elle d'une passion qui pouvoit lui faire trouver une douce vangeance dans le plaisir malin d'empoisonner son bonheur. La tristesse de Leopold depuis l'instant que le Comte de Roye avoit paru à la Cour du Duc de Meranie, l'avoit instruit de son secret désespoir; & la douleur qu'il s'étoit vainement efforcé de cacher au moment de ses adieux, ne lui permettoit pas d'en douter. Agnès étoit livrée à ces différentes ré-

flexions, lorsque la Princesse de Chipre parut : sa présence éloigna, du moins pour quelques instans, les pensées confuses dont Agnès étoit agitée.

Sophie, qui n'étoit occupée que de sa tendresse pour Theophile, & que de sa reconnoissance pour Philippe, faisoit régulierement sa cour à la jeune Reine. Quand après de longs malheurs & des obstacles qui ont dû paroître insurmontables, on possede ce qui nous a tant coûté, la satisfaction intérieure fait reprendre à l'esprit, l'essort qu'il avoit eu dans une situation tranquile. La Princesse de Chipre éprouvoit ce changement heureux : sa conversation simple & brillante, charmoit Agnès ; elle ne se lassoit point de lui entendre raconter les avantures singulieres de sa jeunesse, & de celle de Theophile.

La Princeſſe de Chipre, qui devoit à une vie traverſée & à de grands malheurs cette expérience, dont la ſageſſe eſt le fruit, s'étoit attiré par ſon eſprit & par ſa vertu, toute l'eſtime de Philippe; il voyoit avec plaiſir, l'amitié qu'Agnès prenoit pour cette illuſtre Princeſſe, qui ſans jalouſie, la partageoit avec la Comteſſe des Barres.

Les nuages que le diſcours de Leopold avoit fait élever dans l'eſprit d'Agnès, au lieu de ſe diſſiper, groſſirent malgré elle; l'inquiétude s'empara de ſon ame. La ſeule crainte de deſcendre du Trône, où la fortune l'avoit placée, la faiſoit frémir d'effroi. Je me flatte, dit-elle à la Comteſſe des Barres, que vous répondez par un véritable & ſincere attachement, à l'amitié & à la confiance que votre caractére

m'a d'abord inſpirées; je vais vous en demander une preuve : oubliez en ma faveur ces dangereuſes maximes des Courtiſans, qui leur ordonnent de toujours tenir le rideau ſur ce qui peut contrarier la volonté du Souverain, ou nuire à ſon repos. Parlez-moi vrai. La Sentence de divorce prononcée entre Philippe & Iſemberge, ſeroit-elle attaquable? Iſemberge pourroit-elle revenir contre le Jugement qui a été rendu? Je ne vous déguiſerai point que le Prince Leopold, attaché au Duc mon pere par les liens du ſang, m'a laiſſé voir ſon inquiétude ſur l'avenir.

La Comteſſe des Barres, qui ne s'attendoit pas aux queſtions de la Reine, fut embaraſſée : elle héſita à répondre. Vous gardez le ſilence, dit Agnès? Vous craignez ſans doute de m'affliger?

Non, Madame, repartit la Comteſſe des Barres, un peu revenuë de ſa ſurpriſe : je cherchois qui pouvoit avoir jetté dans l'ame du Prince Leopold cette vaine terreur, qu'il a trop légerement fait paſſer dans la vôtre. Iſemberge cependant, reprit Agnès, eſt encore en France ? Le Roi m'en a fait un miſtere ; & toute la Cour, dans la crainte de lui déplaire, obſerve comme lui un profond ſilence. Pourquoi Iſemberge, aujourd'hui étrangere dans les Etats de Philippe, eſt-elle à Soiſſons, après avoir été juſques à la Frontiere pour retourner en Dannemark auprès du Roi ſon frere ? Voudroit-elle me diſputer ma place ? Ce ſeroit vainement, Madame, répondit la Comteſſe des Barres. Iſemberge eſt dépouillée du titre de Reine de France par les Loix Canoniques ; vous

en êtes revêtuë ; jouiſſez ſans trouble de ce bonheur, & laiſſez à Iſemberge l'infructueuſe liberté de reclamer des droits qu'elle a perdus ſans retour.

Cette converſation fut longue, & la Comteſſe des Barres eut la ſatisfaction de s'appercevoir qu'elle portoit une ſécurité dans l'eſprit d'Agnès, que ſes craintes pour l'état de cette Princeſſe, ne lui permettoient pas d'avoir. La Comteſſe des Barres craignoit d'autant plus pour Agnès, pour Philippe, & pour la France même, un fâcheux avenir, que le Grand Sénéchal, dont la paſſion pour ſa femme étoit toujours la même, lui avoit confié ſes inquiétudes à ce ſujet.

La Comteſſe des Barres penſa qu'elle devoit rendre compte au Roi de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec Agnès. Philippe,

après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, lui témoigna combien il étoit content de sa prudence ; il ne lui dissimula point le chagrin qu'il ressentoit du retour d'Isemberge, & la peine que lui faisoient les allarmes d'Agnès. Calmez-les, Madame, dit Philippe à la Comtesse des Barres ; détruisez ses soupçons ; entretenez la tranquilité dans son ame : ce sera m'éviter des discours qui pourroient m'embarasser ; ce sera m'épargner d'avoir à combattre des craintes inutiles: si vous ne pouvez les vaincre, du moins obtenez de cette Princesse de me les cacher avec soin.

Le Grand Sénéchal eut la satisfaction d'entendre Philippe approuver la maniere dont la Comtesse des Barres s'étoit comportée avec Agnès. Mais il connut en même tems que ce Prince se re-

prochoit d'avoir trop promptement ſongé à ſe remarier. Malgré le maintien étudié des Courtiſans, lui dit Philippe, je vois leur mécontentement & leur inquiétude ſur l'événement que pourront avoir les pourſuites d'Iſemberge. Je lis dans leurs yeux, qu'ils condamnent la précipitation avec laquelle j'ai agi dans une occaſion ſi délicate. Peut-être me blâmé-je auſſi : ma prudence pouvoit me mieux conſeiller ! Quand j'ai vû Iſemberge revenir ſur ſes pas, je devois attendre quelles ſeroient les démarches du Roi de Dannemark. Deux raiſons que je n'ai point aſſez peſées, m'ont fait preſſer ce mariage : d'un côté, j'ai crû ralentir Canut, & rompre par-là toutes ſes meſures, en les rendant inutiles : de l'autre, j'ai penſé à ſatisfaire aux deſirs & à l'im-

patience de mes Sujets, qui me demandoient depuis si long-tems de leur donner des Princes. Agnès va remplir leurs vœux : cependant ils ne montrent point ces transports de joye que j'attendois d'eux. Que la Comtesse de Rethel m'auroit épargné de soucis & de peines, si elle s'étoit souvenuë qu'elle me devoit assez de reconnoissance pour ne devoir jamais épouser des intérêts, contraires aux miens ! Isemberge seroit aujourd'hui en Dannemark. Quelle différence ! Les choses auroient pris toute une autre face. Un rien détermine les hommes, ou à marcher, ou à s'arrêter. Canut, blessé de la fuite d'Isemberge, n'auroit peut-être pas daigné défendre des droits, si imprudemment abandonnez : mais Isemberge dans mes Etats, fait croire à Canut qu'il lui sera pos-

ſible de la faire remonter ſur mon Trône. Tu te trompes, Canut ! J'aurai, il eſt vrai, de longues & déſagréables diſcuſſions à ſoutenir. Eh bien, je les ſoutiendrai, je triompherai ! Non ! jamais Iſemberge ne verra annuller la Sentence de divorce qui nous a déſunis !

Que le diſcours de Votre Majeſté m'afflige, dit le Grand Sénéchal ! je vois avec une douleur amere, le chagrin que vous cauſe le retour d'Iſemberge : mais, du moins, Sire, la vive tendreſſe que vous a inſpirée la Reine, a chaſſé de votre cœur cette affreuſe mélancolie que le lien qui vous uniſſoit avec Iſemberge, nourriſſoit toujours. Je vais, Sénéchal, repliqua Philippe, vous avoüer la ſituation de mon ame.

J'ai vû Agnès avec plaiſir, pourſuivit le Roi ; la dignité & la fi-

nesse de sa phisionomie me prévint d'abord pour elle ; sa beauté est touchante ; une certaine langueur qui l'accompagne & qui n'a rien de triste, ajoute, selon moi, à ses agrémens ; elle n'a rien d'étranger, ni dans sa personne, ni dans ses manieres ; on diroit que la Cour où elle régne, lui a donné le jour : je me plais avec elle ; cependant, ce que je sens pour Agnès, n'est pas cet amour tendre qui remplit avec un charme inconcevable, tous les instans de la vie ; cet amour qui fait sentir l'impatience de revoir l'objet aimé, au moment même qu'on le quitte ; cet amour qui met l'ame au comble de la félicité, quand on peut se dire à soi-même ; la tendresse que j'y respire ne sçauroit être suspecte d'artifice ! elle est aussi sincere, que délicate ; elle n'est mêlée ni d'in-

térêt, ni d'ambition. Voilà ce que j'ai ſenti, & ce que je ne ſentirai jamais pour aucun objet.

Philippe rendoit en même tems deux Princeſſes d'une beauté & d'un mérite rare, preſque également malheureuſes. Iſemberge à Soiſſons, étoit à tous les inſtans, prête à ſuccomber ſous la violence de ſa douleur. La jalouſe envie du bonheur d'une autre, étoit un tourment, dont le ſort, ſi cruellement déclaré contre elle, lui avoit épargné l'horreur, juſqu'au moment où Agnès étoit montée ſur le Trône : l'idée qu'Agnès étoit aimée de Philippe, déchiroit ſans ceſſe le tendre cœur d'Iſemberge. L'Honoré, qui ſouvent la tenoit mourante dans ſes bras, ne pouvoit rien oppoſer à des maux que tant de malheurs irritoient toujours. Philippe, lui diſoit Iſemberge, ſera peut-être

forcé de renoncer à Agnès ; mais il m'en haïra davantage ! Son chagrin s'en augmenteroit encore, ſi je cherchois à le lui adoucir : je le plaindrois en vain ! en vain je partagerois ſa peine ! ma tendreſſe pour ce Prince lui ſera toujours odieuſe. Agnès, s'écrioit-elle, quel que ſoit l'événement de la concurrence qui eſt entre nous, je ne puis jamais être heureuſe ! & toi, que tu triomphes, ou que tu ſuccombes, j'envierai ton ſort, ſur-tout ſi ta tendreſſe pour Philippe égale la mienne ! Tu pourras te dire toujours, je ſuis aimée de Philippe !

Qu'Agnès étoit éloignée de penſer & de ſentir ainſi qu'Iſemberge la faiſoit ſentir & penſer ! L'ambition occupoit ſeule ſon cœur. Malgré les diſcours ſéducteurs & les attentions de la Princeſſe de Chipre & de la Comteſſe

des Barres, pour prévenir ou arrêter les craintes de la Reine, & pour la rassurer, elle ne jouissoit d'aucun instant de repos. Le Duc de Meranie son pere, effrayé des premieres démarches du Roi de Dannemark, avoit jetté la terreur dans l'ame de sa fille. La Comtesse des Barres obtenoit d'elle cependant, de paroître tranquille aux yeux de Philippe. Plus Isemberge vous semble à craindre, lui disoit-elle, plus vous devez par votre douceur & par votre tendresse, attacher le Roi à Votre Majesté. Faites qu'il ne puisse jamais se passer du plaisir de vous voir; il sçaura bien, pour se conserver cet avantage, maintenir vos droits.

Philippe paroissoit content aux yeux de toute la Cour; mais la Reine Mere qui connoissoit son fils, n'en jugeoit pas de même:

elle sentoit qu'il manquoit quelque chose à ce Prince, pour lui adoucir les peines secretes que lui causoit sa situation présente. Plusieurs entretiens particuliers dans lesquels cette Princesse avoit mêlé comme au hazard le nom de Mlle de Mery, lui avoient donné occasion de pénétrer que Philippe trouvoit Eugenie de moins à la Cour; que son absence lui pesoit, & qu'il desiroit que cette illustre fille quittât sa retraite. Le Roi ne vouloit pas charger directement sa mere d'une commission qu'il sçavoit bien être délicate; mais il lui laissoit entrevoir ce qu'il souhaitoit si ardemment. Adelaïde crut qu'elle devoit, sans paroître avoir pénétré son fils, s'occuper de ce qui pouvoit être pour lui une consolation. Si les vœux secrets de Philippe rappelloient Mademoiselle

de Mery, Adelaïde la regretoit chaque jour. Elle l'aimoit tendrement ; & la confiance dont elle l'honoroit, égaloit ſon eſtime. Eugenie étoit la ſeule femme à la Cour, à qui Adelaïde ouvroit ſon cœur tout entier.

Depuis le mariage du Roi, la Reine Mere n'avoit point vû Mademoiſelle de Mery. Elle ſe détermina à aller à Montmartre. Eh bien ! ma fille, lui dit cette Princeſſe, nous priverez-vous encore long-tems de votre préſence ? Vous manquez à Philippe ; vous manquez à Adelaïde. Venez, Eugenie, venez reprendre auprès de moi une place que vous ſeule pouvez remplir. Eh quoi ! continua la Reine, vous héſitez. Ne m'aimeriez-vous pas autant que je vous aime ? Auriez-vous oublié mon fils ? N'auriez-vous plus pour lui ce tendre attache-

ment qui vous a renduë si digne de celui qu'il a pour vous ?

Ah ! Madame, dit vivement Mademoiselle de Mery, pouvez-vous douter que l'idée de Votre Majesté, que celle du Roi, & que le souvenir de mon cher Prince Louis ne m'occupent sans cesse ! Le Vicomte de Melun, qui m'honore toujours de son amitié, ne passe jamais deux jours sans m'instruire de ce qu'il juge que je veux sçavoir. Le Roi, son fils, & vous, Madame, faites l'unique sujet de ses Lettres : il sçait qu'aucun autre objet dans le monde, ne sçauroit me toucher ; aussi ne mêle-t'il jamais à des nouvelles si intéressantes pour moi, aucun détail de ce qui se passe à la Cour. Vous ne sçavez donc pas, dit Adelaïde, la grossesse de la Reine ? Je l'ignorois, repartit Eugenie. Eh bien ! reprit Adelaïde, je vous

l'apprens ; elle eſt déclarée ; toute la Cour en a fait ſes complimens au Roi. Eugenie, dans une circonſtance auſſi importante pour l'Etat, voudroit-elle ſe ſingulariſer ? Toujours tremblante pour les jours du Prince Loüis, vous avez deſiré, ainſi que toute la France, que le Roi donnât encore des Princes à ſes Sujets : leurs vœux vont être remplis ; ils témoignent déja leur joye : Eugenie, la ſeule Eugenie garderat'elle le ſilence ? Songez-y ; cette conduite forceroit mon fils à penſer qu'un intérêt étranger l'emporte dans votre cœur ſur celui que vous devez prendre à tout ce qui le regarde.

Le Roi connoît trop mes ſentimens, repliqua Mademoiſelle de de Mery, pour douter de ma ſenſibilité ſur ce qui peut intéreſſer ou ſa gloire, ou le bien de l'Etat,

ou sa propre consolation. Mais, Madame, ajouta Eugenie, en baisant tendrement les mains d'Adelaïde, & les yeux baignez de pleurs, je vous demande comme une nouvelle marque de votre bonté, d'obtenir de Sa Majesté, que je sois oubliée dans cette retraite, où je ne suis occupée qu'à faire des vœux pour elle & pour vous, Madame. Eugenie, lui dit Adelaïde, je désapprouve votre obstination. Eh! que voudriez-vous, Madame, que je fisse à la Cour, s'écria Mlle de Mery? Non, il n'est pas possible que l'attachement que j'ai marqué pour l'infortunée Isemberge, & dont je me fais honneur, ne me rendît un objet désagréable à des personnes que je dois réverer par leur naissance, par leur mérite, & par le rang qu'elles occupent. Eugenie connoît trop ses devoirs pour

manquer au respect dû à tous ceux sur qui tombe un rayon de l'autorité Royale. Mais Eugenie, dans un parti pris avec assez de réflexion pour être en état de le justifier, est incapable de se démentir. Je pourrois peut-être obtenir de moi de ne point parler, & l'on me feroit un crime de mon silence. Il me faudroit étouffer sans cesse tous mes mouvemens, déguiser mes pensées, montrer un visage tranquile, tandis que mon cœur seroit toujours déchiré ! Ah ! Madame, épargnez-moi une contrainte, dont l'usage seroit trop difficile ! Elle seroit apperçuë, malgré moi, de Philippe ; elle lui feroit sûrement de la peine, parce qu'elle l'instruiroit de ce que je penserois intérieurement. Par pitié, Madame, sauvez-moi la douleur mortelle de m'attirer l'indigna-

tion d'un Prince, qui ſera toujours le maître de ma vie, quand il ne faudra que la ſacrifier pour lui. Adelaïde, qui avoit écouté Mademoiſelle de Mery avec admiration, ſe leva, & en l'embraſſant tendrement lui dit : Adieu, ma fille ; en quelque lieu que tu ſois, tu ſeras toujours préſente à mon eſprit, & chere à mon cœur. Mais que je plains mon fils ! Qu'il ſera touché de ta réſolution ! Non, ma chere Eugenie, Philippe n'eſtime rien autant que toi ! Que cette certitude ſoit ta conſolation dans ta retraite.

Mademoiſelle de Mery émuë & attendrie des bontez qu'Adelaïde venoit de lui témoigner, & des aſſurances qu'elle lui avoit données de l'eſtime du Roi, laiſſa couler des larmes qu'une joye douce lui faiſoit répandre. Philippe, diſoit-elle avec une ſecrete

complaisance, Philippe conserve toujours pour moi de l'estime & de l'amitié ! De quelle félicité ne joüirois-je pas pas auprès d'Adelaïde, si Philippe eût aimé Isemberge ! J'aurois vû tous les jours ce Prince ; j'aurois goûté le sensible plaisir de le voir heureux, & empressé à faire le bonheur d'une Princesse qui auroit fait le sien par la plus délicate tendresse & par sa vertu. Un regard de lui, quelquefois un mot, m'auroient assurée de cette amitié qui m'est si précieuse, & qu'Adelaïde m'assure être si constante. Sa gloire, qui n'eut point souffert d'éclipse ; sa sagesse, qui ne se seroit pas démentie ; sa prudence, à qui on n'auroit rien à reprocher, m'auroient à tous les instans, justifié à moi-même ce penchant qui fut toujours plus fort que ma raison. Mais de quoi m'occupé-

m'occupé-je, reprit Mademoiſelle de Mery, après avoir reſté quelques momens comme perduë dans ſes idées ? Philippe ne me condamne-t'il pas à un exil éternel ? Cette retraite verra finir mes triſtes jours. Que je ſuis injuſte de me plaindre de ma deſtinée ! elle eſt la ſuite de ma foibleſſe.... Iſemberge ! chere Princeſſe ! que votre ſort eſt cruel ! Eh ! jamais vous ne l'avez mérité !

Le Roi, qui avoit appris qu'Adelaïde étoit allée à Montmartre, attendoit ſon retour avec une ſorte d'inquiétude. Cette Princeſſe lui dit en le voyant : Vous me demandez des nouvelles d'Eugenie ? Eugenie eſt toujours la même ; toujours admirable & reſpectable dans tout ce qu'elle penſe & dans tout ce qu'elle dit ! Malgré le plaiſir ex-

trême que j'aurois à la revoir auprès de moi, je n'ai pû opposer de raisons à celles qu'elle m'a données pour rester à Montmartre. Elle m'a forcée de convenir en secret, qu'elle ne doit pas revenir à la Cour : j'ai senti qu'elle en gémit ; il en coûte beaucoup à Eugenie pour obéïr à ce que lui ordonne sa prudence : Eugenie croit devoir sacrifier le bonheur de ses jours, à l'estime dont Isemberge l'a honorée. Elle croiroit manquer à cette Princesse, elle croiroit se manquer à elle-même, si elle ne partageoit pas l'infortune d'Isemberge. Son attachement pour vous, mon fils, ne peut s'exprimer, & j'ai lieu d'être satisfaite de celui qu'elle a pour moi. Je l'ai quittée plus prévenuë pour elle, que jamais, d'une estime & d'une amitié qui me la rendent infiniment chere. Phi-

lippe s'étoit attendu à la réſiſtance de Mademoiſelle de Mery; cependant il en fut vivement touché : il avoüa ſincerement à Adelaïde, la peine qu'il reſſentoit d'être privé de la douceur de la voir.

Philippe cachoit avec ſoin les inquiétudes que lui cauſoient les mouvemens que le Roi de Dannemark ſe donnoit pour faire rendre juſtice à ſa ſœur. Canut, peu ſatisfait de la réponſe que Philippe lui avoit faite, & des raiſons dont il s'étoit ſervi pour juſtifier ſa conduite, n'avoit plus balancé à porter ſes plaintes au Pape Celeſtin. Le Saint Pere envoya deux Cardinaux en France, avec plein pouvoir de remedier à ce ſcandale, & de contraindre le Roi, par toutes ſortes de voyes juſtes & raiſonnables, d'obéir aux Canons de l'Egliſe.

Cette nouvelle troubla Iſemberge, & effraya Agnès. Elles étoient preſque également agitées. Qui de nous deux, ſe diſoient-elles, reſtera la femme de Philippe? Une Lettre de la Comteſſe de Rethel vint au ſecours d'Iſemberge, & la fit paſſer de la crainte à l'eſpérance. La Comteſſe des Barres trouvoit moins d'accès dans le cœur d'Agnès pour y porter le calme. Malgré les ardens deſirs de cette Princeſſe pour être maintenuë dans le rang où Philippe l'avoit placée: malgré l'illuſion qu'elle cherchoit elle-même à ſe faire, elle ne pouvoit ſe déguiſer l'avantage qu'Iſemberge avoit ſur elle, par un mariage contracté avec Philippe, abſolument libre; elle ſentoit qu'elle avoit lieu de craindre que la puiſſance du Roi, plûtôt que des raiſons légitimes, n'eût fait

prononcer une Sentence de divorce.

Les deux Cardinaux que le Pape Celeſtin avoit envoyez en France, préſiderent au Concile qui fut tenu à Paris. Pluſieurs Docteurs parlerent pour Philippe : aucun ne parla pour Iſemberge. Il n'y eut point de déciſion. Innocent, qui ſuccéda à Celeſtin, inſtruit de la conduite des deux Cardinaux, de leurs égards pour le Roi, & de la timidité du Clergé de France, manda au Cardinal de Sainte Sabine d'entreprendre cette grande affaire, & de la pouſſer à toute rigueur. Le Légat aſſembla à Lion un Concile National. On y cita Philippe, qui ne comparut point, & proteſta. Le Concile paſſa outre ; la Sentence de divorce fut infirmée ; & ſans toucher à la perſonne du Roi, les

censures tomberent sur tous ses Sujets. Philippe, peu accoutumé à être traversé dans ses desseins, fit sentir, peut-être d'une maniere trop vive, son ressentiment à tous ceux qui parurent adherer à ce Concile.

Pendant que toutes ces choses se passoient, & que la consternation étoit générale dans le Royaume, Philippe & Richard, par une Guerre opiniâtre, rendoient les Provinces qui en étoient désolées ; les tristes victimes de leur haine & de leur fureur. Il sembloit que la Victoire, pour se joüer de leur valeur, ne vouloit jamais accorder, ni à l'un ni à l'autre, un avantage assez décidé pour forcer le vaincu à demander une Paix durable, & à en observer les conditions. Quand une Trêve faisoit poser les Armes à ces deux Princes, sur

le plus léger prétexte, ils les reprenoient. Philippe eut à se repentir d'avoir rompu la derniere. Il marcha du côté de la Loire; il prit son Camp entre Freteval & Blois. Richard vint aussi-tôt prendre le sien presque vis-à-vis de lui, à dessein d'en venir aux mains. Mais Philippe, qui croyoit devoir éviter une affaire générale, décampa. Ce Prince, habile dans l'art de la Guerre, se flatta d'avoir assez bien pris ses mesures pour tromper son ennemi: celui-ci, attentif aux mouvemens de Philippe, le suivit, chargea son arriere-garde, la défit; & s'emparant de tous ses équipages, lui enleva les Titres de la Couronne, que Philippe, suivant l'usage de ses prédécesseurs, faisoit porter avec lui lorsqu'il marchoit en personne. Richard, dans cette occasion, crut avoir plus

gagné sur Philippe, en se rendant maître de ces trésors précieux, que s'il eût fait périr toute son Armée. L'idée du chagrin qu'en ressentiroit Philippe toute sa vie, mit pour lui un prix inestimable à cet enlevement.

Philippe auroit eu lieu d'être consolé de l'échec qu'il avoit reçû à Freteval, sans la perte de ses Archives. Tandis que ce Prince étoit à Bourges, Jean Sans-Terre mit le Siege devant Vaudreüil. Le Roi vint en trois jours au secours de cette Place, tomba sur les Normans, les força d'abandonner Vaudreüil, les poursuivit, en fit un grand massacre, & resta maître de leurs machines de Guerre, de leur bagage, & de leurs munitions. Philippe victorieux, entra comme en triomphe dans Vaudreüil. Cet avantage, où la valeur de Philippe s'étoit

ſignalée, produiſit une Trêve, qui fut preſque auſſi-tôt rompuë, que ſignée.

Richard avoit repaſſé en Angleterre ; il revint, ſous de vains prétextes, en Normandie. Philippe y accourut, pour arrêter & confondre ſes entrepriſes. Richard lui avoit déja enlevé trois Châteaux. Philippe, qui craignoit pour Giſors, ſe campa de maniere, qu'il couvroit cette Place. Richard, dès le lendemain, parut aſſez près de lui. Les deux Armées étoient entre Courcelles & Giſors : elles reſterent pluſieurs jours à s'examiner ; mais le Roi d'Angleterre, qui vouloit une action générale, vint attaquer Philippe. Le combat fut opiniâtre, & la victoire incertaine pendant quelques heures. Enfin, elle ſe déclara en faveur de l'Anglois, par l'accident qui arriva au Grand Sé-

néchal. Il commandoit l'aîle gauche ; ce Héros, qui repréſentoit toujours l'image de l'intrépidité, reçut un coup dans la poitrine, qui le contraignit à ſe faire porter dans Giſors. La terreur ſe mit auſſi-tôt à l'aîle gauche, dont le Sénéchal alloit tirer du ſecours pour envoyer à l'aîle droite, qui commençoit à plier. Alors, la valeur de Philippe, ainſi que les ſages manœuvres qu'il voulut employer pour repouſſer Richard, furent inutiles. Richard, profitant avec promptitude & ſécurité de ce premier déſordre, que l'habileté de ſon ennemi pouvoit réparer, tomba ſur le gros de l'Armée avec tant de furie, qu'en un moment la déroute fut générale. La fuite en fut l'effet ; & Philippe entraîné par la multitude, connut, avec un déſeſpoir égal à ſa vanité humiliée, qu'il

ne devoit plus ſonger qu'à gagner Giſors.

Il falloit paſſer un Pont qui étoit ſur la petite Riviere d'Epte ; ce Pont trop foible, ſe trouva ſi chargé par le nombre, qu'il enfonça. Le Roi à cheval & tout armé, tomba pêle mêle avec tout ce qui étoit le plus près de lui. Le Prince de Chipre qui ſuivoit Philippe, ſe trouva ſur la partie du Pont qui n'avoit pas croulé. Effrayé pour le Roi, & ardent à le ſecourir, il pouſſe un cri terrible ; & en ſe précipitant : Sauvons, dit-il, le Roi, ou périſſons. Le zéle de Theophile fut ſecondé ; il dégagea Philippe ſi à propos, & avec tant de promptitude, que ce Prince ſe vit hors de péril au moment même où il étoit prêt à périr. Le Baron de Montmorenci, raſſuré par l'action du Prince de Chipre & de tous ceux

qui le suivoient, ne songea qu'à arrêter la poursuite des ennemis, pour donner le tems au Roi d'être secouru & de se retirer dans Gisors. Cette action du Baron de Montmorenci, aussi prudente que glorieuse pour lui, ajouta cependant au triomphe du Roi d'Angleterre, par le nombre de prisonniers de marque qu'il fit dans cette occasion.

Les fuyards qui avoient traversé le Pont avant Philippe, s'étoient jettez dans Gisors; ils y porterent la nouvelle de la défaite de l'Armée, & de l'accident qui étoit arrivé au Roi. Les Habitans de Gisors, le Soldat, l'Officier, tout étoit dans une désolation inconcevable. On n'osoit se flatter que Philippe eût échapé à un si grand malheur; on croyoit déja voir Richard ravager le Royaume, & y porter avec

fureur la flamme & le fer. Enfin, le Roi parut. Les transports de joye succéderent à la consternation. Sa présence & sa tranquilité firent oublier que Richard étoit vainqueur.

La blessure, la retraite du Grand Sénéchal, & le secours dont il avoit eu besoin, ne lui avoient pas donné le tems de s'informer de ce qui s'étoit passé; il en étoit inquiet; il avoit vû, en se retirant, le désordre qui commençoit à se mettre à l'aîle droite que Philippe commandoit; il hésitoit à s'en éclaircir, lorsque Philippe s'offrit à ses yeux. Ah! Sire, s'écria-t'il, je n'ose vous demander quel a été le sort de vos Armes! Richard a l'avantage, répondit Philippe; mais j'aurai ma revanche. Vaincu, je sçais me préparer à vaincre un ennemi, dont les Sujets ont fui plus d'une

fois devant les miens, & avec autant d'effroi, qu'ils en ont répandu aujourd'hui dans mon Armée. Sénéchal, un plus grand malheur que la perte d'une Bataille, a manqué d'exposer la France à de terribles révolutions: oui, vous devez votre Roi à ce Prince, ajouta Philippe, en montrant Theophile qui étoit à ses côtez; & on doit le moment favorable qu'il a eu pour me sauver, à la prudence & à la valeur de Montmorenci. Philippe en peu de mots, raconta au Sénéchal la manœuvre de Richard, en convenant de l'expérience de ce Prince, & de son extrême attention à profiter du moindre avantage.

Philippe, pour prévenir l'effroi que la nouvelle de son accident pourroit causer à Paris, écrivit aux deux Reines: il char-

geoit Adelaïde d'informer la Princeſſe de Chipre, qu'il étoit redevable de la vie, à Theophile; & il prioit Agnès d'aſſurer cette Princeſſe, que ſa reconnoiſſance égaleroit toujours le zéle que lui avoit montré dans cette occaſion périlleuſe, le généreux Prince de Chipre. On peut aiſément penſer quel fut le raviſſement de Sophie, au moment qu'elle apprit, dans les tendres embraſſemens d'Agnès & d'Adelaïde, que Theophile avoit ſauvé à la France le malheur de pleurer un Roi, dont les jours lui étoient ſi précieux.

Iſemberge fut inſtruite par Madame de Rethel, du danger que Philippe avoit couru, & de ce que Theophile avoit fait pour l'en tirer. Les malheurs de cette Princeſſe ne diminuoient point ſa tendreſſe; elle étoit toujours la

même pour un époux qui fatiguoit sa patience, sans user ses sentimens. Elle sentit toute leur vivacité à la seule idée que Philippe avoit manqué de perdre la vie ; & toujours pleine de ses devoirs, elle se livra à tous ses mouvemens, sans se reprocher qu'elle les ressentoit pour le plus injuste de tous les hommes.

Philippe, Guerrier dès son enfance, avoit accoutumé ses Sujets, dont il étoit également aimé & admiré, à le voir s'exposer aux dangers, inséparables des grandes entreprises. Le bonheur de ses Armes, leur donnoit une espece de sécurité. Il va combattre, disoient-ils ; il va triompher ! Mais le péril que ce Prince avoit couru en passant la Riviere d'Epte, n'étant pas ordinaire, les fit trembler dans l'instant même où ils apprirent qu'il en étoit

échapé par le zéle courageux du Prince de Chipre. Cet illuſtre Etranger partagea avec le Roi, lorſqu'ils entrerent à Paris, les acclamations de joye & les tranſports des Grands & du Peuple. Le nom de Theophile retentiſſoit dans les airs avec celui de Philippe. La modeſtie du Prince de Chipre, en recevant les loüanges que chacun s'empreſſoit à lui donner, ajoutoit encore à l'opinion qu'on avoit de ſon caractére vertueux. Sophie, comblée de joye, admiroit ſa retenuë, & s'applaudiſſoit de plus en plus, de ſon union avec ce Prince.

Débaraſſez de la multitude, rendus à eux-mêmes, la Princeſſe de Chipre dit à Theophile: Je doute que vous receviez avec la même réſerve les témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance, dont je ſuis chargée de vous aſſu-

rer de la part.... De qui, Madame, lui demanda Theophile? Liſez, reprit Sophie. Le Prince de Chipre ouvre une Lettre, & s'écrie : Iſemberge vous écrit ! Par qui & comment avez-vous reçu cette Letrre ? Par la Comteſſe de Rethel, repliqua Sophie. Dans la réponſe que je fais à cette amie, je lui marque combien je ſuis ſenſible à ſon ſouvenir, & à celui d'une perſonne illuſtre que je reſpecte, & dont néanmoins je n'oſe, dans les circonſtances préſentes, ni proferer, ni écrire le nom. Je ne puis que loüer votre prudence, reprit Theophile ; mais votre commerce de Lettres avec la Comteſſe de Rethel, pourroit devenir ſuſpect au Roi, s'il venoit à le découvrir : laiſſez-moi maître de la Lettre d'Iſemberge ; je dois la remettre à Philippe : la lecture qu'il en fera, ne peut

que le prévenir en votre faveur, & peut-être contribuer à adoucir les malheurs d'une Princeſſe que je plains en ſecret.

Le Prince de Chipre ne différa pas d'un moment à rendre compte au Roi de la confidence que Sophie venoit de lui faire. Philippe, ſans répondre, reçut de la main de Theophile la Lettre d'Iſemberge. Elle étoit conçuë en ces termes:

Accablée ſous le poids de mes infortunes, je ne croyois pas, Madame, qu'elles puſſent jamais me permettre un inſtant de joye: je me trompois; mais ſçavois-je que j'avois à remercier le Ciel d'avoir conſervé tout ce qui m'eſt cher? La vive image que je me fais encore dans ce moment du Prince de Chipre, qui ſe précipite dans l'Epte, pour arracher le Roi à une mort certaine, a excité & excite dans mon

cœur l'admiration & la joye. L'admiration eſt un tribut dû au zéle & au courage de votre illuſtre époux ; & la joye que je reſſens, en eſt un que je paye avec tranſport à l'amour le plus tendre & & le plus malheureux ! Oui ! Madame, ſéparée de Philippe, abandonnée de lui, Philippe m'eſt toujours cher ! Si je crois un inſtant penſer différemment, l'inſtant qui le ſuit, me fait ſentir que je m'abuſe. Ce n'eſt point lorſque ce Prince eſt tranquile dans ſon Palais que mon ame eſt le plus agitée ; cette jalouſe inquiétude n'eſt pas faite pour moi ! Mais je ſens que mes malheurs peuvent encore augmenter, quand Philippe, dans des Guerres continuelles qu'il eſt forcé d'entreprendre ou de ſoutenir, hazarde malgré ſa prudence, des jours ſi chers à ſes Sujets, & ſi précieux à Iſemberge. Que fais-je, Madame !

je n'avois pris la plume que pour vous féliciter de l'action héroïque du Prince de Chipre ; que pour vous prier de lui en témoigner ma reconnoissance ; & je ne vous parle que de moi ? Sophie doit pardonner cet écart à Isemberge. Elle ne sçait que trop, par de tristes expériences, que dans de malheureuses situations, on ramene sans cesse à l'objet dont on est inséparable, ce qui n'a souvent qu'un rapport très-éloigné avec lui. ISEMBERGE.

Je reconnois, dit le Roi à Theophile, votre zéle pour moi, & la prudence de la Princesse de Chipre, dans la conduite que vous tenez par rapport à ce qui peut m'intéresser. Aussi, vous êtes-vous l'un & l'autre assurez pour jamais mon estime & mon amitié. Recevez-en dans ce moment les protestations, & allez les réïterer en mon nom, à la Princesse de Chipre.

Theophile s'inclina respectueusement, & sortit.

Philippe seul, relisant la Lettre d'Isemberge, étoit agité de mouvemens différens : à celui de la pitié, qu'il ne pouvoit refuser aux malheurs d'une Princesse qui exprimoit si naïvement une tendresse délicate, s'opposoit celui de l'amour propre. Les Grands ne peuvent se départir que forcément, ou par des raisons capables de les justifier, d'un projet entrepris avec éclat. Le Comte des Barres vint heureusement pour distraire ce Prince d'une foule d'idées embarassantes qui se croisoient sans cesse. Lisez, lui dit le Roi, lisez cette Lettre d'Isemberge, que la Comtesse de Rethel a fait passer dans les mains de la Princesse de Chipre, & que Theophile vient de me remettre.

Le Grand Sénéchal, après avoir lû la Lettre d'Iſemberge, dit à Philippe : Si la Princeſſe & le Prince de Chipre m'avoient conſulté, jamais Votre Majeſté n'auroit vû ces témoignages de la douleur & de la ſenſibilité d'Iſemberge. Je vous conjure, Sire, de me permettre de déchirer cet Ecrit. Non, reprit le Roi : j'aurois trop à rougir, ſi je donnois à Iſemberge cette marque de mépris. Mais, Sénéchal, pourſuivit Philippe, y penſez-vous, quand vous me montrez du regret de ce que la Princeſſe de Chipre ne m'a pas fait miſtere de cette Lettre ? Il importoit que je fuſſe informé de l'intelligence ſecrete qui eſt entre la Comteſſe de Rethel & Iſemberge : il faut la rompre. Roger ne quittera plus cette femme audacieuſe; il me répondra de la moindre de ſes démarches :

je vais lui donner l'ordre de partir de la Cour, pour Rethel, d'où je ne veux plus qu'il sorte, pour quelques raisons que ce puisse être. Sans l'amitié qui me parle pour Roger, la Comtesse se ressentiroit de mon juste couroux, de maniere à ne plus redouter les effets de ses intrigues. Cette Lettre, envoyée à la Princesse de Chipre, m'assure des secretes pratiques de la Comtesse, & qu'elle en a fait passer d'autres aux Puissances qu'elle veut intéresser pour Isemberge, ou animer contre moi. Les Légats du Pape pourroient me le certifier, & peut-être Richard. Ce Prince ne paroît-il pas vouloir prendre les intérêts du Roi de Dannemark? Sous ce prétexte, il veut, sans doute, rompre la Paix, que sur les représentations du Pape, nous venons de conclure à la tête de nos

nos Armées. S'il reprend les armes, je puis lui opposer une défense, qui peut-être lui coûtera des pertes difficiles à réparer.

Le Pape Innocent III. d'abord après son élection, s'occupa sérieusement du soin de procurer aux Sujets de Philippe & de Richard, une Paix durable. Le Cardinal de Capouë étoit pour lors en France, à l'occasion du divorce de Philippe. Innocent l'avoit chargé de travailler à la tranquilité des deux Royaumes: épuisez d'hommes & d'argent, les deux Rois avoient besoin de laisser dormir leur haine: la malheureuse affaire de Gisors y disposa Philippe; & les troubles qui étoient en Angleterre, rendirent Richard docile aux propositions du Cardinal de Capouë. Une Paix pour trois années, fut le fruit du loüable zéle d'Innocent; mais

peut-être n'auroit-elle pas duré si long-tems, si la mort n'eût enlevé le Roi d'Angleterre. Ce Prince, si fameux par ses exploits, surnommé à juste titre, *Cœur de Lion*; ce Héros, dont la fortune avoit conservé la vie dans les dangers où il l'avoit si glorieusement prodiguée, la perdit à l'attaque d'un petit Château en Limousin. Il y fut blessé, & eut assez de tems pour donner des preuves que son cœur altier, & quelquefois farouche, avoit des sentimens de clémence & des principes de Religion. Jean Sans-Terre succéda à Richard, au préjudice du jeune Artus, fils de l'aîné de Jean Sans-Terre, qui étoit Geoffroi Duc de Bretagne, mort à Paris en 1187.

Il s'en falloit bien que la Reine Alienor eût de Jean, l'opinion qu'elle avoit de Richard: elle se

rappelloit avec admiration les grandes & ſupérieures qualitez de ce dernier, tandis qu'elle n'avoit eu que trop d'occaſions de reconnoître l'incapacité de Jean. Moins elle préſumoit de ce Prince, plus elle enviſageoit en tremblant, les avantages que Philippe, à la tête de ſes Armées, pouvoit remporter ſur le nouveau Roi d'Angleterre. La ſage prévoyance de cette Princeſſe, lui fit penſer qu'on devoit enchaîner le courage, l'ambition & la fortune de Philippe, par les liens du ſang. La politique qui avoit ſuggeré ce deſſein à Alienor, lui en fit cacher les véritables motifs à ſon fils. Ce Prince, adoptant les idées d'une mere, dont il reſpectoit l'expérience & l'habileté, fit propoſer à Philippe le mariage du Prince Loüis avec Blanche de Caſtille, fille d'Alphonſe VIII,

Roi de Caſtille, & d'Eleonor d'Angleterre ſœur de Richard & de Jean. Philippe écouta ces propoſitions, & le mariage fut arrêté.

La Reine Alienor, accompagnée des Ambaſſadeurs de France, alla en perſonne chercher Blanche ſa petite-fille. Matthieu de Montmorenci fut au-devant d'elle ſur les Frontieres; le Roi Jean ſon oncle s'y rendit, & l'amena à Roüen. Le Prince Loüis, ſuivi d'un cortege digne de la ſplendeur de Philippe, entra dans Roüen, où il fut reçu du Roi d'Angleterre & de la Reine Alienor, avec les témoignages de la plus parfaite ſatisfaction.

Ces nôces furent célébrées avec une magnificence digne des deux Rois: leurs Sujets, réunis dans les fêtes qui ſuivirent cette

auguſte Cérémonie, ſembloient avoir oublié leurs anciennes querelles. Les belles & grandes qualitez qui brilloient dans les jeunes époux, attachoient tous les regards, & faiſoient concevoir aux François, l'eſpérance du plus heureux avenir.

Philippe, qui ſçavoit juger des hommes, & prévoir ce qu'ils ſeroient un jour, ne tarda pas à ſe féliciter d'avoir contracté pour ſon fils une alliance avec une Princeſſe, que quelques années d'expérience rendroient capable de l'aider de ſes conſeils, de le ſoutenir contre les diſgraces, de lui inſpirer de la modération dans la proſpérité, d'animer ſon courage, & d'exciter ſon amour pour la gloire. Le rapport du caractére de Blanche avec celui de Loüis (caractére chez tous les deux déja déterminé, quoiqu'ils n'euſſent

encore que quatorze ans) annonçoit à Philippe le bonheur & la gloire qui réſulteroient d'une union ſi bien aſſortie. Blanche enfin, partagea bien-tôt cette tendreſſe extrême que Philippe avoit pour le Prince Loüis : ils devinrent également les objets de ſon amour & de ſes eſpérances.

La Ville de Paris donna des marques d'une exceſſive joye en voyant arriver les jeunes époux. Ce fut le premier inſtant où l'on parut oublier Iſemberge. Cette Princeſſe, dont l'ame étoit bonne & généreuſe, fut ſenſible, malgré ſa cruelle ſituation, à la nouvelle du mariage de Loüis avec Blanche, & à la ſatisfaction que les Sujets de Philippe témoignoient de cette alliance. Pénétrée de ſes malheurs, elle fit des vœux pour que Blanche

trouvât en France un sort plus heureux que le sien. Puisse-t'elle un jour, disoit Isemberge à l'Honoré, concourir au bonheur d'une Nation qui ne m'a vûë sur le Trône, que pour lui coûter des larmes!

Le Vicomte de Melun, qui dans ses dernieres Lettres à Mademoiselle de Mery, ne l'avoit instruite que très-succinctement du mérite naissant de la Princesse Blanche, fut à Montmartre. Ah! Vicomte, lui dit Eugenie, je murmurois déja! Je vous accusois d'avoir trop peu d'empressement pour m'informer de ce que j'ai tant d'impatience de sçavoir. Vos Lettres ont excité ma curiosité sans la satisfaire. Que vous devez avoir de choses à me dire! Parlez, Vicomte. Partagez ma joye, Mademoiselle, repliqua-t'il, notre cher Loüis

poſſede la plus charmante Princeſſe, la Princeſſe de la plus grande eſpérance qui fut jamais ! Sa beauté, dont je ne puis vous donner qu'une idée imparfaite, attache tous les yeux ! Son eſprit vif eſt déja modéré par une retenuë & une attention ſur elle-même, qui ſurprend & enchante en même tems ! Sa jeuneſſe enfin, reſſemble à celle de notre Roi ; rien qui ſente l'enfance : Philippe l'adore ; la Reine Adelaïde la chérit, & ne ſe ſépare jamais d'elle qu'avec peine. Agnès eſt effacée auprès d'elle, & lui envie les dons qu'elle a reçûs de la nature, prodigue en ſa faveur. Tous les entretiens de la Cour & de la Ville, ne roulent que ſur Blanche ; chacun croit découvrir en elle quelque nouvelle perfection ; on ſe communique réciproquement ce que l'on penſe ;

& ce que l'on penſe excite une admiration univerſelle.

Vous êtes touchée de mon récit, Mademoiſelle, pourſuivit le Vicomte ? les douces larmes dont vos yeux ſe baignent, me le prouvent aſſez ! Eh bien ! quittez votre retraite ; venez être le témoin de l'allegreſſe publique, des tranſports de la Cour, de la ſatisfaction de Philippe, & du bonheur de notre cher Eléve. Il vous doit, Mademoiſelle, les premiers principes de toutes les vertus, que je n'ai fait que nourrir & fortifier dans ſon cœur. Venez les voir briller ; venez les voir s'accroître encore.

Donnez-moi le tems de reſpiter, repartit Mademoiſelle de Mery ; continuez de parler, je vous écoute avec avidité ; ne vous laſſez point de me répéter ce que vous venez de dire, & liſez dans mon

cœur ce degré de ſenſibilité que les paroles ne peuvent rendre. Après pluſieurs demandes & pluſieurs réponſes, qui n'avoient toutes que le même objet, le Vicomte, prêt à quitter Mademoiſelle de Mery, lui dit encore, qu'elle ne pouvoit, ſans manquer à la bienſéance, ne pas revenir à la Cour, pour rendre ce qu'elle devoit à Philippe, à Adelaïde, au Prince Loüis & à la Princeſſe Blanche. Eh! c'eſt pour ne pas manquer à une autre bienſéance, repartit Mademoiſelle de Mery, que je reſterai à Montmartre! Le ſouvenir d'Iſemberge, & l'attachement que je dois à cette Princeſſe, me diſpenſent de ces regles générales qui engagent toute la Cour à des devoirs à l'égard d'Agnès, que je ne pourrois remplir. De plus, Vicomte, & vous le ſçavez, le Roi m'a fait

l'honneur de se souvenir que j'avois été Gouvernante du Prince Loüis ; il a desiré que je reprisse cette place, quand Agnès a mis au monde un fils : j'ai refusé de me charger du soin de son enfance ; Philippe en a été offensé ; Adelaïde me l'a confié ; je ne puis donc justifier ma résistance, qu'en demeurant éloignée de la Cour. C'est à vous, ajouta Eugénie, qui m'honorez de votre estime ; je dis plus, d'une véritable amitié, à faire approuver ma conduite. Vous me rendrez ce service, j'en suis certaine. Le Vicomte de Melun sçait parler pour ses amis sans se compromettre.

Agnès, suivant les conseils de la Comtesse des Barres, qui ne les lui donnoit que par l'ordre de Philippe, ne marquoit à ce Prince ni ses inquiétudes, ni ses craintes. Cependant, les diverses

Assemblées des Prélats tenuës à Lion & à Dijon, où présidoient les Légats du Pape, quoiqu'on n'y eût rien décidé sur le divorce de Philippe, causoient à Agnès de cruelles agitations ; mais le Concile de Soissons, convoqué pour terminer cette grande affaire, lui fit sentir avec un effroi mortel, les appréhensions de descendre d'un Trône, dont elle connoissoit parfaitement tous les charmes. Le Prince qu'elle avoit mis au monde, & sa nouvelle grossesse, lui promettoient en vain une honorable retraite, si Isemberge triomphoit : son ambition ne pouvoit envisager qu'avec une extrême douleur, ce changement. Plus attachée à Philippe, par le nom de Reine, que par celui d'épouse, elle sentoit bien, & ne le déguisoit pas à la Comtesse des Barres, qu'elle ne

pourroit ſurvivre à la perte d'un titre dont elle étoit toujours occupée.

Peu de tems avant que le Concile de Soiſſons fût ouvert, Agnès donna le jour à une Princeſſe. A peine fut-elle rétablie, que ſous prétexte de retraite pieuſe, elle pria Philippe de lui permettre d'aller à l'Abbaye de Poiſſi. Dès qu'elle y fut, elle fit ſçavoir au Roi que ſa réſolution étoit priſe de reſter dans ce Monaſtere, juſqu'à ce que le Concile de Soiſſons lui eût rendu, & à tout le Royaume, cette tranquilité dont on joüiſſoit avant les intrigues d'Iſemberge, & du Roi de Dannemark ſon frere.

Philippe ſe rendit à Soiſſons, pour ſoutenir & défendre ſa cauſe. Elle fut débattuë avec beaucoup de chaleur; mais les En-

voyez de Dannemark, parmi lesquels il y avoit de fameux Jurisconsultes, persuadez que le Cardinal d'Ostie, trop zélé pour Philippe, vouloit le favoriser, le récuserent. Agnès fut sensiblement touchée lorsqu'elle apprit cette nouvelle; elle avoit employé pour séduire ce Cardinal, les manieres les plus attrayantes & les plus propres à le disposer en sa faveur.

Le Cardinal d'Ostie, piqué jusqu'au vif du procédé des Danois, attendit l'arrivée du Cardinal de Saint Paul. L'affaire alors prit une autre face; & l'Archevêque de Reims, sous prétexte de maladie, se retira du Concile: il partit pour Paris, après avoir averti le Roi, que sûrement son divorce avec Ifemberge alloit être incessamment déclaré nul. Philippe, moins sur-

pris, qu'affligé, prit le parti que sa sagesse lui dicta. Il alla au Monastere, où la triste & vertueuse Isemberge imploroit sans cesse l'assistance du Ciel. Ce Prince lui dit en l'abordant : Venez, Madame, venez reprendre votre place ; & qu'Isemberge, Reine de France & femme de Philippe, oublie à jamais ce qui s'est passé depuis notre séparation ! Isemberge, saisie d'étonnement & de joye, se prosterna aux pieds de Philippe. Ce Prince la releva avec vivacité, & ajouta : Ce n'est point à vous, Madame, à demander grace : cette humble posture me reproche trop amérement ce que j'ai fait. Isemberge suivit le Roi, sans avoir la force de proférer une seule parole ; mais son visage couvert de larmes, exprimoit la joye dont son cœur étoit pénétré.

Le Roi fit avertir les Peres du Concile de ce qu'il venoit de faire, & de l'inutilité de leurs séances, puisqu'il s'étoit jugé lui-même, & qu'il venoit de reprendre Isemberge sa légitime épouse. Philippe dépêcha sur le champ un Ecuyer, pour donner avis à la Reine Mere d'un événement qu'elle pouvoit, lui mandoit-il, hardiment publier. Peu d'heures après, ce Prince & Isemberge quitterent Soissons, sans voir les Cardinaux. S'ils furent blessez de cette conduite à leur égard, ce fut pour eux une consolation de voir Philippe justifier par cette démarche anticipée, le Jugement qu'ils alloient prononcer.

La Reine Adelaïde, instruite par l'Ecuyer du Roi, manda les principaux Magistrats, pour les informer que le Roi alloit paroître avec la Reine Isemberge. Les

Magiſtrats, comblez d'une joye d'autant plus vive, qu'ils jugeoient que cet événement ſeroit ſuivi de la tranquilité du Royaume, en répandirent avec tranſport la nouvelle. A l'inſtant, les Marchands & les Artiſans ſuſpendirent leurs occupations; les Peuples couroient en foule dans les Egliſes, pour rendre graces au Ciel d'un changement, qui leur rendoit Iſemberge, & rétabliſſoit la Paix dans l'Etat.

Paris paſſa de ce jour au lendemain, ſans avoir vû de nuit; les illuminations, les feux qui éclairoient la Ville, le mouvement de ſes Habitans, l'avoient fait diſparoître. Les Magiſtrats, ſuivis d'un Peuple innombrable, marcherent vers les Portes de la Ville. Le Roi & la Reine y furent reçûs avec des marques d'une joye exceſſive. Vive le Roi, s'é-

crioit cette multitude! Vive Iſemberge ! Qu'ils ſoient heureux ! Qu'ils faſſent notre bonheur ! Ce fut avec ce cortege tumultueux, qui exprime ſi bien l'aimable déſordre que la joye porte dans le cœur, que Philippe & Iſemberge arriverent au Palais.

Adelaïde, ayant à ſes côtez le Prince Loüis & la Princeſſe Blanche, vint recevoir leurs Majeſtez. C'eſt avec une ſatisfaction extrême, dit-elle à Iſemberge en la ſerrant dans ſes bras, que je vous embraſſe, & que je vous vois reprendre au Trône la place que vous êtes ſi digne d'occuper; & croyez, ma fille, que je vous ai toujours aimée. Soyez ſenſible à la joye que ces enfans, d'un époux qui vous eſt ſi cher, reſſentent dans ce moment, ajouta Adelaïde en lui préſentant Loüis & Blanche; & recevez

avec des sentimens de mere, les marques de tendresse & de respect qu'ils vous donneront toujours. Mon cœur, repartit Isemberge, est trop plein de différens mouvemens, pour qu'il me soit permis de les exprimer ! Je ne puis que vous jurer, Madame, un éternel & inviolable attachement, & protester à ce jeune Prince & à cette adorable Princesse, un amour, égal à celui que vous avez pour eux. De tendres embrassemens finirent des discours si touchans. Si Isemberge eût été dans une position moins intéressante, elle auroit donné plus d'attention à la beauté naissante de Blanche, qui ne lui causa ce degré d'admiration, qu'exigeoient tant de charmes, que lorsque, revenuë à elle-même, elle eut assez de liberté pour parler, pour écouter, & pour re-

garder les objets qu'elle avoit devant elle.

Philippe avoit vû avec plaiſir ſe former l'étroite amitié qui étoit entre Mademoiſelle de Mery & le Vicomte de Melun : il ſçavoit que l'abſence d'Eugenie l'avoit plutôt cimentée, que diminuée. Le moment étoit enfin arrivé où cette illuſtre fille n'avoit plus de réſiſtance à oppoſer, pour revenir à la Cour, où elle avoit toujours manqué à Philippe. Ce Prince, à peine rendu dans ſon Palais, s'occupa du ſoin de la rappeller. Il faut tirer Eugenie de ſa retraite, dit-il au Vicomte : allez la chercher ; elle obéïra ſans peine ; Iſemberge eſt contente. Le Viconte de Melun ſe chargea avec joye de la commiſſion de Philippe ; il fut à Montmartre. Venez, Mademoiſelle, dit-il à Eugenie, venez recevoir

les embraſſemens d'Iſemberge. L'amitié du Roi, qui ne s'eſt jamais démentie à votre égard, ne peut vous laiſſer un inſtant privée d'un plaiſir ſi doux. Ah! Vicomte, s'écria Mademoiſelle de Mery, je n'ai plus rien à deſirer! Concevez ma joye! Mais partons: je ne puis trop tôt voir Philippe, voir Iſemberge, voir notre jeune Prince, & admirer Blanche, que mes yeux n'ont pû encore contempler.

Mademoiſelle de Mery, accompagnée du Vicomte de Melun, ſe préſenta dans le Cabinet du Roi. Ce Prince, avec un air ouvert, vint à elle, & lui dit: Eugenie, quelque plaiſir que vous reſſentiez de l'événement qui vous ramene aujourd'hui à ma Cour, celui que j'ai de vous y revoir, lui eſt égal. Venez ſaluer votre Reine; je vous la rens,

& je vous rens à elle. Ah ! Sire, s'écria Mademoiſelle de Mery avec tranſport, que Philippe eſt grand !

Le Roi, ſuivi d'Eugenie, paſſa chez Iſemberge. Voilà, Madame, dit ce Prince, une amie digne de toute votre eſtime, que je vous préſente. Tandis que le Roi diſoit ces mots, Mademoiſelle de Mery ſe jetta aux genoux de la Reine, qui la releva avec vivacité, & lui exprima, par les plus tendres careſſes, quelle étoit ſon amitié pour elle : puis s'adreſſant à Philippe, elle lui dit : Que Votre Majeſté a de bonté ! Que j'augure bien de ſon attention pour moi, en me rendant une perſonne qui m'eſt ſi chere, & en me la rendant ſi promptement ! C'eſt prévenir la grace que je n'aurois peut-être oſé vous demander.

Toutes les Dames qui s'étoient empreſſées de ſe rendre chez la Reine, témoignerent à Mademoiſelle de Mery à quel point elles étoient ſenſibles au plaiſir de la revoir à la Cour : elles pouvoient envier ſon mérite ; mais aucune n'étoit aſſez injuſte pour ne pas convenir qu'Eugenie méritoit la faveur dont elle joüiſſoit.

Iſemberge ne pouvant réſiſter à l'impatience d'entretenir Mademoiſelle de Mery, lui fit ſigne de la ſuivre dans ſon Cabinet. Quel changement, ma chere Eugenie, lui dit-elle en l'embraſſant avec tendreſſe ! Philippe vient de me rendre ma place au Trône. L'arroſerai-je encore de mes larmes ? Quel avenir prévoyez-vous pour cette Iſemberge que vous revoyez, le cœur toujours rempli de la plus delicate

passion qui fut jamais? Que je crains chez Philippe un trop tendre souvenir d'Agnès ! Je lui deviendrai peut-être responsable du chagrin qu'il dévorera d'être séparé d'elle ! Ah ! Eugenie, que je serois malheureuse, & que ce Prince sera à plaindre, s'il conserve de l'amour pour Agnès, & si je ne puis cesser de lui être un objet désagréable !

Joüissez, Madame, avec tranquilité, de l'avantage que vous remportez sur Agnès, repliqua Mademoiselle de Mery, & remettez au tems à vous instruire de la conduite que le Roi tiendra. Par ce qu'il vient de faire, on doit s'attendre qu'elle sera digne de lui. Croyez qu'il a rougi plus d'une fois de son injustice à l'égard de Votre Majesté : le tems, votre vertu, vos malheurs, ont parlé pour vous, & sa raison

a vaincu ſon caprice. Je vous écoute avec complaiſance, reprit la Reine, & je livre mon cœur à l'eſpoir que vous y faites naître : mais, Eugenie, le bonheur que vous me promettez, ſera toujours altéré par un regret que le tems ne pourra jamais diminuer. Mes malheurs ont banni de la Cour Madame de Rethel ; ſongez-vous combien cette amie doit m'être chere ? & je ne la verrai jamais ! Elle ſera toujours la triſte victime de ce que ſon attachement lui a fait oſer pour moi. Raſſurez-vous, Madame, repartit Mademoiſelle de Mery, un heureux preſſentiment me dit que vous reverrez bien-tôt la Comteſſe de Rethel. Puiſſe le Ciel vous entendre, s'écria Iſemberge !

Après un long entretien, Mademoiſelle de Mery ſupplia la Reine de trouver bon qu'elle la

quittât pour aller chez la Reine Mere, & chez la Princeſſe Blanche.

Avoüez, Eugenie, lui dit Adelaïde, que vous êtes au comble de vos vœux ! Il eſt vrai, Madame, répondit-elle. L'action magnanime que le Roi vient de faire, m'a fait paſſer, de la douleur, à la plus parfaite ſatisfaction ; je n'aurai plus de vœux à faire, ſi Votre Majeſté me rend auprès d'elle cette place, à laquelle mon reſpectueux attachement met un ſi grand prix ! Eh ! ma fille, reprit Adelaïde, pourquoi me la demander ? ne ſerois-je plus pour vous cette même Princeſſe qui vous aime & qui vous aimera toujours, parce que vous en ſerez toujours digne ? Mais, Eugenie, ajouta-t'elle, vous n'avez encore jamais vû notre jeune Princeſſe ; venez juger par vous-

même de la vérité de tout ce que vous avez entendu publier à son avantage.

La Reine Mere présenta Mademoiselle de Mery à la Princesse Blanche, avec les témoignages d'une estime & d'une amitié singulieres. Je l'aime, dit Adelaïde, le Roi la considere, Isemberge la chérit; votre époux doit à son attachement pour lui, & aux soins qu'elle a pris de ses premieres années, une reconnoissance, à laquelle le caractére d'Eugenie lui fera ajouter les tendres sentimens dont mon fils & moi sommes prévenus pour elle; & vous, ma fille, votre discernement déja formé, vous fera bientôt reconnoître en elle, un mérite, capable de cultiver les grandes qualitez & les vertus dont le Ciel vous a douée. Mademoiselle de Mery sortit de chez la Prin-

ceſſe Blanche, ſaiſie d'admiration, non de ſa beauté, qui l'avoit étonnée, mais de ſon air noble, déja plein de majeſté; de ſes diſcours & de ſon eſprit, qui tenoit du prodige dans un âge ſi peu avancé.

Mademoiſelle de Mery, rentrée dans tous ſes droits, faiſoit ſa Cour au Roi, aux Reines, au Prince Loüis & à la charmante Blanche, avec cette liberté reſpectueuſe dont elle étoit en poſſeſſion avant ſa retraite. Vous m'aviez parlé trop modeſtement de nôtre jeune Princeſſe, dit-elle un jour au Vicomte de Melun; mais je vous le pardonne: vous avez voulu me laiſſer le ſenſible plaiſir de découvrir par moi-même, mille qualitez ſolides & brillantes, qui à meſure que notre jeune Prince prendra des années, lui ſeront mieux connuës.

& ajouteront encore au bonheur de ſes jours : elles pourront contribuer encore à rendre ſon cher époux le digne ſucceſſeur de Philippe !

Depuis l'inſtant du retour d'Iſemberge, Mlle de Mery cherchoit une occaſion d'entretenir le Roi en particulier ; elle la trouva ; mais la crainte de ne pas obtenir ce qu'elle deſiroit avec une ardeur extrême, alloit lui faire perdre ce moment, ſi précieux pour elle, ſi Philippe ne ſe fût apperçu qu'elle avoit un air embaraſſé qui ne lui étoit pas ordinaire. Eugenie, lui dit ce Prince, qu'avez-vous ? Je vois que vous gardez le ſilence, & que vous avez envie de me parler : pourquoi craindre de vous expliquer avec moi ? Doutez-vous de mon amitié pour vous ? Si c'eſt un avis que vous voulez me donner, je l'écoute-

rai ; je connois votre zéle pour tout ce qui m'intéreſſe ; s'il s'agit d'une grace, je n'ai rien à vous refuſer. Oui, Sire, repliqua Mademoiſelle de Mery, c'eſt une grace que je veux, & que je n'oſois conjurer Votre Majeſté de m'accorder. Mais avant que de la lui demander, je la ſupplie de ſe ſouvenir que jamais je n'ai rien exigé de ſa bonté pour Eugenie. Eh ! comment l'aurois-je pû ? Elle m'a toujours prévenuë ; & de plus, je n'ai jamais formé de ſouhaits que pour la conſervation de ſa Perſonne, & que pour ſa gloire. Quelle eſt cette grace, reprit Philippe ? Ah ! Sire, répondit Mademoiſelle de Mery, au moment même que vous cherchez à me raſſurer, je tremble que vous ne me trouviez trop téméraire. Non, dit le Roi ; parlez. Eh bien ! Sire, re-

partit Eugenie, j'oſe vous demander, & ne le refuſez pas, le retour de Madame de Rethel ! Je conviens que ſon zéle pour la Reine, pouvoit être plus modéré ; mais, Sire, ce que vous venez de faire, le juſtifie : cette Comteſſe de Rethel, eſt cette Adelaïde, fille d'Enguerrand de Couci. C'eſt elle dont vous n'avez pas blâmé la hardieſſe dans des circonſtances délicates, parce que cette hardieſſe étoit ſoutenuë d'une vertu pure, reconnuë & admirée de tout le monde. Malgré ce qu'elle a fait, ſi vous doutez de ſon attachement pour Votre Majeſté, vous êtes injuſte. Je vous l'ai dit, Eugenie, reprit le Roi, je n'ai rien à vous refuſer : allez chez la Reine ; apprenez-lui que la Comteſſe de Rethel peut revenir. Ah ! Sire, dit vivement Mademoiſelle de

Mery, achevez de me combler de joye. Permettez que j'aille moi-même la chercher : je dois à ſon amitié, cette marque de la mienne. Allez, Eugenie, reprit Philippe, j'approuverai toujours votre conduite & ce que votre cœur vous ſuggerera.

Je viens, Madame, prendre congé de vous, dit Eugenie à la Reine. Vous m'allarmez, s'écria Iſemberge; parlez. Le Roi rappelle, Madame, repartit Mademoiſelle de Mery, la Comteſſe de Rethel, & il m'a permis d'aller lui apprendre une ſi heureuſe nouvelle; je vais vous ramener cette illuſtre amie. Partez, Eugenie, reprit Iſemberge! je vous remercierai à votre retour de ce que vous venez de faire; je ſens que je vous dois ce que le Roi ne pouvoit accorder qu'à vous. Allez, & revenez promptement

avec notre chere Comteſſe.

Les ordres que Mademoiſelle de Mery donna pour ſon départ, furent bien-tôt executez ; elle partit. La Comteſſe de Rethel ſe promenoit dans ſes jardins avec le Comte de Rethel au moment que Mademoiſelle de Mery parut à ſes yeux. Que vois-je, s'écria la Comteſſe, en avançant les bras ouverts, & à pas précipitez ! Liſez ſur mon viſage votre rappel, lui dit Eugenie en ſe jettant dans ſes bras. Venez, Comteſſe, venez jouir de votre ouvrage : le Roi oublie le paſſé ; la Reine vous attend ; répondez à ſon impatience ; partons. La route de Rethel à Paris, nous donnera le tems de nous entretenir de tout ce que nous avons à nous dire. Iſemberge eſt ſur le Trône, repliqua Madame de Rethel ? tout eſt dit.

Comte, reprit Eugenie en s'adreſſant à Roger, ſoyez notre guide. L'accüeil que vous recevrez de Philippe, vous inſtruira que ce Prince eſt toujours le même pour vous. En un inſtant tout fut en mouvement dans le Château de Rethel. La joye que Roger reſſentoit de ramener ſa femme à la Cour de Philippe, ſe manifeſtoit par la précipitation avec laquelle il faiſoit exécuter les ordres qu'il donnoit. Mes Lettres vous ont fait connoître l'Honoré, dit la Comteſſe à Eugenie; je crois que vous l'eſtimez? Vous pouvez l'en aſſurer, vous la voyez devant vous. C'eſt cette fidelle amie des opprimez, qui eſt venuë m'apprendre avec autant d'empreſſement, qu'elle a montré de zéle pour Iſemberge, que cette Princeſſe venoit, par l'action juſte & héroïque de Philippe, de

quitter Soiſſons. L'Honoré eut lieu d'être flattée des témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance qu'elle reçut de Mademoiſelle de Mery.

Dans l'inſtant que Madame de Rethel fut à Paris, elle fit demander au Roi s'il vouloit lui permettre, qu'en embraſſant ſes genoux, elle le remerciât de ſes bontez. Elle entra dans le Cabinet de Philippe, & ſe jetta aux pieds de ce Prince, qui lui dit : Epargnez-vous, Madame, d'inutiles diſcours : ils ne pourroient juſtifier ce que vous avez fait à un Prince qui vous avoit protégée contre un pere ; ce pere, ainſi que votre Roi, a éprouvé juſqu'où pouvoit aller ce que vous appellez fermeté ; & ce que je pourrois caractériſer autrement : il vous a puni, il vous a pardonné ; j'ai imité, & j'imite

Enguerrand. Je vous rens mon amitié ; car pour mon estime, je l'avouë, je ne vous l'ai pas retirée dans les tems même où j'ai eu de justes sujets de me plaindre de vous. Votre Majesté vient de me confondre, repartit la Comtesse de Rethel toute en larmes, & je jure à ses pieds que ce respectueux attachement qui, je l'ose dire, a été le principe de ce que j'ai fait, fut & sera toujours inviolable. Allez, Madame, repliqua le Roi avec bonté, allez voir votre Reine.

Tandis que la Comtesse de Rethel étoit chez Philippe, Mademoiselle de Mery avoit passé chez Isemberge. L'impatience que cette Princesse ressentoit d'embrasser la Comtesse, ne peut s'exprimer. Enfin, cette amie si justement chérie, parut. Isemberge courut à elle ; & sans pou-

voir d'abord parler, elle la ſerroit tendrement dans ſes bras. Cette action ſi touchante, ce ſilence ſi éloquent, repréſentoient vivement la ſenſibilité & la joye qui rempliſſoient le cœur d'Iſemberge & celui de la Comteſſe. Me voilà donc, s'écria la Reine, me voilà donc entre ces deux fidelles & tendres amies, à qui mes malheurs ont été communs avec moi ! à qui je dois tout ! qui m'ont rendu Philippe ! Que de marques de bonté ne reçois-je pas de ce Prince que j'adore ! Je me flatte que le tems a diminué ce fatal éloignement qu'il avoit pour moi. Mes diſgraces, ſoutenuës avec patience, & ſa raiſon qui a enfin pris le deſſus, lui ont parlé en ma faveur. Oui ! j'eſpere que la ſource de mes larmes eſt tarie ! Oublions nos infortunes paſſées ; elles ajoutent à notre gloire !

La modeſte Eugenie, pourſuivit la Reine, ne vous a-t'elle pas laiſſé ignorer à qui vous devez votre retour ? Je croyois, Madame, le devoir à Votre Majeſté, répondit la Comteſſe ; mais cette queſtion m'apprend que votre prudence vous a défendu de prononcer à Philippe, le nom d'une perſonne, ſi criminele à ſes yeux ; & que mon rappel eſt l'ouvrage de Mademoiſelle de Mery : je l'en remercie, ſans être ſurpriſe d'une action dans laquelle je la reconnois. Oui, Comteſſe, reprit la Reine, c'eſt à l'eſtime que Philippe a pour Eugenie, que nous devons le plaiſir d'être réunies.

La Reine me permettra, dit Mademoiſelle de Mery à Madame de Rethel, de vous repréſenter que le plaiſir de la revoir, vous fait oublier ce qu'exigent de

vous des devoirs indispensables. Eh bien ! je vais les remplir, repartit la Comtesse : elle alla chez la Reine Mere. Cette Princesse, après l'avoir embrassée, & l'avoir assurée qu'elle la retrouvoit toujours la même pour elle, ajouta : Venez, que je vous présente à notre jeune Princesse ; venez juger si c'est avec raison que Philippe & Adelaïde l'adorent. Blanche reçut Madame de Rethel comme il convenoit à l'honneur que la Reine Mere lui dit qu'elle avoit de lui appartenir, & à l'opinion qu'elle lui donna de son mérite. Madame, dit la Comtesse de Rethel à Adelaïde, le Roi, Votre Majesté, le Prince Loüis, la Cour & la Ville, sont bien justifiez, quand ils font de cette illustre Princesse, l'objet de leur amour & de leur espérance.

Tout contribuoit à faire sentir

à la Comteſſe de Rethel le charme de ſe retrouver à la Cour ; l'eſtime d'Adelaïde, l'amitié d'Iſemberge, l'inclination que la Princeſſe Blanche prenoit pour elle à meſure qu'elle goûtoit ſon eſprit, & la bonté que Philippe lui témoignoit : il paroiſſoit que ce Prince ajoutoit au pardon qu'il lui avoit accordé, l'oubli de ce qu'elle avoit fait contre lui. Que j'augure bien pour moi, Comteſſe, lui diſoit Iſemberge, de l'air libre & ouvert que le Roi a repris avec vous ! ſes manieres à votre égard me donnent occaſion de penſer, que c'eſt ſans chagrin qu'il me revoit ſur ſon Trône. Oui ! ſi le tems n'avoit pas effacé la premiere impreſſion que j'avois faite ſur Philippe, vous lui ſeriez un objet de haine, parce que vous lui rappelleriez ſans ceſſe, par votre préſence,

que je dois à vos conſeils l'avantage que j'ai remporté ſur lui & ſur Agnès. Remarquons-le, Comteſſe, Philippe n'eſt plus le même. Cette gravité qui lui eſt naturele, n'a plus rien ni de ſombre, ni de triſte. Agnès en quittant le Roi, n'a pas laiſſé dans ſon cœur de ces traces qui ne ſe détruiſent jamais. Non! le ſouvenir d'Agnès ne le gêne, qu'autant qu'il peut ſe reprocher de ne l'avoir honorée du titre de Reine, que pour l'en dépouiller & pour la rendre malheureuſe.

L'infortunée Agnès affectoit un air de tranquilité, dont elle ne joüiſſoit pas. Plus fiere & plus modérée qu'elle ne l'étoit ſur le Trône, elle ſembloit avoir oublié ce qu'elle avoit été, & mépriſer ſa diſgrace. Elle cachoit même les mouvemens qui ſe paſſoient dans ſon ame, à la Com-

teſſe des Barres, qui ne ſçavoit que penſer de cette retenuë. Retournez à la Cour, ma chere Comteſſe, lui diſoit Agnès. Vous ne pouvez & vous ne devez pas réſiſter à l'impatience que le Sénéchal témoigne de vous revoir : je vous prie moi-même de lui rendre une épouſe aimée & deſirée. Vous le dirai-je ? votre préſence commence à me gêner ; elle rappelle des idées que je dois travailler à effacer, & j'eſpere que le tems & la raiſon me prêteront leur ſecours. Partez, Comteſſe : conſervez pour moi ce tendre attachement auquel je n'ai jamais été ſi ſenſible que dans cet inſtant, qui va être celui de notre ſéparation. Je recevrai avec plaiſir de vos Lettres, ſi elles ne contiennent que ce qui aura du rapport à vous & au Sénéchal.

La Comteſſe des Barres voulut

vainement s'opposer aux volontez d'Agnès ; il fallut la quitter. Philippe & Isemberge, sans faire aucune question à la Comtesse des Barres, la reçurent avec les marques d'amitié & de bienveillance qu'elle méritoit. Toute la Cour observa la même discrétion ; on eût dit que la Comtesse des Barres n'en étoit pas sortie, & qu'Agnès n'avoit jamais paru.

Agnès, privée de la consolation qu'elle recevoit de l'attachement de Madame des Barres, & livrée à elle-même, menoit, sans se plaindre, une vie languissante. Sa douleur intérieure attaquant son tempéramment, commençoit à lui causer de fréquentes indispositions ; elle y portoit peu d'attention, & ne vouloit pas même que les femmes qu'elle avoit gardées auprès d'elle, l'en fissent appercevoir. Elle étoit dans

cet état, lorsqu'on lui vint dire qu'un Etranger qui se nommoit Rodolphe, demandoit à la voir. C'est un Gentilhomme attaché à mon pere, dit Agnès; qu'il vienne, & qu'on me laisse seule avec lui. Mais quelle fut sa surprise, quand elle reconnut dans cet Etranger, le Prince Leopold.

Prince! dit Agnès, venez-vous m'annoncer la mort du Duc mon pere? Non, Madame, répondit Leopold; mais je viens pour vous informer de la douleur dont il est accablé. Arrêtez, repliqua Agnès avec vivacité; épargnez-vous le soin de me faire aucun détail, ni de sa situation, ni de la vôtre; je sens tout ce que je dois sentir; mais les infortunes que la prudence humaine ne peut prévoir, ne doivent point accabler une ame, exempte de tout reproche. Mal-

gré les apparences, je joüis d'une paix intérieure, que rien n'altere. Puiſſe-t'elle paſſer dans le cœur de mon pere & dans le vôtre! Venez, venez, Madame, repartit Leopold, venez donner à ce pere qui vous chérit, cet exemple de modération : c'eſt le ſujet de ma miſſion. Il vous attend, ce tendre pere, avec une impatience, que la mienne à vous voir répondre à ſes deſirs, peut à peine égaler. Oubliée, délaiſſée dans des Etats où vous avez régné, pourquoi vous obſtiner à y reſter? Car je lis dans vos yeux, Madame, que vous n'écoutez pas favorablement ma propoſition, & que vous réſiſterez à l'ordre d'un pere qui eſt rentré dans tous ſes droits à votre égard, par l'injuſtice que vous venez d'éprouver. Oui, Prince, j'y réſiſterai, reprit Agnès ; ce

monaſtere eſt le ſeul azile qui convienne à Agnès ; je ſçais ce que je dois à la tendreſſe de mon pere & à votre attachement pour lui & pour moi ; mais je ſçais auſſi ce que je dois aux triſtes fruits d'une foi, qui peut-être n'a été violée que par des raiſons d'Etat. Ah ! Madame, s'écria Leopold, que votre amour pour un perfide, vous abuſe ! Puiſſé-je trouver une occaſion favorable à lui marquer, les armes à la main, qu'on n'offenſe pas impunément une Princeſſe, à qui le ſang me lie ! Leopold, repliqua Agnès, reſpectez dans Philippe, un grand Roi & le pere de mes enfans : je ne ſçaurois plus vous écouter ; retirez-vous. Vous êtes inſtruit de ce que je penſe, inſtruiſez-en l'auteur de mes jours. Leopold, après avoir fait pendant pluſieurs jours, des

tentatives inutiles pour revoir Agnès, reprit le chemin de la Dalmatie, le cœur rempli d'une douleur proportionnée aux sentimens qu'il conservoit toujours pour Agnès.

La douleur du Duc de Meranie redoubla, par le récit que lui fit Leopold de la triste retraite, de la langueur & de la résolution où étoit Agnès. Ah! mon cher neveu, s'écria le Duc, que n'ai-je écouté les sages avis que vous me donnâtes lorsque le Comte de Roye vint me demander ma fille au nom de Philippe? Pourquoi, trop respectueux & & trop timide avec un oncle qui vous chérit, n'avez-vous pas appuyé davantage sur vos représentations? Pourquoi enfin ne m'avez-vous pas confié vos sentimens pour Agnès? Sentimens que j'ai développez trop tard! Cet ex-

cès de prudence nous a perdus tous les trois. Cher Leopold ! unique appui de ma vieilleſſe, & l'unique héritier de mes Etats ! ceſſez d'être mon neveu, pour être un fils tendrement aimé ; un fils à qui Berthol, en qualité de pere, ordonne d'oublier le mal qu'il vous a fait.

L'élévation ou l'abbaiſſement des fortunes, n'attirent gueres l'attention & les réflexions des hommes, que lorſque ces révolutions arrivent à des perſonnes qui occupent ou qui ont occupé des places éminentes. Iſemberge & Agnès avoient fixé ſur elles, les yeux de toute l'Europe ; mais Iſemberge remiſe ſur le Trône, avoit bien-tôt fait oublier Agnès, & principalement à la Cour de Philippe. Ce Prince ſembloit adoucir & mitiger cet air ſérieux & impoſant qui lui étoit naturel ; il

il voyoit presque tous les jours Adelaïde, Isemberge & Blanche. Que vous êtes heureuse, disoit-il à cette jeune Princesse, de vous trouver à tous les instans entre deux Reines qui peuvent sans cesse vous donner de sages leçons, des principes de conduite & des exemples de ces vertus éclatantes, si nécessaires à qui doit régner?

Ce discours, rendu par Mademoiselle de Mery à Isemberge, la transporta de joye. Le Roi, disoit-elle à la Comtesse de Rethel & à Eugenie, se contentoit autrefois de convenir seulement avec lui-même que je méritois son estime; mais aujourd'hui il me l'accorde hautement: il m'en donne une preuve à laquelle je suis bien sensible. Il me joint à sa mere! il pense que je puis avec elle, concourir

à rendre parfaite une Princeſſe, qui a tant de diſpoſitions à le devenir. Apprenez, mes cheres amies, & de la propre bouche d'Iſemberge, l'heureuſe ſituation de ſon ame. J'adore le Roi! je reſpecte ſa mere, dont les bontez pour moi, augmentent chaque jour mon attachement pour elle! Je croyois que vous épuiſiez toutes deux tous les ſentimens de ma plus tendre amitié; mais, je l'avouë, la Princeſſe Blanche les partage avec vous; il faut en convenir! cette Princeſſe réunit la beauté & les graces, au brillant d'un eſprit à qui il ne faut que peu d'expérience, pour devenir des plus ſolides.

La Princeſſe Blanche, ſans dédaigner les plaiſirs innocens dont s'amuſe la jeuneſſe, ne paroiſſoit jamais ſi contente, que lorſqu'elle étoit avec les deux Reines, ou

que le Vicomte de Melun, placé entre elles & le Prince Loüis, avoit avec eux des entretiens, qui, ſans ſéchereſſe, rouloient toujours ſur des matieres ſérieuſes & propres à les accoutumer à penſer & à réfléchir d'une maniere, digne du rang ſuprême qui leur étoit deſtiné. L'attention que Blanche donnoit à tous les diſcours du Vicomte, le charmoit, & excitoit de plus en plus ſon zéle. Par des queſtions qu'elle lui faiſoit, elle le conduiſoit elle-même à des raiſonnemens profonds, dont elle tiroit toujours des conſéquences juſtes. Elle aimoit les exemples de récompenſe ou de punition, que le Vicomte ſçavoit placer, pour lui préſenter la vertu dans toute ſa beauté; & le vice, dans toute l'horreur qu'il inſpire. Enfin, l'amitié de Blanche pour le Vicomte, & ſa con-

fiance en lui, étoient les garants de ſon ardeur extrême à répondre aux eſpérances qu'elle faiſoit concevoir d'elle.

La Princeſſe Blanche attendoit toujours avec impatience les heures marquées où Iſemberge & Adelaïde étoient viſibles : elle ſentoit combien il y avoit à gagner pour elle dans leurs converſations, auſſi aimables que ſolides : elle admiroit dans Adelaïde un air de Grandeur ſans faſte, une maniere de s'énoncer avec dignité, une ſage magnificence, ſon amour pour les Arts, les belles Lettres & les Sciences ; amour, qui la rendoit la Protectrice bienfaiſante de tous ceux qu'elle voyoit prendre ces différentes routes pour acquérir de la réputation & ſe rendre utiles à l'Etat. Elle admiroit encore dans Adelaïde cette ſolide

pieté ſi éloignée de ces minuties & de ces affectations, qui n'annoncent que trop ſouvent ou la ſuperſtition, ou l'hipocriſie. Blanche trouvoit dans Iſemberge le fond de toutes les qualitez admirables qui la frappoient dans Adelaïde. Iſemberge, diſoit-elle au Vicomte de Melun, fera briller toutes les vertus qu'on admire chez la Reine Mere, quand les occaſions la mettront en état de parler, & d'oſer propoſer ſes idées à un Prince, qui écoute toujours la raiſon. Excitez-moi, Vicomte, à étudier & à imiter les paiſibles vertus d'Iſemberge, qui font le charme de la ſocieté; cette douceur ſi propre à enchanter tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher! elle doit à cette douceur la patience héroïque dont elle a donné l'exemple.

Le mérite ſupérieur & l'eſprit

de la Comteſſe de Rethel & de Mademoiſelle de Mery, aſſujettiſſoient ſouvent l'attention de Blanche. Elle les ſouhaitoit ſans ceſſe ; elle envioit à Iſemberge l'avantage d'avoir deux amies ſi éclairées, ſi tendrement attachées à ſa Perſonne. J'ai, Madame, dit-elle un jour à Iſemberge, une grace à vous demander : ſouffrez que je partage avec vous l'amitié de la Comteſſe de Rethel & de Mademoiſelle de Mery : celle dont vous les honorez, exigeroit mon eſtime pour elles, quand je n'aurois pas découvert par moi même combien elles en ſont dignes. Qu'elles me donnent tous les momens où elles ne peuvent être avec vous ou avec la Reine Mere ! leurs entretiens me conſoleront de ne pouvoir auſſi ſouvent que je le voudrois, joüir de votre préſence ;

& ne ſera-ce pas en joüir ? vous ſerez au milieu de nous ; vous ſerez l'objet qui nous occupera ; mais nous aurons l'avantage de parler de vous avec liberté ; nous n'aurons rien à craindre de votre modeſtie ; & parler de vous, c'eſt avoir devant ſoi un objet d'imitation.

Iſemberge, pour interrompre un diſcours qu'elle trouvoit trop obligeant, cria à la Comteſſe de Rethel & à Mademoiſelle de Mery, qui étoient aſſez éloignées pour n'avoir pû entendre ce que Blanche venoit de dire : Venez, Comteſſe, venez Eugenie, venez apprendre ce que notre jeune Princeſſe exige de vous : Elle veut que vous l'aimiez, & que vous lui faſſiez plus aſſiduëment votre cour. Je l'ai aſſurée que vous obéïrez avec plaiſir à ce dernier ordre, & que ſes ſouhaits étoient

remplis, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de la voir ſans l'aimer. La Comteſſe de Rethel & Mademoiſelle de Mery, témoignerent reſpectueuſement à la Princeſſe Blanche, combien elles étoient ſenſibles aux marques qu'elles recevoient de ſa bienveillance. Les diſcours tenus entre ces quatre perſonnes ſe peuvent imaginer; mais vouloir les écrire, ce ſeroit riſquer d'affoiblir ces traits d'épanchement de cœur qui en faiſoient le ſenſible.

La nature avoit doüé Blanche de ſes dons les plus rares & les plus précieux. L'éducation, tirée des exemples domeſtiques, & de la liberté qu'elle avoit permiſe au Vicomte de Melun, à la Comteſſe de Rethel, & à Mademoiſelle de Mery, de ne lui faire grace ſur rien, & de lui parler toujours avec franchiſe, acheva

de la perfectionner. Tendrement aimée d'un époux, digne fils de Philippe, elle fut uniquement attachée à lui. Ce Philippe, si grand! qui gouvernoit si sagement! la trouva digne dès l'âge de vingt ans, d'être admise dans les conseils les plus secrets. Après la mort de ce Prince, elle fut l'ame du Gouvernement. Loüis, qui succéda à son pere, ne régna que quatre ans: mais ils lui suffirent pour mériter par ses actions héroïques, le surnom de *Lion*. Blanche, sans se laisser abbattre à la douleur qu'elle ressentit de cette perte, prévint ou arrêta tous les mouvemens & toutes les brigues qui pouvoient contrebalancer son autorité. Quand son éloquence naturelle ne lui réussissoit pas pour ramener les factieux & les esprits inquiets, elle employoit la force, sans jamais paroître vou-

loir ſe vanger, toujours diſpoſée à faire plûtôt éclater ſa clémence, que ſa juſtice. Sans altérer une réputation qui lui étoit plus chere que la vie, elle ſçut tirer parti de la foibleſſe de Thibault, Comte de Champagne, en l'engageant à ne plus ſoutenir les prétentions de Philippe, Comte de Boulogne, fils d'Agnès, qui aſpiroit, à titre d'oncle du jeune Roi, à la Régence. Les vertus de Blanche furent enfin récompenſées par la gloire immortelle d'être mere de ce Roi, qui fut le pere & l'exemple de ſes Sujets; le pere, par ſa tendreſſe pour eux; l'exemple, par ſa pieté & par une valeur, qui ajoutoit encore à celle qui eſt ſi naturelle aux François. *

La jeuneſſe de Blanche promettoit que cette Princeſſe rem-

* S. Loüis.

pliroit un jour la haute idée qu'on avoit conçuë de ſon mérite naiſſant ; auſſi faiſoit-elle toute l'attention & tout le charme de Philippe. La ſatisfaction ſecrette qu'elle donnoit à ce Prince, fut troublée ; & les plaiſirs qu'il s'étudioit à lui procurer, furent interrompus par la nouvelle de l'état périlleux où étoit Agnès. La ſanté de cette infortunée fille du Duc de Meranie, s'affoibliſſoit tous les jours. La Comteſſe des Barres, de l'aveu même de Philippe, rendoit de fréquentes viſites à Agnès, & avoit toujours caché au Roi, la langueur où étoit cette Princeſſe. Mais la Comteſſe des Barres crut ne devoir plus diſſimuler à Philippe, que cette langueur, accompagnée d'accidens, annonçoit une fin prochaine. Ce triſte récit toucha le Roi ; il ordonna,

qu'Agnès fût secouruë avec un soin extrême. Mais les remedes qu'elle ne demandoit jamais, & qu'elle ne refusoit pas quand on les lui présentoit, ne purent la sauver. Le Roi, instruit qu'Agnès touchoit à sa fin, exigea de la Comtesse des Barres de ne plus la quitter. Je meurs, chere Comtesse, lui dit-elle : le Ciel favorable à mes vœux, termine des jours infortunez ; mais je meurs avec la douceur de voir l'état de mes enfans, assuré : les deux Puissances ont concouru également à me donner cette consolation. Voilà, poursuivit-elle, des tablettes que je tiens du Roi ; remettez-les lui : elles contiennent tout ce que je desire, & l'unique grace que je demande à ce Prince. Ce furent les dernieres paroles qu'Agnès proféra, & elle expira peu d'heures après.

La Comteſſe des Barres fit au Roi le récit d'une mort à laquelle il ne pouvoit n'être pas ſenſible ; & lui préſenta les tablettes qu'Agnès lui avoit confiées. Le Roi les reçut, les ouvrit, leva les yeux au Ciel, & paſſa chez Iſemberge. Madame, lui dit-il, la Princeſſe Agnès vient de mourir ; liſez ce qu'elle a tracé de ſa main mourante, ſur ſes tablettes. La Reine les prit, & y lut ces mots : *Philippe, ſouviens-toi de nos enfans.*

AGNE'S.

Ah ! Sire, s'écria Iſemberge, ne vous occupez que de leur établiſſement, & laiſſez-moi le ſoin de leur éducation ! Que mon attendriſſement pour ces jeunes Princes & pour l'infortunée qui leur a donné le jour, puiſſe mériter la grace que je vous demande. Tout ce que vous ferez de grand & de généreux, répondit

Philippe, ne peut me surprendre; mais.... De grace, Sire, reprit vivement Isemberge, ne me refusez pas ce que je souhaite avec tant d'ardeur. Si le Ciel ne daigne pas accorder à mes vœux, le doux & glorieux titre de mere, que du moins je la devienne par l'adoption des enfans d'un époux, pour qui ma tendresse surpasse encore le respect que m'ont imprimé ses vertus éclatantes. Je vous admire, Madame, repliqua Philippe, & ne puis qu'approuver de tels mouvemens.

Agnès à Poissi, avoit d'abord été oubliée de la Ville & de la Cour; sa mort fit souvenir d'elle: mais on ne s'en souvint, que pour sentir un renouvellement de joye, de l'avantage qu'Isemberge avoit remporté sur Agnès. Ce fut dans ce moment que l'on

compara ces deux Princeſſes, dont le parallèle étoit tout en faveur d'Iſemberge. On oppoſoit à la fierté que la fille du Duc de Meranie avoit montrée ſur le Trône, l'affabilité de la ſœur du Roi de Dannemark. On reprochoit à Agnès d'avoir fait ſentir avec trop de hauteur, ce qu'on devoit de reſpects à la place qu'elle occupoit, tandis qu'on admiroit dans Iſemberge, avec quelle bonté elle ſembloit oublier ſon rang, comme pour en adoucir l'éclat aux yeux de ceux qui l'approchoient. On la loüoit de ſa douceur, de ſes manieres prévenantes pour les Grands, de ce ſourire attrayant qui charmoit toujours le Peuple, de ſa compaſſion pour les malheureux, de ſon zéle pour les ſecourir, ou du regret qu'elle témoignoit de ne pouvoir adoucir leurs peines.

Mais ce qui intéreſſoit encore plus pour Iſemberge, étoit cette tendreſſe pour Philippe, qui ne s'étoit jamais démentie, & qui lui rendoit cher, tout ce qui pouvoit l'être à ce Prince. Agnès, diſoit-on, ne voyoit que le Trône. Iſemberge ne voit que Philippe.

Le chagrin mortel que Leopold portoit au fond du cœur, pouvoit à peine augmenter, même par la nouvelle de la mort d'Agnès : mais combien n'ajouta-t'elle pas à ſon reſſentiment contre Philippe ! Il jura de vanger Agnès, ou de périr. De ce moment il ne fut occupé qu'à chercher les occaſions de ſignaler ſa haine & ſa valeur, ſous les ordres de quelque Puiſſance que ce fût, qui ſeroit en Guerre avec la France.

Le cœur plein de douleur &

de rage, Leopold partit sans prendre congé du Duc de Meranie, dont l'affliction étoit inexprimable. Leopold passa en Angleterre; il vouloit sonder les dispositions où étoit Jean par rapport à Philippe. Quel fut son désespoir, lorsqu'il trouva Jean prêt à partir pour se rendre à la Cour de cet ennemi, qu'il auroit voulu voir armé contre le Roi d'Angleterre ! Leopold, sans espérance de pouvoir, du moins de longtems, satisfaire ses desirs de vangeance, s'embarqua pour la Palestine, mais, dans la ferme résolution de repasser en Europe, aussi-tôt que quelque événement forceroit Philippe à se défendre ou à attaquer.

Le Roi Jean prenoit le prétexte spécieux de voir Blanche pour passer en France; mais il n'y venoit en effet que pour prendre

les mesures les plus propres à dépossèder Artus. Ce neveu tenoit de lui des Domaines qu'il avoit été forcé de lui céder, pour rester maître d'une Couronne qui appartenoit de droit au jeune Duc de Bretagne. Philippe reçut le Roi d'Angleterre avec une magnificence Royale, & reconnut, avec une secrette satisfaction, que ce Prince, en montant sur le Trône, n'avoit rien perdu de cette molleſſe & de cet amour pour les plaisirs, si nuisibles aux intérêts & à la gloire d'un Souverain. Richard, disoit Philippe au Grand Sénéchal, est mort sans laisser de successeur. Jean n'a hérité que de sa Couronne : ce n'est pas un Roi que je crains, ce seroit un homme digne de l'être. Ces réflexions rehaussèrent encore les espérances de Philippe, & lui firent imaginer toutes les fêtes les

plus propres à flatter & à nourrir la volupté de Jean.

Après un séjour d'un mois à Paris, le Roi d'Angleterre en partit pour aller en Poitou : mais à peine y fut-il arrivé, qu'il oublia le sujet pour lequel il y étoit venu. Le mariage de Hugues, Comte de la Marche, avec Isabeau d'Angoulême, arrêté depuis long-tems, & différé par divers obstacles, se devoit célébrer incessamment. On parloit d'Isabeau, comme d'une beauté à laquelle nulle autre n'étoit égale. Des loüanges si excessives exciterent la curiosité du Roi d'Angleterre : il voulut juger par lui-même, si Isabeau les méritoit. Plein d'une impatience qui n'avoit que la volupté pour objet, il quitta le Poitou, & partit pour l'Angoumois. Aimar, Comte d'Angoulême, le reçut avec les marques

de distinction qu'il convenoit de donner au Roi d'Angleterre ; & Jean parut avec cette splendeur qui accompagne un Souverain, dont la magnificence alloit jusqu'à un excès qui annonce la prodigalité.

La beauté d'Isabeau frappa d'étonnement le Roi d'Angleterre. L'aimer & la desirer, fut l'ouvrage d'un instant. Peu timide en amour, & plein de présomption, il crut honorer & flatter la fille du Comte d'Angoulême, en lui laissant appercevoir la passion qu'elle lui avoit inspirée. Isabeau, blessée de la présomption de Jean, lui répondit avec une noble hardiesse, qu'elle étoit surprise, avec raison, que l'époux d'Havoise de Gloecester, parlât de tendresse à une Princesse, dont la foi étoit promise au Comte de la Marche ! Le Roi d'Angleterre, étonné de

la fierté d'Isabeau, & animé par cette réponse, prit un ton plus respectueux, & lui dit : Différez une union qui me rendroit à jamais malheureux, & fiez-vous-en à mon amour, pour surmonter toutes les difficultez. Servez-vous, Madame, du pouvoir que vous avez sur l'esprit du Comte votre pere, pour retarder un mariage, dont la seule idée me fait trembler. Je pars, plûtôt que je ne voulois : je vais travailler efficacement à vous prouver que je vous adore. Ces paroles, prononcées avec vivacité, & répétées avec des tours différens, firent une forte impression sur Isabeau. Son cœur ne lui avoit jamais parlé en faveur du Comte de la Marche ; & l'ambition lui montra le Roi d'Angleterre avec tous les avantages qu'il tenoit de la nature, & qu'elle avoit refusez

au Comte de la Marche. Un caractere dur, des discours hautains, ne prévenoient pas pour lui ; il étoit brave & assez audacieux pour croire, quoique ses Etats fussent petits & environnez de Puissances capables de l'écraser, que ses forces suffisoient pour se défendre, & même pour attaquer. Tel étoit Hugues de la Marche, plus propre à inspirer de la crainte, que de l'amour. Isabeau, encore plus spirituelle qu'elle n'étoit belle, avoit donné à son pere une preuve de sa soumission à ses volontez, en lui laissant prendre pour elle, des engagemens avec le Comte de la Marche ; mais elle crut devoir exiger de lui, au moins, d'en suspendre l'effet, quand le Roi d'Angleterre lui faisoit entrevoir la suprême grandeur.

Le Comte d'Angoulême re-

montra à sa fille, qu'il ne falloit pas se laisser ébloüir par ces dehors éclatans ; & ajouta, que le Roi d'Angleterre, marié, lui avoit fait une injure en lui parlant d'amour. Eh ! mon pere, repliqua vivement Isabeau, c'est après lui avoir marqué combien j'en étois offensée, qu'il m'a conjuré de lui donner le tems de pouvoir me prouver la pureté & la violence de sa passion : il se flatte, & je l'attens de vous, mon pere, que vous différerez un mariage, dont l'exécution détruiroit les espérances que me fait concevoir l'amour d'un grand Roi ; ce seroit me livrer à des regrets éternels : car, je l'avouërai, mon cœur s'est laissé aller aux mouvemens d'ambition que cet amour y vient d'exciter.

Sans paroître se rendre à la sollicitation d'Isabeau, le Comte d'Angoulême laissa l'impatient

Hugues de la Marche murmurer des nouveaux & frivoles prétextes dont Aimar se servoit pour éloigner son bonheur. Hugues, fatigué des obstacles qu'Aimar opposoit à l'exécution de son mariage, forma le dessein de se rendre, par la surprise ou par la force, maître de l'objet de sa tendresse. Aussi-tôt il prit les précautions qu'il crut les plus sûres pour enlever Isabeau : il choisit, parmi sa Noblesse, trente Gentilshommes, dont il connoissoit la valeur & l'intrépidité ; il en laisse une partie à une des Portes de la Ville par où il devoit se retirer, & s'introduit dans le Palais du Comte d'Angoulême, à la faveur de quelqu'un de la Garde du Comte, qu'il avoit gagné. Il va droit à l'appartement d'Isabeau ; il force les portes, il entre : mais il ne trouve que des femmes tremblantes.

tremblantes. Il leur demande Isabeau ? Elles répondent qu'une indisposition du Comte son pere, la retient auprès de lui. L'appartement d'Aimar étoit dans une autre aîle du bâtiment : Hugues connut l'impossibilité d'y pénétrer ; & au désespoir d'avoir manqué son entreprise, il sentit qu'il devoit, avant que le jour parût, sortir, non-seulement du Château, mais aussi de la Ville, pour prévenir les obstacles que le Peuple allarmé, & qui couroit déja aux armes, auroit pû mettre à sa retraite.

Le Roi d'Angleterre apprit à Bourdeaux ce qui venoit de se passer à Angoulême ; il dépêcha un Gentilhomme Anglois à Aimar, pour le complimenter d'avoir sauvé sa fille de la violence du Comte de la Marche. L'Anglois s'acquitta en homme habi-

le, de tout ce dont il étoit chargé. Le Comte d'Angoulême lui ayant témoigné qu'il étoit surpris de ce que le Roi son maître faisoit un si long séjour en Guyenne, l'Anglois lui répondit que le Roi d'Angleterre y avoit une affaire très-intéressante ; il ajouta, qu'un grand Prélat de son Royaume avoit fait dans le tems de son mariage avec Havoise de Gloceſter, une opposition qui n'avoit pas eu de suite ; mais que ce même Prélat s'étoit de nouveau pourvû à la Cour de Rome, afin d'obtenir des Commissaires pour prononcer sur cette opposition ; que le Pape avoit nommé l'Archevêque de Bourdeaux ; & que dans peu, cette affaire seroit terminée au gré des desirs du Roi d'Angleterre. L'Anglois fit ce détail en présence de la belle Isabeau, qu'il examinoit avec at-

tention ; il remarqua l'agitation & la joye intérieure que lui causoit son discours.

Cette circonstance rapportée à l'amoureux Roi d'Angleterre, redoubla encore l'impatience où il étoit de voir terminer cette affaire. Il pressa l'Archevêque de Bourdeaux & ses Assistans : enfin, son mariage avec Havoise fut déclaré nul, attendu le degré de parenté. Aussi-tôt Jean déclara hautement le dessein où il étoit d'épouser Isabeau d'Angoulême : il la demanda à Aimar; Aimar, pour marquer au Roi d'Angleterre combien il étoit sensible à l'honneur qu'il faisoit à sa fille, la conduisit lui-même à Bourdeaux, où l'Archevêque, après avoit délié Jean des nœuds qui l'unissoient à Havoise, le lia par un mariage plus durable, à Isabeau ; & ce Prince, peu de jours

après, repassa avec la nouvelle Reine en Angleterre.

L'impétueux Comte de la Marche jura de se vanger de l'injure qu'on lui faisoit, ou de périr. Philippe, qui avoit vû avec plaisir jusqu'où la passion de Jean pour Isabeau l'avoit emporté, & qui prévoyoit que le mouvement de colere du Comte de la Marche pourroit être utile aux desseins qu'il avoit formez, & que les circonstances favorisoient fit dire au Comte, qu'il étoit très-sensible à l'affront qu'on venoit de lui faire, & qu'il lui marqueroit dans toutes les occasions, combien ses intérêts lui étoient chers. Ces assurances d'amitié de la part de Philippe, & l'espoir d'en être puissamment secouru, engagerent, sans doute ce malheureux Prince à se joindre au Duc de Bretagne, qui v

noit de se mettre à la tête des Poitevins révoltez. Le Roi d'Angleterre défit leur Armée dans la journée de Mirabeau, fit prisonnier le Duc de Bretagne, dont la fin, quoiqu'imparfaitement éclaircie, fut tragique, & devint une nouvelle cause de dissensions entre Philippe & Jean. Le Comte de la Marche, Amant malheureux, Guerrier infortuné, tomba, ainsi que le Duc de Bretagne, au pouvoir du vainqueur, après l'avoir inutilement cherché dans le combat, pour lui faire sentir ce que peut un homme courageux & jaloux.

Philippe fut sensiblement touché de la défaite & de la détention du jeune Duc de Bretagne, Prince d'une grande espérance, & dont il vouloit faire son gendre. Mais, comme il connoissoit le caractére léger, inconstant & mou du Roi d'Angleterre, son

amour pour les plaisirs, qui le plongeoient dans une indolence nuisible à sa gloire & au bien de ses Sujets dont il n'avoit ni l'estime ni l'amitié, il jugea que ce Prince ne tireroit qu'un éclat passager de l'avantage remporté à Mirabeau.

Les Bretons, mortellement affligez de la mort funeste de leur jeune Duc, porterent leurs pleurs & leurs plaintes au pied du Trône de Philippe, leur Seigneur Suzerain. Le Roi fit citer Jean à la Cour des Pairs: Jean ne comparut point; & Philippe prit les armes contre ce Feudataire désobéissant. Il entra en Normandie, il s'empara de plusieurs Places importantes, tandis que le Roi d'Angleterre, occupé seulement de ses plaisirs, & renfermé dans Roüen, sembloit ignorer que son ennemi s'apprêtoit à le chasser de la Ville Capitale de ce beau Du-

ché, que Guillaume le Conquerant avoit uni à l'Angleterre.

Philippe étoit peu flatté de la prospérité de ses armes; avide de gloire, il auroit voulu trouver plus de résistance; il murmuroit contre l'indolence de Jean, qui n'osoit sortir des murs de Roüen. Mais ne pouvant avoir l'avantage de le combattre & de le vaincre, il tâchoit, par des propos & par des Ecrits, qui paroissoient fondez sur des véritez presque inconteſtables, de le rendre odieux à des Sujets qu'il souhaitoit ardemment de voir les siens, comme ils l'avoient été des Rois ses prédécesseurs.

Philippe victorieux, marchoit toujours en avant; mais il fut arrêté par les nouvelles qu'il reçut de la Reine Isemberge. Cette Princesse lui apprenoit que la Reine Adelaïde, attaquée d'une

maladie violente, tiroit à sa fin. Le Roi laissa sur le champ le Commandement de son Armée au Grand Sénéchal, & partit pour se rendre auprès d'une mere qu'il respectoit & qu'il chérissoit. Les pleurs d'Isemberge & de Blanche qui furent au-devant de Philippe, lui annoncerent le triste état où il trouva Adelaïde. La présence de ce fils si chéri, parut suspendre pour quelques instans les douleurs de cette tendre mere: elle demanda qu'on la laissât seule avec Philippe, Isemberge, Loüis & Blanche.

Mon fils, dit Adelaïde à Philippe, je meurs environnée de tout ce qui m'est cher; je me flatte que vous donnerez de sinceres larmes à ma mort; & ce moment où je vous vois attendri, ne me laisse plus rien à desirer. Ma vie a été traversée; mais éclatante!

J'ai fait le bonheur d'un grand Roi, à qui j'ai donné un ſucceſſeur qu'il a vû avant de ceſſer de vivre, digne de lui, & digne d'occuper le Trône des François. J'ai joüi de la douceur de voir ce fils, par ſa prudence & par le ſuccès de ſes armes, gouverner ſagement ſon Royaume, & l'agrandir, je le laiſſe aujourd'hui adoré de ſes Sujets, redouté de ſes voiſins, craint de ſes ennemis, & reſpecté de l'Europe entiere. C'eſt, environnée de tant de gloire, que j'ai marché à pas lents vers ma fin. Je la vois d'un œil tranquile.

Philippe, pourſuivit Adelaïde, ſoyez toujours équitable, ſi vous voulez être toujours Grand. Vous avez rendu juſtice à votre épouſe; aimez-la autant que je l'eſtime. Mon petit-fils Loüis ſe rend chaque jour digne d'être ſorti de

vous, & Blanche eſt digne de lui. Vous m'écoutiez, ma fille, dit-elle à cette Princeſſe, avec attention; je vous trouvois toujours docile & diſpoſée à ſuivre les conſeils que mon expérience me mettoit en état de vous donner. Ayez la même confiance pour Iſemberge. Ecoutez-la comme votre mere & comme votre Reine. Vous ſoupirez, mes enfans! Vos yeux ſe rempliſſent de pleurs! Arrachez-vous à un inſtant trop touchant & pour vous & pour moi. Obéiſſez à Adelaïde pour la derniere fois. Sortez. Ne me dérobez plus des momens où je ne dois être occupée que de ce Dieu, qui pour comble de graces, m'accorde en expirant la ſatisfaction de vous embraſſer.

Tel fut la mort d'Adelaïde de Champagne, veuve de Loüis VII. Cette Princeſſe avoit l'ame gran-

de & généreuſe, comme tous les Princes de ſa Maiſon; elle étoit fiere ſans rudeſſe. Sa bonté naturelle mettoit à leur aiſe auprès d'elle, les perſonnes qu'elle honoroit de ſon amitié. Elle alla au-delà de l'amitié en faveur de Mademoiſelle de Mery, en qui elle reconnoiſſoit avec complaiſance, le caractére & les qualitez qu'elle croyoit lui avoir données. Elle eut pour elle la tendreſſe d'une mere, & la confiance que méritoit cette illuſtre fille, qui dans pluſieurs circonſtances délicates, fut ſon conſeil & ſa conſolation. L'attachement d'Adelaïde pour ſon mari, fut extrême; il paſſa, ſans la conſoler de ſa perte, juſques à la perſonne de Philippe. Trop de confiance pour ſes freres, qu'elle vouloit oppoſer au Comte de Flandres, qui, comme eux, aſpiroit à gou-

verner, l'engagea à une démarche d'éclat; mais elle reconnut bien-tôt que le jeune Philippe, par sa sagesse, pouvoit, sans appui, soutenir le poids d'une Couronne. Elle eut un sincere repentir d'avoir abandonné son fils; elle ne put long-tems résister au desir de se réconcilier avec lui; desir que l'admiration excitoit autant, que les tendres sentimens du sang. Depuis ce moment, elle n'eut d'autre volonté que celle d'un Prince qui faisoit toute sa gloire. La maniere dont elle se comporta dans l'administration du Royaume confié à ses soins, lorsque Philippe alla en Palestine, fit bien connoître la capacité & la prudence de cette Princesse. La réponse qu'elle faisoit toujours aux loüanges qu'on donnoit à sa conduite pendant cette longue absence de Philippe,

prouvoit ſa modeſtie. Je ne fais, diſoit-elle, que ſuivre les inſtructions que j'ai reçuës de mon fils.

Durant le divorce d'Iſemberge, Adelaïde obſerva tant de circonſpection, qu'elle n'aliéna jamais l'eſprit de Philippe de cette infortunée Reine, dont elle avoit toujours plaint en ſecret le triſte ſort ; ménagemens que la ſeule politique ne peut ſoutenir, ſans le ſecours d'un cœur droit & généreux. Une vertu ſolide & éprouvée par quelques revers, la rendit inébranlable dans les devoirs attachez aux titres de Reine, de femme & de mere. Adelaïde pouvoit-elle n'être pas univerſellement regretée?

La ſatisfaction que le Roi de Dannemark avoit reſſenti de la juſtice renduë par Philippe à Iſemberge, n'avoit pû lui faire oublier l'offenſe : le ſouvenir de

tant d'outrages s'étoit manifesté par un profond silence ; ainsi, depuis qu'Isemberge étoit remontée sur le Trône, aucun Danois n'avoit paru à la Cour de France. Canut même n'ignoroit pas que Philippe le croyoit vaincu par les sollicitations du Roi d'Angleterre, & disposé à l'aider dans l'occasion, de ses forces maritimes. Son ressentiment, affoibli par le tems, & la crainte qu'Isemberge ne fût la victime d'une inquiétude, fondée sur son mécontentement & sur les démarches de Jean, firent desirer au Roi de Dannemark de témoigner à Philippe, que le passé étoit effacé de sa mémoire ; & de détruire chez ce Prince, les soupçons qu'il pouvoit avoir conçus. Dans ces dispositions, il saisit la triste circonstance qui se présentoit si naturellement : il envoya compli-

menter le Roi sur la mort de la Reine Adelaïde, & l'assurer que non-seulement il n'avoit nul engagement avec le Roi d'Angleterre ; mais encore, qu'il n'épouseroit jamais d'intérêts contraires aux siens.

La joye d'Isemberge fut extrême, en apprenant que son frere lui donnoit la preuve d'amitié qui pouvoit le plus la toucher. Eh ! qu'elle fut agréablement surprise, quand elle reconnut dans l'Envoyé de Dannemark, le Seigneur de Reginald ! C'est vous, Reginald, lui dit-elle ? vous qui m'avez vûë accablée de douleur ! vous qui gémissiez de me voir reprendre le chemin de ma Patrie, où, sans la Comtesse de Rethel, j'allois éterniser ma honte & mon malheur ! Voyez-moi aujourd'hui au comble de la félicité ! Je ne suis plus un objet odieux

à Philippe ; il m'eſtime, il me voit avec plaiſir partager ſa grandeur. Le Courtiſan me reſpecte, le Peuple me chérit, & les enfans de Philippe, que ma tendreſſe pour eux me perſuade être les miens, ont pour moi l'attachement & les déférences qu'ils auroient pour une mere. Concevez mon bonheur ! Partagez ma joye ; & par un fidele récit, faites-la paſſer dans l'ame du Roi mon frere : que je ſois le ſceau d'une éternelle union entre Philippe & lui !

Le Seigneur de Reginald, charmé d'un diſcours qui l'aſſuroit de l'heureuſe ſituation de la ſœur de ſon Roi, dit vivement : Que ne doit point Votre Majeſté à la Comteſſe de Rethel ! Permettez-moi, Madame, de vous demander ſi la bonté du Roi a été juſques à vous rendre cette illuſtre

amie ? Vous paroîtrois-je ſi contente de ma deſtinée, reprit Iſemberge, ſi Madame de Rethel ne partageoit pas mon bonheur ? Le Roi lui a rendu ſon amitié. Je vois tous les jours cette amie avec un nouveau plaiſir. Comme la Reine achevoit ces mots, la Comteſſe de Rethel parut. Reginald s'avança vers elle ; & après lui avoir fait un compliment de la part du Roi de Dannemark, il lui préſenta une boëte garnie de diamans, qui renfermoit le Portrait de ce Prince. Je reçois avec reſpect, dit Madame de Rethel, les marques d'eſtime que me donne un Roi, qui exalte trop ce que j'ai fait : j'ai ſeulement juſtifié l'amitié & la confiance dont la Reine m'avoit honorée. Mais, pourſuivit la Comteſſe, que je ſens de joye de la réunion des deux Rois ! Je crai-

gnois toujours que la Reine ne souffrît, du mécontentement secret que Philippe pourroit avoir de la conduite & du silence d'un Prince, qui auroit dû oublier plûtôt une offense si glorieusement réparée.

La satisfaction que causoit à Philippe la démarche de Canut, avoit un principe plus intéressant encore pour lui, que l'amitié de ce Prince. Dans l'heureuse position de ses affaires avec Jean, il lui importoit d'être certain que l'Angleterre n'avoit aucun secours à espérer du Dannemark. Philippe connoissoit Canut, juste dans ses desseins, droit dans ses procédez, scrupuleux observateur de ses paroles, & Grand enfin dans toutes ses manieres d'agir & de penser: aussi Philippe ne douta point que les assurances que lui donnoit Canut, ne fus-

ſent ſinceres. Ce fut dans ces ſentimens d'eſtime & de confiance qu'il répondit aux avances obligeantes de ce Prince, & à tout ce que le Seigneur de Reginald lui dit au nom du Roi ſon maître.

Philippe étoit trop habile & trop attentif à ſaiſir les occaſions dont il pouvoit tirer avantage, pour ne pas profiter de l'eſpece de léthargie, où la molleſſe & l'oubli de lui-même avoient jetté Jean. L'année précédente, Philippe lui avoit enlevé une aſſez grande partie de la Normandie, pour deſirer ardemment, & même pour ſe promettre de la réduire toute entiere ſous ſa domination. Le Roi d'Angleterre étoit dans la Ville de Caën, où il ſembloit n'avoir d'autre Empire à maintenir, que celui des plaiſirs. La nouvelle que Philippe s'étoit

mis à la tête de ſon Armée, & qu'il venoit de former le Siége de Roüen, ne lui donna ni effroi, ni émulation. Roüen ſe rendit après quarante jours de défenſe. Pluſieurs autres Places ſuivirent l'exemple de cette Capitale de Normandie.

Les fruits de tant de victoires pendant trois années, furent des Provinces enlevées à l'Anglois. Le Roi d'Angleterre ſe réveilla; mais ne pouvant ſe déguiſer qu'il n'avoit ni aſſez de force, ni aſſez de capacité pour arrêter les ſuccès de Philippe, il penſa qu'il devoit lui chercher ailleurs, de nouveaux & de plus redoutables ennemis: il eſpéroit qu'il n'en pourroit ſoutenir les forces réunies, ſi, d'une maniere bien concertée, on l'attaquoit de tous côtez. La valeur, la ſcience de l'art Militaire, le bonheur dans les

entrepriſes, la politique, les vûës étenduës, l'ambition; tout dans Philippe étoit des ſujets de crainte & de jalouſie pour les Puiſſances voiſines de la Monarchie Françoiſe. Jean, à la faveur de ſon étroite liaiſon avec l'Empereur Othon, ſçavoit que ce Prince ſe ſouvenoit toujours que Philippe avoit favoriſé le parti de Frederic de Souabe, dans la concurrence de l'Empire: il n'ignoroit pas les raiſons que le Comte de Flandres & le Comte de Boulogne avoient, ou croyoient avoir, de ſe plaindre de Philippe.

Dans cette poſition de l'Europe, le Roi d'Angleterre ſollicita fortement tous ces Princes, ſous l'appas d'un intérêt commun, puiſqu'il ne leur propoſoit rien moins que de partager entre eux les Etats de Philippe. Le voilà conclu, ce Traité! On arme ſe-

cretement ; on se prépare à cette grande expédition, qui fut précédée en Flandres de diverses tentatives, toutes avantageuses à Philippe, mais jamais décisives. Le Roi Jean se détermina enfin à passer en France avec des forces, suffisantes pour obliger son ennemi à diviser les siennes. Le Roi aussi-tôt rappelle le Prince Loüis, qui étoit en Flandres ; il l'oppose à Jean, qui étoit en Anjou. Comme rien n'échapoit à la pénétration de Philippe, il prend en même tems toutes les précautions nécessaires pour faire tête à des ennemis, dont il voyoit grossir le nombre, & qui, selon ses conjectures, vouloient l'attaquer par les Pays-Bas.

L'Empereur, avec une puissante Armée, joignit celle du Comte de Flandres, dans laquelle le Comte de Boulogne avoit incor-

poré ſes Troupes. Othon marcha du côté de Valenciennes, tandis que Philippe, avec une Armée moins nombreuſe, mais dont il étoit le ſeul Général, avançoit vers lui. Le 25. Juillet 1214. les Armées ſe trouverent ſi proches l'une de l'autre, qu'on ne pouvoit plus éviter d'en venir à une affaire générale. L'Empereur avoit une entiere confiance dans le nombre de ſes Troupes ; le Roi en avoit une mieux fondée, dans la valeur de Soldats aguerris, formez ſous ſes yeux, & dans cette brillante, cette invincible Nobleſſe qui l'environnoit.

Tous les Hiſtoriens ont décrit les particularitez de la fameuſe Bataille, appellée *de Bouvines ;* il en eſt cependant une qu'on ne peut s'empêcher de rappeller ; c'eſt celle du péril extrême que Philippe y courut. Tous les Corps

des ennemis n'étoient occupez qu'à joindre celui à la tête duquel ils croyoient rencontrer Philippe. Mais Philippe étoit partout, & ne restoit à l'endroit où il se portoit, que le moment nécessaire pour donner les ordres que son expérience & sa sagesse dictoient. Enfin voyant la Baniere Royale, les Allemands firent de si grands efforts, qu'ils y pénétrerent.

Les plus braves Capitaines de l'Armée de Philippe avoient toujours combattu auprès de sa Personne. Malgré leur résistance, un gros d'ennemis se fit jour jusques au Roi, & l'investit. Un Gendarme Allemand, avec des armes singulieres, le joignit: il tenoit un long javelot qui avoit deux crochets à côté de la pointe; l'ayant engagé entre le haut de la cuirasse du Roi & le coleret,

ce Gendarme l'enleva de dessus son cheval, & le terrassa. Le Roi accablé sous le nombre, alloit périr, si la Noblesse, attentive à la conservation du Souverain, ne l'eût promptement secouru. Un d'entre eux lui donna son cheval. Dès qu'il fut en selle, tout changea de face, & la défaite entiere de l'Armée Impériale suivit de près. L'Empereur en fuyant, fut saisi par le Grand Sénéchal, qui, quoique démonté, s'en seroit rendu maître, si la vigueur du cheval d'Othon ne l'eût sauvé.

Jamais victoire ne fut plus complette ! Montmorenci, Rethel, Melun, Theophile, des Barres, de Roye, & beaucoup d'autres, s'acquirent dans cette fameuse Journée, une gloire immortelle. Quelques-uns d'entre eux obtinrent de Philippe-Au-

guſte, des preuves auſſi honorables que diſtinguées, des ſervices ſignalez qu'ils lui rendirent en ce jour mémorable : elles ont paſſé à leur illuſtre poſtérité. *

La nuit tomboit ; le Roi ſatisfait de la déroute générale & de la fuite des ennemis, s'arrêta, & défendit qu'on les pourſuivît. Il revenoit ſur ſes pas, lorſqu'il apperçut à l'endroit où il avoit été terraſſé par le Gendarme Alleman, un homme qui gémiſſoit à côté d'un Guerrier étendu ſur la pouſſiere, & dont il tâchoit de ſoulever la tête. Parmi ceux qui entouroient Philippe, pluſieurs reconnurent aux armes de ce Guerrier, que c'étoit le même qui avoit fait courir un ſi grand péril au Roi ! On approche ; on demande à celui qui

* Montmorenci, d'Eſtain.

montroit une si violente douleur, quel en étoit le sujet ? Hélas ! dit-il, je suis arrivé trop tard pour donner un secours utile à mon Prince ! A ce mot de *Prince*, Philippe, qui en avançant s'entretenoit avec le Vicomte de Melun, s'arrête : il jette les yeux sur ce mourant, à qui on venoit d'ôter le casque, & s'écrie : Ciel ! c'est Leopold de Meranie ! je le reconnois, & reconnois à ses armes cet ennemi, qui, avec tant de fureur, en vouloit à ma vie ! Ce spectacle m'émeut. Sçachez de cet Ecuyer, dit Philippe au Comte de Roye, par quelle avanture son Maître s'est trouvé à cette Bataille, si fatale pour lui, & qu'on donne à ce zélé Sujet de Leopold, les moyens de rendre les derniers devoirs à un Prince que j'ai estimé, & qui avoit l'honneur d'appartenir aux enfans que m'a laissez l'infortunée Agnès.

Le Comte de Roye apprit de l'Ecuyer de Leopold, que ce Prince, après la mort d'Agnès, s'étoit embarqué pour la Paleſtine, où il avoit reſté juſques à la nouvelle que l'Empereur & le Roi d'Angleterre, unis avec les Comtes de Flandres & de Boulogne, alloient faire une rude Guerre à la France; que ce n'étoit ſeulement que depuis trois jours que Leopold, après un long ſéjour en Sirie, & mille actions de valeur, s'étoit rendu à l'Armée d'Othon.

Dès que le Comte de Roye eut remis le corps de Leopold à ſon Ecuyer, il rejoignit Philippe, qui l'écouta avec étonnement, & qui, par ce peu de mots, comprit tout. S'il eſt dangereux de ſe livrer aux mouvemens de haine & de vangeance, dit le Roi à Barthelemi, quand

même ils paroiſſent fondez, combien ne l'eſt-il pas, lorſque ces mouvemens ſont excitez par un malheureux amour, que la raiſon devroit empêcher de naître, ou du moins devroit étouffer. Le Comte de Roye avoit aſſez pénétré Leopold à la Cour du Duc de Meranie, & pendant le voyage où ce Prince avoit accompagné Agnès, pour ſentir la juſteſſe & la force de la réflexion de Philippe.

Le Prince de Chipre, toujours attentif à donner au Roi des marques de ſon zéle ; & de plus, toujours empreſſé de revoir & de tranquiliſer par ſa préſence la Princeſſe de Chipre, pria Philippe d'agréer qu'il portât à Iſemberge & à Blanche, la nouvelle de la Victoire qu'il venoit de remporter. Philippe fit partir en même tems que Theophile, un Courier pour aller apprendre au

Prince Loüis, la défaite générale des ennemis. Il mandoit à ce cher & unique fils, qu'il auroit été inconsolable de ne l'avoir pas eu à ses côtez dans les champs de Bouvines, s'il n'eût appris quelques jours auparavant, tous les avantages qu'il avoit remportez sur le Roi d'Angleterre. Venez, mon fils, lui mandoit-il, venez me rejoindre à Paris; que j'y joüisse de votre gloire, comme vous y joüirez de la mienne!

Quelle joye dans tous les lieux par où Philippe passa pour revenir dans sa Capitale! Il y entra ayant à ses côtez le Prince Loüis, qui d'abord s'étoit rendu à ses ordres. Triomphe semblable à ceux de l'ancienne Rome! On y portoit le grand Etendart de l'Empire: on y voyoit le Comte de Flandres, chargé de chaînes; car le Comte de Boulogne avoit été

mis au Château de Peronne. Vingt Comtes ou Princes de l'Empire, portant Banniere, mais traitez avec plus de douceur que Ferrand, suivoient la Litiere ouverte de ce Prince, exposé à la risée & à l'insulte de tout le Peuple.

Cette marche étoit précédée & terminée par deux troupes de Gendarmerie Françoise, la lance en arrêt, & armée de pied en cap. Le Comte de Flandres fut enfermé dans la Tour neuve : punition juste ! mais qui fut bien longue, puisqu'elle dura jusqu'à la Régence de la Reine Blanche, après la mort du Roi Loüis son mari. Blanche alors, donna la liberté à Ferrand, pour opposer ce grand Homme de Guerre aux ennemis de son Gouvernement ; & le Comte de Flandres, à qui l'adversité avoit donné le tems

de dissiper les fumées dont une ambition demesurée lui avoit rempli la tête, servit utilement cette grande Reine.

Laissons Philippe, Isemberge, Loüis & Blanche, s'entretenir avec épanchement de cœur sur des événemens si avantageux ! L'intérêt commun, l'estime réciproque, l'amour & la plus tendre amitié, animoient tous leurs discours. Les acclamations d'un grand Peuple, dont les ruës, les Places publiques & les Temples retentissoient, causoient à cette Famille Royale ce genre de joye qu'un pere ressent lorsqu'il trouve dans des enfans qu'il a rendus heureux, la même affection qu'il a pour eux. Telle étoit la situation où la Victoire venoit de mettre la France, bien différente de celle où se trouvoit l'Angleterre !

Les malheurs de Jean, causez par sa volupté & par ses incertitudes continuelles, lui attirerent la haine & le mépris de tous les Grands de son Royaume. Plusieurs d'entr'eux étoient unis par le sang & liez par l'amitié avec Havoise de Gloceſter. Cette Reine détrônée, qui s'étoit retirée dans le Nord de l'Angleterre, entretenoit toujours de secretes correspondances à la Cour de Londres. Elle sçut bien-tôt les dispositions où étoient les Barons : elle étoit indignée qu'une autre eût pris sa place, & ne l'occupât que pour nourrir & flatter la molesse & la volupté du Roi Jean. Havoise renouvella ses plaintes ; irreprochable dans ses mœurs, elle attaqua celles d'Isabeau d'Angoulême. La jalousie, qui a sa source dans l'amour ou dans l'ambition, ne sçauroit être qu'in-

juſte, & mene quelquefois plus loin que l'injuſtice ; elle enfante l'impoſture, & ſouvent le crime ! L'accuſation d'Havoiſe contre Iſabeau, n'avoit d'autre fondement qu'un air trop libre, & des manieres trop enjoüées, interprétées méchamment par une Rivale d'un caractére hautain, dur & farouche.

En vain on avertiſſoit le Roi Jean d'un feu naiſſant qui pourroit croître & tout embraſer, ſi on ne ſongeoit à l'éteindre ! Son indolence, dont la volupté ſeule triomphoit, le rendoit incapable de réſolution. Le mécontentement augmentoit ; le Peuple entroit dans les intérêts des Barons, qui lui perſuadoient qu'on violoit tous les Privileges. Les Barons crurent devoir s'appuyer d'une Puiſſance qui pût les aider à détrôner un Roi légitime, que

leur haine qualifioit de Tiran. On dépêcha secretement à Philippe. Les Députez étoient le Général Robert & le Comte de Wincheſter. Les ſujets particuliers que ce Comte croyoit avoir de ſe plaindre de Jean, & une forte paſſion pour Havoiſe de Gloceſter, ajoutoient encore infiniment à l'audace & à la violence qui lui étoient natureles. Havoiſe l'avoit toujours regardé & ménagé comme un inſtrument, propre à ſervir ſa vangeance; & Wincheſter, qu'elle flattoit de l'honneur de lui donner la main, ſi ſon infidele époux étoit puni, agiſſoit bien plus en faveur de l'amour qu'il reſſentoit pour Havoiſe, que pour les intérêts de ſa Patrie.

Le Prince Loüis, qui pour accomplir un vœu (car il s'en faiſoit communément dans ces tems-

là) avoit marché contre les Albigeois, fut soudainement rappellé par Philippe. Blanche vit avec une joye inexprimable, l'aveu que le Roi donnoit aux desseins des Anglois. L'idée de porter pour dot à son mari la Couronne d'Angleterre, flattoit également sa tendresse pour Loüis, & son ambition. Les Députez avoient persuadé à cette Princesse, que son droit étoit inconteſtable, comme niece de Richard & de Jean.

Philippe regardoit moins cette magnifique offre, par rapport à l'Angleterre, que parce que cette entrepriſe pouvoit lui donner l'occaſion & les moyens de réunir à la France ces grands Fiefs uſurpez ſur elle. Cependant, il craignoit de rompre une Trêve qui devoit encore durer quelques années. Mais l'ambition, qu'on croit fondée ſur des droits

légitimes, trouve aisément des prétextes ou des subterfuges pour violer des Traitez, toujours captieux entre des Princes, occupez, les uns à s'aggrandir, les autres à se maintenir dans une possession qui augmente leur puissance. Philippe, pour sauver sa conduite à l'égard de Jean, dit hautement qu'il ne pouvoit pas empêcher le Prince Loüis de faire valoir les droits de la Princesse Blanche son épouse; que c'étoit aux Anglois à juger s'ils étoient suffisans pour placer Blanche sur le Trône d'Angleterre, vacant par la destitution de Jean, universellement prononcée par toute la Nation.

Ce furent là les raisons dont Philippe se servit contre le Légat, qui vouloit l'éloigner de cette entreprise. Ces mêmes raisons furent le fondement du Manifeste

du Prince Loüis lorſqu'il paſſa en Angleterre, ſuivi de la plus brillante Nobleſſe de France. Il fut couronné à Londres. Jean fit de vains efforts ; objet d'une haine univerſelle, il fut abandonné de tous. Sa foibleſſe pour la Cour de Rome, en ſe ſoumettant à tenir d'elle ſa Couronne, après l'avoir remiſe aux pieds du Legat, le faiſoit déteſter.

Cette Guerre eut divers événemens, mais tous, funeſtes à Jean. Les menaces de la Cour de Rome, tantôt contre Philippe, tantôt contre Loüis, & réellement effectuées ſur preſque tous les Grands d'Angleterre, ne produiſoient aucun effet. La mort de Jean fit tout changer de face. Ce Prince, fugitif dans ſon Royaume, termina enfin ſa vie à Newarck, après un Régne de dix-ſept ans,

qui fut toujours agité & malheureux, par la conduite déplorable d'un Souverain, fier & bas, entreprenant & timide, toujours irrésolu.

Henri, fils aîné de Jean & d'Isabeau d'Angoulême, appellé à la Couronne par le droit du sang, & par le Testament de son pere, n'étoit encore âgé que de dix ans. Le Comte de Pembrook, l'un des plus grands Hommes que l'Angleterre ait produit, n'avoit jamais abandonné son Roi, à quelque point qu'il se fût rendu malheureux; il l'avoit servi de sa personne; il l'avoit aidé de ses conseils, toujours salutaires, mais jamais écoutez. Cet illustre & fidele Sujet se mit à la tête de quelques Anglois, assez sages pour n'avoir pris jusques à ce moment aucun parti; & de quelques Ba-

rons, qui s'élevant au-dessus de tous sentimens jaloux, choisirent, sans balancer, pour leur Chef, le Comte de Pembrook. Le Comte rassemble sur le champ ce qu'il y avoit encore de Sujets, zélez pour l'ancien Gouvernement, & fait couronner le jeune Henri à Winchester, où Pembrook fut unanimement déclaré & reconnu Régent du Royaume. Les faits des Héros fabuleux, n'ont rien, à les bien examiner, de plus surprenant que tout ce que fit ce grand Homme, pour créer (s'il est permis de se servir de ce terme) la Royauté du jeune Henri, anéantie dans la personne de son pere.

Le crédit du Prince Loüis tomba insensiblement; ses plus zélez partisans l'abandonnerent; il ne fut plus si heureux dans ce qu'il

entreprenoit par la voye des armes. Le ſage Philippe ſe repentit d'avoir conſenti à cette entrepriſe, & crut ne devoir plus la ſoutenir par des ſecours indirects, mais qui n'étoient ignorez de perſonne. Enfin Loüis, aſſiégé dans Londres, fit un Traité, dicté par le Comte de Pembrook. Le Prince repaſſa en France, & laiſſa le jeune Henri, paiſible poſſeſſeur du Royaume de ſes peres.

Le Prince Loüis rendu aux François, dont il étoit adoré, penſa qu'il pouvoit ſe rendre encore plus digne de cet amour des Peuples, en marchant au ſecours du Comte de Monfort. Son ardeur pour la gloire fut très-utile à Monfort; il fit changer ſes affaires de face; il ramena la Victoire de ſon côté, ou par des actions de valeur, ou par de ſages conſeils.

Comme Roi, comme pere, comme Guerrier, comme ami, Philippe ne pouvoit jetter les yeux que sur des objets satisfaisans, ou pour son cœur, ou pour sa gloire. Il joüissoit paisiblement de tant d'avantages, lorsqu'il convoqua une Assemblée des Grands de son Royaume, dans la Ville de Mante, où il fut surpris d'une maladie qui termina ses jours à l'âge de cinquante-huit ans. Sa mort fut digne d'un Prince Chrétien.

Un génie étendu & juste, une valeur brillante & modérée, un courage ferme, sans être farouche; religieux sans superstition, magnifique & œconome; aimant ses Sujets; actif & pénétrant; éloigné de tout frivole amusement; haut dans les occasions d'éclat; aisé dans le commerce

ordinaire ; parlant peu, réfléchiſſant beaucoup ; tel fut Philippe, le plus grand de nos Rois depuis Charlemagne. Il commença à faire revivre cette Monarchie, qui s'eſt inſenſiblement accruë juſques à cette puiſſance où elle ſe voit aujourd'hui. Prince, qui a mérité les ſurnoms de *Conquérant ;* d'*Auguſte*, & de *Pere de la Patrie*. Titres glorieux ! que l'on trouve dans tous les Hiſtoriens. On peut enfin dire de Philippe, qu'il nâquit homme, qu'il vécut Héros, qu'il mourut heureux.

A cet illuſtre Régne, ſuccéda celui de Loüis VIII. & de la Reine Blanche. Leur parfaite union eſt par-tout ſi bien marquée, qu'on peut les placer ſur le même Trône & les aſſocier dans toutes les parties du Gouvernement, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner ni

Loüis, de foibleſſe ; ni Blanche, d'ambition. Ils avoient joint au plus heureux naturel, une étude continuelle de Philippe, leur parfait & unique modele. Ce grand Roi avoit vû ſi ſouvent le fruit qu'ils tiroient ou de ſes exemples, ou de ſes leçons, qu'il mourut avec la ſatisfaction de ne pouvoir douter de la félicité dont joüiroient ſous leur Régne, les Provinces que Loüis le Jeune lui avoit laiſſées, & auſquelles il en avoit ajouté tant d'autres, par des conquêtes qu'une juſte ambition lui avoit fait entreprendre.

Dans les dernieres années de la vie de Philippe, Iſemberge avoit fondé l'Abbaye de S. Jean-de-l'Iſle, près de Corbeil, où, après la mort de Philippe, elle voulut abſolument ſe retirer. Ni

les bontez de Loüis, ni les ſinceres careſſes de Blanche, ne purent lui faire changer une réſolution où la piété avoit autant de part, que la douleur d'avoir perdu un époux qui n'avoit jamais ceſſé de lui être cher. Mademoiſelle de Mery, inſéparable du ſort de cette Princeſſe, réſiſta, pour la ſuivre dans ſa retraite, aux inſtances du Roi & de la Reine, qui avoient pour elle une amitié, égale à la confiance dont ils l'honoroient.

Loüis doubla les fonds que ſon pere, par ſon Teſtament, avoit laiſſez à Iſemberge. Ils ſervirent au ſoulagement des malheureux. La retraite d'Iſemberge & de Mademoiſelle de Mery, ne leur fit rien perdre de cette conſidération qu'elles avoient méritée. Leur Monaſtere n'étoit point

une ſolitude ; il étoit fréquenté par tout ce qu'il y avoit de Grand. Le Peuple, qui aimoit & reſpectoit toujours Iſemberge, y accouroit en foule, ſurtout certains jours de Fêtes, où cette Princeſſe ſe montroit plus aiſément. Les viſites de la Comteſſe de Rethel étoient pour Iſemberge & pour Mlle de Mery, les plus précieuſes de toutes : c'étoit d'elle qu'elles apprenoient avec une joye inexprimable, tout ce que Loüis faiſoit pour conſoler ſes Sujets de la mort d'un Roi, dont la mémoire leur étoit toujours chere.

On a vû que le fils de Philippe & d'Agnès de Meranie, portoit le nom de ſon pere ; il étoit devenu Comte de Boulogne par ſon mariage avec Matilde, fille du fameux Renault de Dammartin,

fait Comte de Boulogne par Philippe-Auguſte, qui lui avoit ménagé l'Héritiere de ce Comté. Ni la dignité de Souverain, ni l'ambition, qui étoit la paſſion dominante du fils d'Agnès, n'étoufferent jamais en lui les mouvemens de la reconnoiſſance & du reſpect qu'il devoit aux bontez qu'Iſemberge avoit euës pour lui. Il ſe ſouvenoit toujours que cette Princeſſe lui avoit tenu lieu de mere. Auſſi ſe ſervit-elle utilement du pouvoir qu'elle ſçavoit avoir ſur lui, pour le rapprocher de la Reine Blanche, lorſque dans la minorité de Loüis IX. il vouloit, comme oncle paternel du jeune Roi, diſputer à Blanche la Régence du Royaume.

Iſemberge & Mademoiſelle de Mery, dans les exercices d'une piété ſolide & ſociable, termine-

rent leur vie dans cette Abbaye de S. Jean-de-l'Isle, dix ou douze ans après avoir quitté la Cour, & furent universellement regretées.

FIN.

ERRATA.

TOME IV.

Page 94. *ligne* 7. qu'un, *lisez* qu'au.
Page 153. *ligne* 15. infortunée Princesse, *lisez* infortuné Prince.
Page 316. *ligne* 9. acheverent, *lisez* acheva.
Où l'on a imprimé Theopile, *lisez* Theophile.

TOME V.

Page 34. *ligne* 17. Gouverneur, *lisez* Gouvernement.

TOME VI.

Page 157. *ligne* 21. que j'y respire, *lisez* que j'inspire.

De l'Imprimerie de la Veuve PAULUS-DU-MESNIL.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *La suite & la fin des Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste.* A Paris ce 20. Juillet 1738.

LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amée la Demoiselle MARGUERITE DE LUSSAN, nous aïant fait remontrer qu'elle souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, & qui a pour titre : *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, ou *Roger de Champagne, Comte de Rethel*, s'il nous

plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ladite Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre ci deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit

Livre ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante ; & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Li-

vre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & né-

ceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le douziéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. BONNEAU.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Roïale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 499. fol. 479. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenſes, Article IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires, & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 20. Février 1733.

G. MARTIN, Syndic.

PQ
1999
L8A63
1938
t.6

Lussan, Marguerite de
Anecdotes de la cour de
Philippe-Auguste

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY